LES

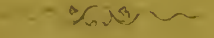
TRADITIONNELLES

NOUVELLES POÉSIES

PAR

JEAN REBOUL

DE NIMES



PARIS

ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE

Rue Dauphine, 1[illegible]

NIMES

LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE

Boulevard Saint-Antoine

1857

LES

TRADITIONNELLES.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER ET Cie, rue Mazarine, 30.

LES

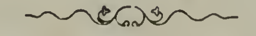
TRADITIONNELLES

NOUVELLES POÉSIES

PAR

JEAN REBOUL

DE NIMES



PARIS

ÉTIENNE GIRAUD, LIBRAIRE

Rue Dauphine, 16

NIMES

LOUIS GIRAUD, LIBRAIRE

Boulevard Saint-Antoine

1857

Bien que l'usage soit de dire un mot au lecteur avant de l'introduire dans l'œuvre qui lui est offerte, j'ai cru, cette fois, pouvoir m'en abstenir; je sens qu'il faudrait me répéter, et mes vers, quels qu'ils soient, gagneraient peu à être ici mis en prose.

Je me suis laissé aller à des inspirations le plus souvent provoquées par des dates, par les différentes positions que le vent avait faites au grain de poussière, et s'il faut le dire aussi, quelquefois par la fantaisie et dans un genre qui ne m'avait pas été jusqu'ici familier.

Dans ma rapide apparition au sein des assemblées délibérantes, j'ai acquis la certitude que la France n'aime l'exagération en rien, que la réaction y est sûre et que du sein de ses tranquilles

profondeurs s'élève toujours quelque *Quos ego* contre le violent et le fastidieux.

J'ai apporté sans calcul, avec bonne foi, mes faibles secours du côté où j'ai cru l'ordre social menacé; s'il m'était arrivé cependant, soit dans mes sentiments, soit dans mes appréciations, de dépasser le but, je laisse au bon sens public le soin de rétablir l'équilibre, en priant toutefois le lecteur de songer que le poëte ne saurait avoir la froideur du philosophe, que la muse ne se règle pas comme une pendule, et que sans trépied cette sibylle serait insupportable.

J. Reboul.

Nimes, ce 31 juillet 1856.



LIVRE PREMIER

A UN APOSTAT.

I

Ainsi donc, rencontrant le Seigneur face à face,
Tu n'as rien rabattu de ta fatale audace !
L'humilité d'esprit fut trop haute pour toi.
Du père des chrétiens tu retires ta foi ;
Prêtre, vers son déclin recommençant la vie,
Tu meurs à ton Église et renais pour l'impie !
Et voilà que tes jours se vont choquer entr'eux
Comme des vents rivaux sous un ciel orageux.
L'orgueil du philosophe, en dévorant l'apôtre,
Fait ta vie en deux parts : l'une accusera l'autre.

Et déjà tu voudrais chasser tes anciens jours,
Comme des fils issus de coupables amours ;
Tant tu laissas mourir de choses dans ton âme,
Tant ce que tu fis saint te devient presque infâme !
Le sarcasme imposteur remplace l'oraison,
Et le sel de la terre en devient le poison.
Héliodore ardent sous les traits d'Isaïe,
Quel œil eût deviné Jérusalem trahie ?
Oh ! peux-tu concevoir de quel sommet du ciel
Ton génie est tombé, malheureux Ariel ?
L'enfer même, l'enfer, pour qui ta raison lutte,
N'a pas de profondeur pour mesurer ta chute.
Du fond de cet abîme où tu ronges ton frein,
Tu flattes vainement ton orgueil souverain
De voir bientôt le Christ à l'état de squelette :
Tu n'abuses que toi, déplorable prophète ;
Si l'avenir sourit, ce ne peut être à toi :
Rome ne mourra pas de la mort de ta foi.
Quels que soient les écrits que te dicte la foudre,
Rome ne verra pas son autel se dissoudre.

Regarde le chemin des siècles révolus
Couvert des ossements de ceux qu'elle a vaincus;
Les puissants novateurs sont déjà vieux pour elle.
A la porte du ciel placée en sentinelle,
Quand son glaive divin se prend à le trancher,
Le serpent de l'erreur ne peut plus rapprocher
Ses tronçons convulsifs expirant sur l'arène;
Impassible au milieu de la frayeur humaine,
Que le ciel sur son front soit obscur ou serein,
Elle n'est pas d'hier et ne craint pas demain.
Alarmé du mépris que lui jette la terre,
As-tu du Golgotha bien sondé le mystère?
Tu voudrais voir de fer le sceptre de roseau;
Mais va, si le Christ dort, il est dans le vaisseau.
Son réveil suffira, sans le secours du monde,
Pour rendre le ciel pur et tranquilliser l'onde.
Nous avons vu des jours bien plus tristes encor;
Quand l'aigle impérial abattant son essor
Dans les murs profanés de la ville éternelle
Enleva le pasteur sous sa serre cruelle,

La cendre de Luther de joie en tressaillit,
Des chrétiens chancelants le visage pâlit;
Mais voilà que bientôt un ouragan se lève,
Et la croix devant elle a vu briser le glaive;
De la hauteur du ciel qu'il avait ébranlé,
Par ses propres carreaux l'aigle tombe aveuglé.
Et pour y prendre encor la place souveraine,
Pierre en triomphateur rentre dans son domaine.

II

Mais que nous offres-tu, fatal Samaritain,
Pour sauver à la fois Rome et le genre humain?
Ton funeste secours à bon droit nous effraie;
Quel vin empoisonné verses-tu sur la plaie?
Tu voudrais que, poussant aux révolutions,
Rome contre les rois armât les nations;
Et que, du peuple seul recevant la pensée,
Descendant de la chaire où le Christ l'a placée,

Elle fût interprète au lieu d'être docteur.
Mais le Verbe divin serait donc un menteur?
Du comble au fondement renversant sa doctrine,
C'est de l'humanité que le Christ s'illumine !
L'ombre doit maintenant faire l'aumône au jour,
Et la vérité sainte est aveugle à son tour !
Oh! l'aveugle, c'est toi ! Ta funeste pensée
Est un glaive où deux fois la France s'est blessée.
Parcours les tristes rangs des lits d'un hôpital
Et demande à chacun le remède à son mal,
Et tu verras soudain la poitrine enflammée
Désirer l'alcool afin d'être calmée;
Le fiévreux, qu'un accès inonde de sueur,
De l'air vif du dehors implorer la fraîcheur;
Et le bras violet que la gangrène effleure
De l'amputation retarder toujours l'heure.
Bref, tous ces malheureux aimeront mieux périr
Que souffrir un instant ou brider leur désir.
Voilà l'autorité dont tu nous fais l'éloge;
La passion répond alors qu'on l'interroge.

Et de notre avenir tu veux greffer le sort
Sur les restes maudits de cet arbre de mort !
Oh ! ta fatale erreur doit être un anathème,
Le secret châtiment d'un intime blasphème
Qui, sans se dévoiler, nous jette dans l'effroi,
Mais dont l'œil qui voit tout doit savoir le pourquoi.
Quittant cet oreiller qui n'a point d'insomnie,
Où reposeras-tu l'ennui de ton génie ?
Car la gloire a souvent les signes de l'affront,
Et le poids d'un laurier courbe aussi notre front.
De tes nuits sans sommeil parcourant l'étendue,
Tu voudras remplacer la vérité perdue;
Mais, phénix infernal, pour te mieux tourmenter,
Ton doute ne mourra que pour ressusciter :
Semblable au chasseur noir dont la vieille légende
Fait encor frissonner la veillée allemande,
Et dont l'ombre, expiant un sacrilége affreux,
Poursuit incessamment dans les bois ténébreux
Les chevreuils de vapeur, enfants du maléfice.
Aux éclats des démons riant de ton supplice,

Dans l'ombre, sur un sol qui brûlera tes pas,
Tu courras vers un but que tu n'atteindras pas.
En vain, pour reposer ta lassitude extrême,
Ton esprit se fera le tombeau de lui-même ;
L'aiguillon de l'orgueil viendra l'en arracher,
Et plus vite qu'avant il te fera marcher.

III

Seigneur, pourquoi plonger dans des ombres funèbres
Cet astre si longtemps ennemi des ténèbres ?
Serait-ce qu'effrayé des périls de ta loi,
Nous voyant plus compter sur l'homme que sur toi,
Tu brises cet appui dans ton courroux suprême,
Afin de nous montrer qu'elle vit d'elle-même,
Afin que l'avenir ne vînt point à penser
Que, sans la main d'Osa, ton arche eût pu verser?
Ou bien, en se rendant un culte sacrilége,
Dans sa perfection a-t-il trouvé son piége ?

Son esprit s'est-il dit, de lui-même enivré :
Je démolis le temple et le rebâtirai ?
L'homme s'est-il posé le rival de Dieu même?...
Quoi qu'il en soit, l'Église a lancé l'anathème,
Dès ce jour avec lui nous rompons tout lien,
Son front ne porte plus la marque du chrétien.

IV

Reine des nations qui, dès ton origine,
Avec tant de rigueur punis l'indiscipline
Jusqu'au point d'exiger qu'un père, sans remord,
Portât contre son fils un jugement de mort,
Continue à veiller auprès de ton symbole.
Et, pour faire expliquer toute double parole,
Environne l'erreur du cercle qu'autrefois
Tes fiers ambassadeurs traçaient autour des rois.
Que la raison du jour en soit mortifiée,
La tienne tôt ou tard sera justifiée.

Ton pasteur, je le sais, parfois faible mortel,
A de ses passions pu ternir ton autel;
Mais, quoiqu'il l'eût pu faire, il n'eut jamais envie
D'attenter à la loi qui condamnait sa vie.
Instrument inouï d'un miracle éternel,
Il parle encor pour Dieu lorsqu'il est criminel.
Dans l'art de commander aux passions de l'homme,
Nulle voix ici-bas ne te surpasse, ô Rome!
Que peuvent contre toi les cris du mécréant?
Celui qui t'abandonne ajoute à son néant.
Ton deuil même, ton deuil dont l'aspect importune,
Ferait encor plier la plus haute fortune.
Ton flambeau, quel qu'il soit, est l'unique flambeau;
Et, puisqu'on te l'a dit, tes murs sont un tombeau;
Mais un tombeau pareil à celui du prophète
Qui ranime soudain la cendre qu'on lui jette.
Toi le dernier venu dans le schisme et l'erreur
Et dont la trahison nous fait saigner le cœur
Puisses-tu désirer que le ciel te délivre
De ces vapeurs de mort qui sortent de ton livre,

D'un cœur déjà cadavre indice trop certain;
Car tout semble finir pour qui touche à sa fin.

V

Mais d'un secret effroi je ne puis me défendre;
Oh! périssent les mots que je t'ai fait entendre!
En défendant la loi qui commande l'amour,
Mon zèle n'est-il pas trop amer à son tour?
N'ai-je pas outragé, d'une ardeur insensée,
Ce qui demeure en toi de ta grandeur passée?
Nul mortel ici-bas ne reçut de son Dieu
Une plus noble part de l'haleine de feu.
Qui sait si les chrétiens ne doivent pas encore
Reconnaître à ton cri le hérault de l'aurore?
Car Dieu peut repétrir et rappeler aux cieux
La poussière qui fut un astre radieux.
Lève les yeux en haut, ô séraphin splendide!
Malgré ton abandon, ta place reste vide,

Comme si de ton Dieu l'inextinguible amour
Ne désespérait pas encor de ton retour.
Quels cris reconnaissants et quels regrets sublimes
Exhalerait ton âme échappée aux abîmes !
Tu nous dirais combien il est heureux et doux
De reposer son front sur les divins genoux.
Ta parole, rendue à toute sa puissance,
Ferait encor l'aumône à notre intelligence ;
Et de joie et d'amour notre cœur transporté
Bénirait le Seigneur qui t'a ressuscité.
Pour que notre prière, ô Christ, soit efficace,
Selon l'égarement laisse tomber la grâce !
Car l'orgueil, quoiqu'aveugle, est un maître attentif
Qui laisse rarement échapper son captif.

1840.

A M. LE GÉNÉRAL OUDINOT.

STROPHES

ACCOMPAGNANT L'ÉPÉE OFFERTE PAR LA VILLE DE LYON.

Le phare est importun à qui vit du naufrage :
Rome, dans tous les temps, a soulevé la rage
Des forbans revêtus de pourpre ou de haillons.
Dans l'épaisseur de l'ombre où travaille le crime,
Qui comptera les vœux adressés à l'abîme
Afin d'anéantir les vigilants rayons ?

C'est l'infernal espoir, c'est l'éternel blasphème :
« Quand viendra, disent-ils, le jour, l'heure suprême,
L'heure de nuit complète et de grand désarroi,
Où, démentant enfin sa durée éternelle,

L'astre mort tombera de son ciel infidèle,
Dévoré par le temps dont il se faisait roi? »

Et jamais ces clameurs n'avaient été si fortes.
Déjà le sanctuaire a vu briser ses portes;
On dépouille l'autel, et, sur sa nudité,
Afin de remplacer la divine parole,
La serre de Satan a tracé le symbole
Qui rend au mal déchu toute sa majesté.

Mais la vie est promise à la foi de saint Pierre :
Celui qui la combat ajoute à sa misère.
Qui la rêve au cercueil doit bientôt s'y coucher.
Béni soit le Seigneur, fils de la grande armée,
Qui remit dans ta main son épée enflammée,
Te montra son outrage et te dit de marcher.

L'arrogant sacrilége a mesuré la terre.
Nous ne vanterons pas ton laurier militaire;
La victoire est, chez toi, fille de la maison.

Ton esprit voit plus haut que la gloire qui passe;
Nous gravirons la cime où le temps et l'espace
Ouvrent à l'œil croyant un plus vaste horizon.

Et nous adorerons cet éternel miracle
Qui tire si souvent le moyen de l'obstacle,
Prend pour gagner le port l'aile de l'ouragan,
Aveugle avec le jour, avec l'ombre illumine,
Délivre par le joug, produit par la ruine,
Et couvre de moissons la cendre du volcan !

Louange soit au Christ, dont la vertu nous change
Et nous fait retourner à l'œuvre de l'archange !
Les os de Charlemagne en ont dû tressaillir;
Pareille mission est un signal de grâce :
La France doit renaître à la première place :
Qui grandit dans ses maux n'est pas fait pour mourir.

Voilà sous quelle face éclate ta victoire!
Ses fruits seront pour nous l'offrande expiatoire;

Elle vaut au pays l'alliance du ciel;
Tout a senti d'abord jusqu'où va sa portée,
La Gaule catholique en pompe l'a chantée,
Et l'enfer est venu l'honorer de son fiel.

Héros libérateur du nouveau Capitole,
Toi qui rends le Pontife à sa sainte coupole,
Et d'un autre Maxence as confondu l'espoir,
Accepte notre hommage et désormais sois frère
De ces deux grands Césars que l'Église vénère
Et qui gardent le monde en gardant l'encensoir.

Garants mystérieux de gloire et d'espérance,
Sur trois glaives élus, deux viennent de la France,
Puissent, lorsque la mort sonnera ton départ,
Le tien, dernier choisi, pressé sur ta poitrine,
Entretenir ton cœur de la bonté divine
Et consoler tes yeux à leur dernier regard !

1860.

SUR LA MORT DE M[GR] AFFRE,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

~

Entre deux sentiments notre âme se divise :
Dieu veut-il affliger ou bénir son Église ?
De la joie ou du deuil quel chant doit retentir?
Comment t'envisager, ô terrible journée?
Veuve de son pasteur, la ville est consternée;
Mais le ciel souriant s'ouvre pour un martyr.

Que l'on comprenne ou non cet effrayant mystère,
Bienvenue à ce sang dont s'abreuve la terre;
C'est par lui que l'on voit ployer tant de genoux.
Le zèle du Seigneur a dévoré cette âme

Pour que l'autel mourant pût ranimer sa flamme
Et que le jour divin se refît parmi nous.

L'hostie aux saints parvis est reçue avec joie :
L'ardente charité s'ignorait dans sa voie ;
Aucun espoir humain ne conduisait ses pas ;
La gloire à son regard n'offrait aucun sourire,
Et, dans son dévouement, rien ne venait lui dire
Qu'elle allait au triomphe en allant au trépas.

Puisque vous choisissez de pareilles victimes,
Derrière vous, Seigneur, vous jetterez nos crimes,
Et pour nous pardonner vous nous tendrez la main.
Vous ne permettrez point que la France périsse ;
Vous y ferez régner l'esprit de la justice,
Pour qu'il s'étende un jour sur tout le genre humain.

Songez qu'elle n'est point un peuple comme un autre ;
Que vous avez trempé son verbe dans le vôtre,
Afin qu'il pût atteindre au bout de l'univers.

Tout souffre maintenant de sa douleur profonde,
Et ses destins sont tels que tous les coins du monde
Ont toujours partagé sa gloire ou ses revers.

Vous la relèverez de sa tristesse amère,
Les fils s'embrasseront pour consoler la mère.
Son cœur est tout saignant de leur inimitié.
Assez dans nos remparts de lugubres alarmes !
Des mains du désespoir faites tomber les armes,
Afin qu'auprès de lui retourne la pitié.

Mon Dieu, la tête tourne en sondant nos abîmes :
Ta voix n'y dit plus rien à l'esprit des victimes.
Des dieux les plus grossiers elles prennent conseil.
Jouet de visions sans cesse renaissantes,
Leur avide sommeil voit des eaux jaillissantes,
Qui redoublent la soif au moment du réveil.

Stupéfaite à l'aspect des espaces arides,
Loin de chercher au ciel des étoiles pour guides,

Leur âme a préféré la colère au remord...
Vous vous plaignez des maux qui pèsent sur vos têtes;
Pourquoi vous étonner, insensés que vous êtes,
De trouver la douleur au chemin de la mort?

Comment fermer la bouche à ces tristes prophètes
Qui disent aux désirs des âmes inquiètes:
« L'astre est tombé du ciel, il ne peut rien pour vous. »
Seigneur, c'est du néant trop souffrir la démence.
Reviens! lorsque tu fuis, le vide est trop immense;
Trop d'angoisses ont pris ta place parmi nous.

Oh! qu'il ne soit pas dit que tes lois adorables
S'effacent sans retour du cœur des misérables.
Montre-nous que le pauvre est toujours ton ami.
Fais par la charité mourir l'indifférence;
Que la patrie enfin renaisse à l'espérance,
En voyant son pontife en ta paix endormi.

Pour quelque bien d'un jour, pourquoi tant de batailles?

Le Pasteur a montré la route à s
O frères ! voulez-vous le laisser
Tous, par quelques côtés enfants
Le plus grand, après tout, n'a qu
Et le plus opulent n'emporte qu'

Dans les compartiments de l'hum
Chaque assise a sa place avec so
Le sommet a la foudre et la base
Peut-on croire au bonheur des fo
La fièvre met aussi l'incarnat su
De force ou de bon gré, toute épa

Cendre auguste, pardonne au zè
La louange peut-être eût mieux
Tout hymne est superflu, car ce
L'exemple n'est-il pas l'éloquenc
Et devant celui-là qui s'est donn

A M. ROUX-LAVERGN

SUR LE JOUR DE SA PREMIÈRE MESSE.

Quoiqu'au milieu du mois qui fait mourir
Je n'avais jamais vu si belle matinée :
Un rayon, premier né du front de l'astre-r
Du vieil amphithéâtre illuminait l'attique,
Comme pour honorer d'un salut sympathi
Le sanglant berceau de la foi.

Pour la première fois offrir le sacrifice
Dont le mérite est infini.

Oh! si jamais, courbé devant un sanctuaire,
D'accord avec mon cœur s'épancha ma prière,
C'est lorsque je te vis gravir ces saints degrés;
C'est lorsque, descendant au son de tes paroles,
Le fardeau de ton Dieu tomba sur tes épaules
Et consomma des nœuds terribles et sacrés.

Seigneur, je me disais : « Si ma prière est digne,
Que ce cep bien-aimé fasse honneur à ta vigne ;
Que jamais nul serpent n'y roule ses anneaux !
Mais que les eaux du ciel abreuvent ses racines,
Pour que son fruit, gardé dans les caves divines,
Donne la force au sein des maux.

« Pour lui-même rempli d'une humble défiance,
Que son cœur soit plus fort encor que sa science !
Que son flambeau toujours s'accompagne du tien,

Afin qu'aux régions où son esprit se plonge
Il puisse conjurer ces œuvres de mensonge,
Où le mal se revêt du fantôme du bien !

« C'est l'écueil de nos jours : infidèle à tes grâces,
Après avoir laissé de lumineuses traces,
Plus d'un astre tombé nous enseigne l'effroi.
Passant subitement d'un sacerdoce à l'autre,
Plus d'un démon, marqué du signe de l'apôtre,
A porté le ravage aux moissons de la foi.

« Car, dès qu'il est debout sur le sommet sublime,
Le prêtre sous ses pieds, hélas ! n'a qu'un abîme :
De la gloire à l'opprobre il n'est pas de milieu.
Qu'il veille, possédé de saintes insomnies :
Le terrain est couvert de tentes ennemies.
Ayez pitié de lui, mon Dieu !

« Oh ! combien d'arcs bandés dans cette nuit obscure
Sont prêts à décocher le mensonge et l'injure

Tout ce qui tient au Christ est abreuvé de fiel ;
On a fait de ce nom presqu'une ignominie.
La trompette du monde est aux mains de l'impie,
Pour qu'on n'entende rien du ciel.

« Les vents calmés n'ont fait qu'ajourner les tempêtes :
Les bouges de l'enfer rêvent d'horribles fêtes :
L'Église de l'exil reprenant le chemin,
Les autels renversés. A ses sombres convives,
Au moment de vider les coupes convulsives,
L'antechrist a dit : A demain.

« Puisqu'il doit sous ces cris descendre dans l'arène,
Dote-le d'un amour plus grand que cette haine.
Mets le feu sur sa lèvre, arme-le pour ta loi ;
Qu'il prêche par sa vie et confonde le doute,
Au nom de tous ces biens délaissés sur sa route
Et foulés sous ses pieds pour venir jusqu'à toi.

« Et, si les vœux du temps peuvent ici paraître,

Mon Dieu! veille sur l'homme ainsi que sur le prêtre.
Ensemble nous avons passé des jours amers :
Nous nous sommes liés au milieu d'un orage,
Ainsi que deux palmiers confondent leur feuillage
Au souffle brûlant des déserts. »

Je ne sais si le ciel accepta ma prière,
Mais je sentis des pleurs couler de ma paupière ;
L'ami de ses terreurs se sentit délivré ;
Et, dans l'émotion de ce moment suprême,
J'oubliai, malheureux, de trembler sur moi-même ;
Tant mon cœur était enivré !

C'est avec un amour exempt de toute crainte
Que je baisai ta main portant encor l'empreinte
Du Dieu qu'avaient voilé le froment et le vin.
Et toute l'assistance avait l'âme ravie,
Et, comme tu l'as dit après, c'était la vie
Sous son côté le plus divin !

1853.

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

Comment tant d'affamés ont-ils pu le maudire,
Le Dieu fils du labeur, né sur un peu de foin?
Sur les rebuts du monde il fonda son empire,
Et du prodige encor notre siècle est témoin.

Malheureux que l'enfer berce de ses chimères,
Dont les maux ont cessé de regarder au ciel,
Devant ces saintes sœurs, devant ces saintes mères,
D'un coupable mépris garderez-vous le fiel?

Ah! le Christ est encor, malgré tous vos prophètes,
Le Dieu qui se montra moins Dieu que serviteur;

Le Dieu qui fait asseoir le pauvre dans ses fêtes
Et réserve à Lazare une place d'honneur.

Aujourd'hui réduisant le blasphème au silence,
Comme s'il avait craint de vous humilier
En puisant dans les rangs d'une sainte opulence,
Il a choisi vos sœurs pour se justifier.

Quelques filles du peuple, une simple servante
Que Jésus enflamma du feu de son amour,
Mieux que tous les calculs d'une morgue savante
Ont su trouver le mot de l'énigme du jour.

Si l'aumône répugne à votre main trop fière,
Elles iront pour vous, infatigable essaim,
Chercher de quoi pourvoir leur ruche hospitalière,
Et leur faim s'oubliera tant que vous aurez faim.

Dans cet asile ouvert à vos peines cruelles,
Bien plus pauvres encor que votre pauvreté,

Le lit sera pour vous et la paille pour elles,
Si la moisson des maux passe la charité.

Trop souvent, sur ce lit où gît votre souffrance,
L'âme est endolorie aussi bien que le corps ;
Leur voix, au désespoir enseignant l'espérance,
Changera les douleurs en célestes trésors.

O frères! c'est assez d'implacables colères,
D'autres Dieux vous feraient un plus triste destin ;
Cherchez au sein du Christ l'abri de vos misères :
Son Calvaire est pour vous le meilleur Aventin.

II

Je ne vous ferai point de menaces terribles,
Le démon de l'envie en a déjà pris soin ;
Mais, riches, songez-y! car les jours sont pénibles :
L'aumône est un devoir et peut-être un besoin.

L'abondance sordide est mère de la haine.
Hélas! les cœurs sont pleins de funèbres dépits;
Et, pour être assurés de la moisson prochaine,
Pour les pauvres glaneurs laissez quelques épis!

Vos œuvres, trop souvent, sont futiles ou mortes.
Pensez, sur le sommet, aux angoisses d'en bas;
Lorsque ces pauvres sœurs frapperont à vos portes,
Ouvrez! car le pardon accompagne leurs pas.

N'ayant rien à donner, elles se sont données.
Anges médiateurs près du divin courroux,
Leur visite délivre ; et leurs mains fortunées
Demandent pour le pauvre encor moins que pour vous.

Sanctifiez le seuil de vos maisons prospères,
Faites au Christ souffrant la part de vos deniers;
Couvrez sa nudité des hardes de vos pères
Qui pourrissent peut-être au fond de vos greniers.

Le pain souvent lui manque ainsi que les guenilles :
Pour apaiser sa faim réduite au désespoir,
Dans le tablier béni de ces pieuses filles
Mettez de vos banquets ce qui reste, le soir.

L'offrande la plus mince est toujours bien venue ;
Tout s'utilise ou change en leurs bénignes mains :
Ce pliant recevra le sommeil de la rue,
Ces miettes deviendront de bienheureux festins.

Ce saint plâtre égaiera la nudité des chambres,
Ces tissus, reprisés d'un doigt industrieux,
Du vieillard grelottant réchaufferont les membres ;
Et toute la récolte est au profit des cieux.

Il en est parmi vous, que le Christ les bénisse !
Qui donnent à main pleine et surtout à plein cœur ;
Liguez-vous avec eux ; c'est leur sainte milice
Qui peut-être a du ciel suspendu la rigueur.

Ne cherchez pas ailleurs le salut de votre âme,
Celui de vos foyers et de votre trésor;
La nue à l'horizon garde un reste de flamme
Et la foudre éloignée, hélas! murmure encor.

Vous avez vainement, pour abriter vos têtes,
D'un bouclier plus fort armé l'autorité;
Si l'égoïsme règne, attendez les tempêtes;
Car le calme du monde est dans la charité!

1853.

AU DOCTEUR PLEINDOUX AINÉ.

I

Oui, docteur, quand les saints terminent leur carrière,
Les ombres de leur mort sont pleines de lumière;
Et pour l'heureux témoin des maux qu'ils ont soufferts,
Souvent le voile tombe et les cieux sont ouverts.
Le merveilleux secours qui sort de leur souffrance
En désir enflammé change l'indifférence,
Et porte, d'un plein vol, sans lui dire pourquoi,
Une âme palpitante au soleil de la foi.
C'est l'effet d'un mystère et la raison s'affaisse;
Mais à tous hardiment ta lettre le confesse.

Je rends grâces à Dieu que le respect humain
N'ait pas, en l'écrivant, fait hésiter ta main.
L'enfer peut ricaner de ta noble franchise;
Mais qu'importe, après tout, humble enfant de l'Église,
L'enfer sera vaincu; car tu te souviendras
Des leçons de celui qui mourut dans tes bras,
Et dont tes soins pieux, aidés de ta science,
Avaient su prolonger la précaire existence,
Forçant, malgré son heure et son arrêt précis,
La mort impatiente à de nombreux sursis.

II

En te voyant entrer dans ta nouvelle voie,
Ceux qui te connaissaient ont tressailli de joie.
Le docteur éminent, l'intègre citoyen,
Se sont rendus complets par la foi du chrétien.
Tu recevras d'en haut des lueurs inconnues,
Pour sonder de l'esprit les grandes avenues.

Et tu connaîtras mieux par quels secrets ressorts
L'âme habite, commande et fait mouvoir le corps.
Pour enchanter du mal la cause primitive,
Ta voix sera plus forte et plus persuasive;
Avant de recourir aux baumes souverains,
Il est bon de chasser les funèbres chagrins.
Alors que, sur les bords du lac de Galilée,
L'humanité par Dieu se trouvait consolée,
Délivrant du péché l'infirme endolori,
L'esprit, avant le corps, était toujours guéri.
Épidaure, au milieu des ténèbres antiques,
Avait su rendre hommage à ces saintes pratiques;
Car il faut remonter les siècles dans leur cours
Pour retrouver le vrai qu'obscurcissent nos jours.
En ton art, trop souvent, le savoir qu'on renomme
Ne voit et ne veut voir que la moitié de l'homme;
Ne connaît et ne cherche à guérir d'autre mal
Que celui qui détruit l'organisme animal.
Il n'a jamais voulu, parqué dans ce domaine,
Lire une intention dans la structure humaine,

Et, dans sa merveilleuse et sublime beauté,
Voir un temple où réside une divinité.

III

Enfant spirituel de mourantes prières,
Alors qu'un jour divin inonde tes paupières,
Tu dois à la science un reflet de ce jour
Que la grâce en ton sein a mis avec amour ;
Abjurant du néant la doctrine funeste,
Que l'homme soit pour elle un héritier céleste :
La mort est le chemin de l'immortalité.
Tout souffre de l'oubli de cette vérité.
Lorsque tous les regards s'attachent à la terre,
Ils en font exhaler le deuil et la misère,
Et surgir ces conflits d'appétits furieux
Qui vengent le dédain que l'on a fait des cieux.
Vainement chaque jour enfante son système,
L'absence de l'esprit frappe tout d'anathème :

Lorsque tout obéit à l'empire des sens,
Les faibles sont foulés sous les pieds des puissants.
En vain contre les forts la liberté réclame,
Quel droit peut invoquer celui qui n'a point d'âme?
Le dogme désastreux de la fatalité
Reprend sa dégradante et morne autorité;
Ce n'est point seulement les hommes de ravages
Qui s'en font les docteurs; ceux qu'on estime sages
N'ont pu trouver aux cieux d'autres rayonnements
Pour éclairer la route ouverte à nos tourments.
Privé du pain que Dieu faisait pleuvoir des nues,
L'homme croit s'enrichir des vérités perdues;
Et, portant dans ses mains un stérile trésor,
A l'ombre du trépas il va s'asseoir encor.
Ah! Dieu seul peut savoir ce que le monde expie,
Grâce au poison semé par la science impie!
Combien ont dit au Christ : « Pour ne rien te devoir,
Astre bon ou fatal, je ne veux pas te voir;
J'aime mieux, que le choix tienne ou non du vertige,
L'ombre qui ne veut rien que le jour qui m'oblige. »

Il faut à cette nuit opposer le flambeau.
Le glaive de l'erreur, hélas! est sans fourreau :
Dans le champ de l'esprit, il abat sans relâche.
Ce serait criminel d'oublier notre tâche :
Il faut, plus que jamais, faire fructifier
Les *talents* que le maître a pu nous confier;
Après avoir été son fortuné convive,
Tu ne retiendras pas la vérité captive.
Sur un sol généreux le bon grain est tombé;
Le gravier du chemin ne l'a point absorbé.
Quelque chose le dit au fond de nos entrailles :
La moisson à son tour servira de semailles.
Grâces à celui-là que son zèle a tué,
Le bien que tu nous fais sera perpétué;
Au milieu de ce deuil, dont se couvre le temple,
Nous avons respiré l'encens d'un bon exemple,
Et pour dernier adieu, dans la mort endormi,
Le saint pasteur en frère a transformé l'ami.

4 octobre 185[illegible].

DE LA RAISON ET DE LA FOI.

A UN AMI.

Avant de confesser ta pleine dépendance,
Tu voudrais clairement voir dans la Providence;
Pourquoi ne pas user d'un autre expédient,
Et courir dans ses bras comme un fils confiant?
C'est le plus sûr, crois-moi, l'amour est un grand maître;
Celui qui n'aime point ne saurait bien connaître.
Pour nous tendre la main, dans l'ombre où nous marchons,
Dieu nous cherche toujours, lorsque nous le cherchons.

Alors que, revêtant notre propre misère,
Le Verbe créateur descendit sur la terre,
Lui, la raison suprême, il pouvait aisément
Gagner le genre humain par le raisonnement;
Mais il jugea l'amour plus fort que la parole :
Le cœur fut préféré pour graver son symbole.
En choisissant l'esprit, il eût cru s'amoindrir;
Et, pour nous éclairer, il aima mieux mourir.
Tout ce qui témoigna de sa divine essence,
Tenait de la bonté plus que de la puissance.
Je ne viens pas ici proscrire la raison,
Ni de tous les côtés borner son horizon.
Quoique le siècle en fasse un usage funeste,
Je ne la maudis point; c'est un présent céleste.
Surtout quand, sans orgueil, elle cherche à savoir
Les limites du cercle où se meut son pouvoir,
Et qu'elle ne descend dans la nuit du mystère
Que suspendue aux nœuds d'un câble salutaire,
Elle peut, s'éclairant de sa propre lueur,
Démontrer qu'il existe un Verbe créateur;

Que, puisqu'il est nommé, l'homme a dû le connaître ;
Que tout jusqu'au néant manifeste son être ;
Que du centre éternel, où lui seul peut tenir,
Il voit tout commencer comme il voit tout finir ;
Qu'une part de son souffle est dans la créature,
Que l'âme de la mort ne craint pas la morsure,
Et que le sentiment de notre liberté
Est le plus sûr garant de l'immortalité.
Oui, la raison pourra, plongée en cet abîme,
En remonter souvent par un effort sublime ;
Mais la chute est terrible, et, pour quelques Platons,
Que d'aveugles perdus vont marcher à tâtons !

S'il nous était permis de pousser à l'extrême,
Nul esprit, dirions-nous, ne tient rien de lui-même.
Et qui peut raisonner, si l'on ne croit d'abord
Aux principes admis d'un mutuel accord ?
Dans les choses du ciel et dans celles du monde,
Le mystère est la base où l'argument se fonde.
C'est d'autrui que nous vient ou le doute ou la foi.

Nul ne peut échapper à la fatale loi ;
Le joug est remplacé du moment qu'on le brise :
On croit à Babinet, quand on rit de Moïse.
L'examen est un fruit qui n'est fait que pour l'œil,
Et pour tromper la faim qui dévore l'orgueil.
Ah ! s'il faut au potier que l'argile obéisse,
Pour ne pas affronter la divine justice
Et se débarrasser de l'éternel pourquoi,
Il vaut mieux après tout ne rien prendre sur soi.
La foi par la science est mobile comme elle;
Elle donne trop peu pour demeurer fidèle ;
Mais celle qui se livre et ne se garde rien
Fait descendre la grâce et la prend pour soutien.
Sa tâche, moins pénible et pourtant plus féconde,
En des tonneaux sans fond ne jette point son onde.
Elle emporte en son vol, sans demander conseil,
Au sortir de leur nid, ses enfants au soleil,
Et leurs yeux sont déjà baignés par la lumière
Que la froide raison rampe encor dans l'ornière,
Fatiguée et perdant dans un ingrat labeur

Le surcroît généreux qu'a promis le Seigneur.
Si tu veux bien savoir ce que Dieu nous demande,
Écoute sur ce point une vieille légende :
Elle aurait autrefois passé pour lieu commun ;
Mais, grâce au temps qui court, elle n'en est plus un ;
Elle a son à-propos. De la pourpre à la bure
Dieu n'est-il pas cité devant la créature ?

On raconte qu'un jour le grand saint Augustin,
Appuyé contre un arbre et le front dans la main,
Au murmure rêveur de l'Océan immense,
En dehors de la foi sondait la Providence ;
Le problème tentait son esprit curieux ;
Mais tout à coup un ange apparaît à ses yeux
Sous les traits d'un enfant qui, dans un coquillage,
Portait l'eau de la mer en un creux du rivage.
—Que fais-tu, mon enfant ? — J'ai conçu le dessein
De dessécher l'abîme et d'explorer son sein.

— Mais c'est une entreprise inouïe, insensée !
— Moins que celle, docteur, que poursuit ta pensée.
Et l'enfant disparut comme une vision ;
Et le saint, repentant dans sa confusion,
Bénit l'esprit céleste et la leçon propice
Qui l'avait retiré du bord d'un précipice.

1855.

LA PREMIÈRE AUMONE

DE SAINT VINCENT DE PAUL.

Comptant à peine douze années,
Sur le versant des Pyrénées
Saint Vincent gardait les troupeaux.
Voilà qu'un vieillard vénérable,
Courbé sur un bâton d'érable,
S'avance et lui tient ce propos :

« Pauvre enfant du labeur, pardonne
Si j'ose implorer ton aumône.
Le Seigneur de nous se tient loin,

Et sa justice vengeresse
Nous fait des jours où la détresse
Ne peut s'adresser qu'au besoin.

« Ne crains pas, quand je la demande,
D'égarer ta pieuse offrande :
Je suis exténué de faim.
Allant de village en village,
J'ai dépensé tout mon courage
Sans trouver un morceau de pain. »

— « Béni soit le ciel qui t'envoie,
Dit le jeune pâtre avec joie ;
Le pauvre est l'image de Dieu.
Prends ma place sur cette pierre ;
Je vais chercher à la chaumière
De quoi te soulager un peu. »

Et vers le modeste domaine
L'enfant court, vole à perdre haleine,

Et revient avec trente sous,
Fruit d'une épargne rigoureuse.
Le pauvre dans sa main calleuse
Veut les recevoir à genoux.

« Mon angoisse se change en fête :
Ta charité me rend prophète,
Ange miséricordieux !
Au feu qui brûle tes entrailles
Dieu réserve d'autres ouailles;
Ton sort se dévoile à mes yeux.

« Au lieu de brebis, de génisses,
Tu dois conduire des milices,
Providence de l'abandon.
Ces trente sous sont un mystère
Qui va répandre sur la terre
La bienfaisance et le pardon.

« C'est le petit grain, la semence

Qui doit produire l'arbre immense ;
C'est le filet d'eau du ravin,
Source où l'oiseau s'abreuve à peine,
Puis fleuve qui nourrit la plaine
Et grossit l'Océan divin.

« Ce don, multiplié sans cesse,
Sera le pain de la vieillesse,
Le lit des pauvres maladifs,
Et, jusqu'aux régions lointaines,
Ira faire tomber les chaînes
Qui pendent aux mains des captifs.

« Éteignant de lugubres plaintes,
Il donnera des mères saintes
A ces pauvres petits agneaux
Que l'on expose ou que l'on tue,
Qui n'ont pour berceau que la rue
Et les cloaques pour tombeaux. »

Pour justifier cet oracle,
Vincent, il fallait un miracle.
Pauvre enfant, de tout dénué,
Tu sus l'accomplir... Il subsiste ;
Mais que ta vertu nous assiste
Afin qu'il soit continué !

Hélas ! plus qu'aux jours de ta vie,
Nos temps d'égoïsme et d'envie
Sont pleins de présages mauvais.
Supplée à notre insuffisance
Pour que la misère et l'aisance
Se donnent le baiser de paix.

1853.

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

A NIMES.

A MONSEIGNEUR CART *.

Non, mon âme n'est point tarie :
Encore une hymne pour Marie !
Que jusqu'au séjour des élus,
En confirmant un grand mystère,
Le cri jubilant de la terre
Porte une allégresse de plus !

* Monseigneur Cart daigna répondre à ces strophes avec cette grâce paternelle dont lui seul avait le secret. Le lecteur trouvera, à la fin du volume, ces lignes tracées par la main du saint et doux pontife, quelques mois avant sa mort. Nous avons cru devoir joindre à ce document quelques pièces en prose de l'auteur de ce volume ; il y en a une surtout qui nous y a décidé : celle où le caractère du bon pasteur de Nimes est peint avec tant d'amour et de vérité. (*Note de l'éditeur.*)

Le chef de la ville éternelle
A jeté sa voix solennelle
A tous les coins de l'univers,
Et l'univers, d'un pôle à l'autre,
Tombe aux genoux du grand apôtre
Pour qui les cieux se sont ouverts.

La fleur de la sainte vallée
Est et demeure immaculée.
Pour cette fille de Jessé,
Lorsque son âme vint à naître,
Autour du vieil arbre de l'être
Satan ne s'est point enlacé.

Dans l'air du monde, où tout s'altère,
Seule des enfants de la terre,
Par un prodige sans pareil,
Elle s'élève quand tout tombe,
Et brille comme la colombe
Qui vole aux rayons du soleil.

Bienheureuse et pleine de grâce,
Plus que jamais, de race en race,
Qu'on te proclame avec transport!
Et que ton nom soit, ô Marie!
Pour l'oreille une mélodie,
Et pour l'âme un céleste port.

Plus que jamais tu seras l'arche
Qui d'Israël guidait la marche,
L'anneau du ciel, l'ardent buisson,
L'astre des mers, la tour d'ivoire
Où pend en signe de victoire
Le glaive terrible au démon.

Aux fêtes que Nimes te donne,
Souris, ô puissante patronne,
De ce sourire plein d'amour,
Refuge de tout anathème,
Qui consolerait l'enfer même,
S'il pouvait y descendre un jour.

Où trouver plus de foi ? Regarde !
De l'hôtel jusqu'à la mansarde,
C'est la ferveur des temps jadis :
Les candélabres, les veilleuses,
Tout de nos demeures joyeuses
Voudrait te faire un paradis.

Sois l'égide de cette ville,
Bannis-en la guerre civile !
Avant d'y peupler les tombeaux,
Dans son enceinte fortunée,
Fais que la coupe empoisonnée
Tombe de la main des fléaux.

Il est des fléaux plus terribles
Et pour la mort plus infaillibles,
Qui dévorent l'âme sans bruit.
Éloigne-les, pour que le Père
Ne porte point, dans sa colère,
La cognée à l'arbre sans fruit.

Hélas! notre cité scindée
Ne vit pas de la même idée;
Mais, étoile aux rayons vainqueurs
De toute amère inquiétude,
Qu'aujourd'hui ta mansuétude
Règne seule dans tous les cœurs.

Puisse bientôt ta douce image
Recevoir un commun hommage!
Hâtez-vous, ô jours triomphants,
Où la Vierge féconde et pure
Ouvrira ses bras sans mesure
Pour embrasser tous ses enfants!

Une grâce, une grâce encore!
La famille entière t'implore.
Ardent pour le divin travail,
Le saint pasteur de notre église,
Dans la souffrance qui le brise,
Ne peut que bénir son bercail.

Pour offrir la sainte victime,
Fais que sa force se ranime;
La grâce qui le sauvera
Sera par une autre suivie :
En faisant refleurir sa vie,
La charité refleurira!

1854.

LIBRE ARBITRE.

Però se 'l mondo presente disvia,
In voi è la cagione.....

DANTE, *Purg.*, XVI.

Pourquoi le taire lâchement?
L'avenir est rempli de craintes,
Quand aux intérêts du moment
On fait plier les choses saintes.

On dirait, à certains écrits
Publiés dans ce temps fragile,
Qu'à la place de l'Évangile
L'Alcoran règle les esprits;

Que lorsque le mal se consomme,
Que tous les droits sont méprisés,

Le devoir de tout honnête homme
Est de rester les bras croisés.

Cette trop facile sagesse
Réduirait notre âme à néant.
Dieu n'a jamais fait de promesse
Au fatalisme fainéant.

Si nous tombons comme la pierre,
Si nous montons comme le feu,
Frères passifs de la matière,
Sommes-nous l'image de Dieu?

Cette doctrine est insolite
Et des esprits blesse la loi ;
La liberté fait le mérite,
L'œuvre manifeste la foi.

Le prix est selon les fatigues :
Le *talent* qu'enfouit la peur

Et le figuier trouvé sans figues
Furent maudits par le Seigneur.

Sans doute que, tenant la chaîne
Des jours qui doivent exister,
C'est la main de Dieu qui nous mène;
Mais gardons-nous de le tenter.

L'imprudent qui va sur les cimes
Avant que l'aurore n'aït lui,
S'il trébuche au fond des abîmes,
Ne saurait s'en prendre qu'à lui.

D'autres, laissant la porte ouverte
A l'avidité des voleurs,
Dans leurs ridicules douleurs,
Accusent le ciel de leur perte;

Ils s'étonnent, tournant en l'air
Une menaçante prunelle,

Qu'un ange muni d'un éclair
N'ait pas pour eux fait sentinelle.

Mais à quoi bon tout ce dépit?
Le libre arbitre nous oblige;
Le ciel ne doit aucun prodige
Au suppliant qui s'assoupit.

Lorsque la tempête nous presse,
Dieu ne nous promet de secours
Qu'à la condition expresse
Qu'il nous faudra nager toujours.

1856.

A UN AMI.

Un ami véritable en silence te pleure.
Si la lumière a lui dans ton entendement,
Pourquoi de ses effets retarder toujours l'heure,
Et faire de la vie un étourdissement?

Il ne peut s'expliquer cet assemblage étrange :
Lorsque Dieu t'a doué de la bonté du cœur,
Quel chagrin, inhabile à nous donner le change,
Accoutume ta lèvre au sourire moqueur?

Un astre bien-aimé, pôle ardent de ton âme,

Serait-il tout à coup tombé du haut des cieux?
Et sur la terre, au lieu d'une divine flamme,
Aurait-il étalé sa poussière à tes yeux?

A quel flambeau trompeur as-tu brûlé ton aile?
Caressé dans ton sein, quel espoir s'est enfui?
Est-ce quelque roseau que tu croyais fidèle
Et qui blessa ta main en te servant d'appui?

Hélas! c'est de nous tous l'inévitable peine,
C'est le rêve idéal par le réveil frappé;
Le vieux gémissement que pousse l'âme humaine,
Et qui dit au plaisir : Pourquoi m'as-tu trompé?

La Providence est là, que pouvons-nous lui dire?
Faible oiseau palpitant sous l'ombre de sa main,
Il vaut mieux, après tout, adorer que maudire :
Elle seule connaît le but et le chemin.

Que d'orages cachés sous la vapeur splendide!

Sous des gazons en fleur que de serpents glissés!
Que de beaux fruits cachant une poussière aride!
Que de mortels punis par des vœux exaucés!

Ne regrette donc pas ce que le sort t'enlève;
La joie a sa tristesse et souvent son remord;
Quelles que soient d'ailleurs les délices du rêve,
Peut-on jamais jouir de ce qu'attend la mort!

Celui qui ne voit pas la funèbre limite,
Ressemble au malheureux que la folie abat,
Et qui, changeant en Louvre un vieux toit qui l'abrite,
Suppute ses trésors assis sur un grabat.

Clavier qui, pour un temps, différemment résonne,
Tortures du dédain, extases de l'amour,
Souffrances de la glèbe, enivrements du trône,
Vous aurez même plainte à votre dernier jour.

Contre l'arrêt fatal où prendrons-nous des armes?

Hélas! rien ne répond aux angoisses du cœur...
Si ce n'est une croix qui réclame des larmes
Que retient trop longtemps ta stérile douleur.

1840.

LIVRE DEUXIÈME

A MONSIEUR DE LAMARTINE.

APRÈS LA PUBLICATION DES GIRONDINS.

I

Je me sens inondé d'une immense amertume;
J'ai pris, quitté vingt fois le papier et la plume
Avant de te tracer cet écrit douloureux.
Oh ! qu'il est ici-bas des devoirs rigoureux !

Toi qui laissas tomber sur ma muse naissante
Le rayon protecteur d'une aile éblouissante;
Élève de tes chants, disciple de ta foi,
Il me faut aujourd'hui combattre contre toi !
J'ai vainement tourné le sens de ta parole,
Afin de l'accorder avec ton vieux symbole;

Mais, brisant mon espoir, le blasphème vainqueur
Venait plus éclatant bouleverser mon cœur.
Comment dissimuler l'ardent Héliodore
Qui, le glaive à la main, abat ce que j'adore?
Oh ! périsse plutôt toute illustre amitié !
Mon silence ferait à toi-même pitié.
Je sais que ton génie est une flamme ardente
Qui laisse rarement notre âme indépendante;
Que la foule est toujours du parti le plus fort,
Et que l'on va sourire à mon débile effort;
Mais n'importe, dussé-je expirer sur la place,
Tu nous jettes le gant, eh bien ! je le ramasse.
Pour pouvoir arriver jusques à nos combats,
La gloire ou le mépris nous viendront de trop bas.
La question posée est immense, profonde :
Il s'agit du chaos ou de l'ordre du monde;
Et, lorsque nous mettons un si terrible enjeu,
L'image est misérable et le poëte est peu.

II

Je commence. Que Dieu mette en juste équilibre
Ma parole à la fois respectueuse et libre !
O maître ! quels lauriers ont troublé ton sommeil ?
Toi qui perdais ton vol dans les flots du soleil,
Pourquoi le rabaisser vers cette froide terre
Où le louche examen rampe sur le mystère,
Et croit, comme le ver dans la nuit du tombeau,
Régner sur ce qui doit ressusciter plus beau ?
N'as-tu donc pas sondé cette misère extrême
De l'esprit qui n'a plus d'autre appui que lui-même,
Toute la profondeur de cette infirmité
Qui frappe la raison dans sa divinité ?
Et l'immense chaos qui se forme autour d'elle,
Nuage ténébreux où la foudre étincelle,
Et qui tôt ou tard laisse échapper de son flanc
L'orage expiateur de larmes et de sang ?

Quoi ! le dégoût n'a point soulevé ton génie
En voyant tous ces dieux couverts d'ignominie,
Dont les dogmes, flattant tout appétit grossier,
Font un vil animal d'un céleste héritier ?

III

Tu ne saurais grossir cette impure phalange,
Toi qui portes encor tant de traces de l'ange ?
Si jamais tous ces dieux étaient démuselés,
O maître ! conçois-tu plus affreux démêlés,
Nombre plus divergent de volontés aux prises,
Plus horribles conflits de toutes convoitises ?
Vois le rêve impossible, ardent, électrisé,
Demandant à grand cri d'être réalisé ;
Et l'obstacle invincible enflammant la colère,
Et les rugissements du lion populaire
Dispersant sans pitié, de ses ongles vengeurs,
Les membres palpitants des prophètes menteurs ;

Et puis le goût du sang prenant la multitude,
Et son bras à la fin tuant par habitude;
Tout le hideux travail de ces êtres fangeux
Qui sortent de leurs trous dans les temps orageux :
Car Dieu sait ce qui dort de venimeux reptiles
Sous ces lacs enchantés qu'on nomme grandes villes.

IV

En regardant l'abîme, on pâlit. Ne dis pas
Que l'homme ne saurait jamais tomber si bas.
L'affreuse vision, l'enfer à n'y pas croire,
Tu viens d'en retracer l'épouvantable histoire.
Mais grâce à ton pinceau, malgré ta volonté,
Ton principe périt sous le fait raconté.
La liberté, qui n'est jamais que la justice,
De toutes ces horreurs peut-elle être complice ?
Et l'humaine raison, celle de tous les temps,
Se reconnaîtrait-elle en ces fous dégoûtants ?

Ce n'est pas même là l'esprit des populaces :
Le crime est au méchant pris dans toutes les classes.
Le peuple vertueux n'y fut jamais pour rien,
Et l'instinct régicide, hélas ! le savait bien.
Que nous est-il resté de ce chaos immonde,
Que le joug plus pesant et la nuit plus profonde?
L'antique royauté tomba sous le couteau,
Et nous nous sommes tous partagé son manteau;
Mais regarde au forum quel est l'infâme usage
Que l'on fait des lambeaux du royal héritage ?
Les nouveaux souverains n'ont pas de faux-fuyant,
Leur cynisme naïf n'est que plus effrayant.
Ils font de leur pouvoir métier et marchandise,
Et rien ne les surprend si ce n'est la surprise.
Comme aux siècles assis à l'ombre de la mort,
Le faible recommence à plier sous le fort.
Sous un souffle énervant mûrit la servitude,
Et tout, jusques aux mots, est plein de lassitude;
Fatigué sans travaïl, assoupi sans sommeil,
L'esprit n'a, par moments, qu'un fébrile réveil;

L'âme n'a plus de voix, le ciel plus d'interprète;
Car tout le sang du cœur est monté dans la tête ;
Et, si les airs parfois vibrent de quelque son,
C'est que le rayon d'or est tombé sur Memnon.
Comme pour démentir de funèbres oracles,
Il est vrai, la matière enfante des miracles;
Mais les peuples souvent par un dernier effort,
Ainsi que Jézabel, se parent à leur mort.
Et qu'importe après tout que le luxe décore
Un État dont la foi dans la nuit s'évapore,
Alors que sa raison dans le doute se perd ?
Le reste est au barbare, au silence, au désert.

V.

Ne crois pas qu'exalté par d'aveugles doctrines,
Mon zèle se complaise à prévoir des ruines,
Ni qu'un dépit vulgaire, irritant mes esprits,
Ait provoqué ma lèvre à ces lugubres cris.

Le Dieu dont je voudrais suivre en tout les maximes
A fait du désespoir le plus triste des crimes.
J'espère, comme toi, mais d'un autre côté,
Un jour moins rigoureux pour notre humanité.
Non, ma foi ne saurait aboutir à la haine;
Je sais faire la part de la faiblesse humaine,
Et ne comprends que trop que chacun porte en soi
Et la soif de connaître et l'instinct du pourquoi.
Mais je crois fermement qu'en brisant leur croyance
Les souverainetés tombent en défaillance;
Que le doute condamne à l'immobilité
Et que tout est souffrant quand tout est arrêté.
Au décret tout humain qui voudra se soumettre?
Si Dieu n'a point parlé, qui peut parler en maître?
Législateur, ton œuvre est un acte de foi;
Car un dogme toujours gît au fond d'une loi.
Comment frapperas-tu la volonté coupable,
Si cette volonté n'est d'ailleurs qu'une fable?
Ou si tu ne crois pas, si tu crois vaguement
Au principe éternel d'où part le châtiment?

Je ne puis accepter une morale vaine :
La raison se la fait et chacun a la sienne ;
C'est un cercle flexible, et selon son désir
On peut le resserrer ainsi que l'élargir.
Maître, je ne sais pas si mon esprit s'abuse,
Mais, sans Dieu pour soleil, toute idée est confuse,
Et la société, vaisseau mystérieux,
Ne peut s'orienter qu'à l'étoile des cieux.

VI.

Sans le concours du Christ, vainqueur du monde antique,
Rien ne s'élèvera sur le sol politique.
Les ouvriers ont beau travailler ardemment ;
Ils creusent une fosse et non un fondement.
Si le temps pouvait mordre à ce divin mystère,
La force reviendrait s'emparer de la terre.
Aux peuples accablés, sous des noms différents,
Il ne resterait plus que le choix des tyrans,

Et l'âme, descendue à l'état de ruine,
Effaçant jour à jour sa céleste origine,
Afin de s'affranchir de l'empire du mal,
Implorerait encor la plante ou l'animal.
Vous ne soupçonnez pas toujours, hommes célèbres,
Ce qu'un de vos écarts renferme de ténèbres;
Combien triste est l'instinct qui voudrait renverser
Cet arbre social si pénible à pousser.
Comme le conquérant, le héros littéraire
Peut ombrager son front d'un laurier funéraire;
Et nous payons parfois sa gloire ou son orgueil
Au prix d'un long désordre et d'un peuple au cercueil.
Que dis-je? le soldat fait bien moins de ravages;
Celui-ci n'a qu'un temps et l'autre a tous les âges:
Sa parole s'en va, dans son funeste essor,
Pervertir ou tuer ce qui n'est pas encor.

VII

Ah ! rien n'est puéril dans la loi qu'il faut suivre ;
Qui déchire un feuillet déchire tout le livre.
Par le Verbe éternel de l'éternel amour
L'énigme est expliquée et le sphinx reste sourd.
Compte, si tu le peux, sur cette aride plaine,
Les Œdipes venus pour mourir à la peine ;
Tu compterais plutôt les sables du désert
Dont leur triste squelette est à moitié couvert.
A ce monstre accroupi c'est assez de victimes,
Cesse de lui vouer tes facultés sublimes.
Il nous faut ignorer s'il nous faut obéir,
L'homme et son Créateur ne sauraient s'envahir ;
On égale toujours l'essence qu'on pénètre,
Et, si Dieu n'est point Dieu, qui de nous pourra l'être?

VIII

Ami, redescendons vers notre humanité,
Et que le sens commun nous prête sa clarté.
L'air trop raréfié de ces hauteurs divines
N'est pas fait pour le jeu de nos faibles poitrines.
Pour aller plus avant dans le lointain des cieux,
Attendons que la mort nous fasse d'autres yeux.
De son cercle d'airain le mystère nous presse ;
Qu'une folle raison y brise sa faiblesse,
Des générations l'instinct universel
A préféré se mettre à l'abri d'un autel.
Tout ce que je puis dire, ô poëte suprême !
Tu me l'as déjà dit, et bien mieux que moi-même.
Je ne te parle pas au nom de ma raison,
Et l'atome au soleil ne fait point la leçon.
Honte à moi, quand d'ailleurs j'en aurais la puissance,
Si j'allais contrister ta noble intelligence !

La Muse vaniteuse en ces vers n'a pu rien
Que de prêter son rhythme au principe chrétien.
Trop éloigné de toi de toutes les manières,
Je sais que je ne puis tenter que des prières ;
Et si j'allais encor te faire déplaisir,
Je pourrais m'affliger, mais non me repentir ;
Faible, mais convaincu dans ma sphère modeste,
J'ai cru faire le bien ; le ciel fera le reste.

21 juin 1847.

DU

SACERDOCE EN TEMPS DE RÉVOLUTION.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CABRIÈRES.

Ditat servata fides.
(Devise d'un évêque de Nimes au 16e siècle).

I

Cher abbé, tu l'as dit, guidé par ton bon sens :
L'autel souffre toujours des prêtres courtisans.
Rien ne saurait gagner à cette servitude.
Le temple soupçonné se change en solitude.
César même, César n'est jamais bien servi,
S'il fait un instrument de l'enfant de Lévi.
Il est, quoique placés sur différentes cimes,
Entre les deux pouvoirs des rapports légitimes.

Je ne veux point, prêchant de farouches vertus,
Faire des saints parvis la maison de Brutus.
Le prêtre fut toujours un des appuis du trône,
Et son sang a souvent coulé pour la couronne;
Il doit, sans rien outrer, garder son double vœu :
Le Judas de son roi l'est bientôt de son Dieu;
La foi ne bannit point l'honneur de son domaine,
Et qui brise un anneau brise toute la chaîne;
Mais ne nous hâtons pas, courant à l'absolu,
De vouloir nous lier plus que Dieu n'a voulu :
Je comprends qu'en des temps où le pouvoir suprême
Se léguait en vertu du sang et du saint-chrême,
Quand la mort elle-même, asservie à la loi,
Ne frappait que sur l'homme et respectait le roi,
Que le pontife ait pu, sans paraître servile,
Faire du droit du prince un second évangile.
Le prince était alors un monarque éternel,
Pour résumer un peuple accordé par le ciel,
L'autorité royale une fille chrétienne
Que Rome avait bercée au saint bruit d'une antienne;

Et ce type agrandi de la paternité
Ennoblissait le zèle et la fidélité;
Mais, lorsque le principe est renversé du faîte,
Forcé d'abandonner la place à la tempête;
Quand le hasard du vent fait seul le souverain,
Que la force brutale est notre unique frein,
L'encensoir doit garder une sainte prudence,
A la maison de Dieu borner sa résidence,
Loin d'aller saluer, au milieu de sa cour,
L'éphémère produit de l'émeute du jour.
Cette faiblesse, hélas! volontaire ou contrainte,
Fait croire au révolté que la révolte est sainte;
Et, tuant le remords précurseur du pardon,
Rend la croix du Seigneur complice du brandon.
Mieux vaudrait pour l'Église une guerre cruelle :
Les épreuves toujours sont des bienfaits pour elle.
Lorsqu'elle a combattu pour mieux s'appartenir,
Sa voix est plus puissante à blâmer ou bénir.
La raison du pouvoir, reprenant l'équilibre,
S'applaudit tôt ou tard de la retrouver libre.

O rois qui désirez des prêtres complaisants,
Si le ciel vous faisait de semblables présents,
C'est qu'il aurait marqué la fin de votre règne,
Et fait votre linceul des plis de votre enseigne.
Le sophiste impudent en vain vous a promis
Le prêtre plus utile en devenant commis;
Il n'est pas d'instrument plus actif en ruines
Que la corruption dans les choses divines,
Que le docteur qui pèse à des poids différents
Les vices des petits et les vices des grands,
Et, de sa lâcheté rendant les cieux complices,
Fait plier l'Évangile aux souverains caprices.
Ah! mieux vaut Hildebrand avec son zèle amer :
Il a moins ébranlé les trônes que Luther.

II

Et qui de nous irait avouer sa faiblesse,
Si votre main tenait le directeur en lesse?

Qui, pénétrant au cœur, ferait à votre insu
Jeter loin le poignard, quand le crime est conçu,
Et préviendrait ainsi ces sinistres journées
Où l'on voit aux égouts vos images traînées?
Quand naguère, attiédi par une longue paix,
Le temple devint trop commensal du palais,
La licence, tuant la foi par le scandale,
Marcha portant au front la mitre pastorale.
A ce point provoqué, le ciel se rembrunit :
On avait de l'autel entamé le granit.
Bientôt on vit surgir un barbare civisme
Qui jugea tout propice et tout mûr pour le schisme;
Le sacerdoce en France eût trouvé son tombeau,
Si Dieu ne l'eût sauvé..... par la main du bourreau.

III

Que la croix vous suffise, ô pasteurs de nos âmes!
Alors qu'on peut hisser toutes les oriflammes;

Quand sur son piédestal le bon droit est voilé,
Que Pierre en son royaume est peut-être exilé,
Qu'au fond du sanctuaire il gémit en silence
De la route inconnue où le monde se lance,
Pour les peuples, les rois et pour la vérité,
Veillez plus que jamais sur votre dignité.
Quelle que soit la main qui vous monte au pinacle,
Ne brûlez votre encens que dans le tabernacle.
La louange à Dieu seul n'a point de repentir;
Car lui ne change pas pour la faire mentir.
Laissez passer sur vous menaces et caresses :
Demeurez forts, afin d'assister nos faiblesses.
Au sein de notre nuit célestes envoyés,
Gardez votre flambeau pour tous les dévoyés.
A toute heure, à tout prix, contre tout infidèle,
Défendez de David la sainte citadelle.
Le monde vainement porte ailleurs ses regards,
Le salut qu'il attend n'est que dans ces remparts.
Afin de détacher ses pierres souveraines,
Les hommes de Babel réunissent leurs haines.

Ne vous endormez pas sur un calme trompeur :
Le siècle vous réserve un terrible labeur.
Pour combattre des cœurs l'avarice croissante,
La parole n'est plus une arme assez puissante.
Il faut, salant la terre avec un autre sel,
Par un grand dénûment la rappeler au ciel.

IV.

Pardonnez à ma voix, ô conducteurs de l'arche,
Je n'offre point ma main aux cahots de sa marche;
Je sais que, dédaignant tous les secours mortels,
Dieu doit la soutenir jusqu'aux jours éternels.
Si le poëte ici se montrait téméraire,
Ordonnez le silence et je saurai me taire.
Me préserve le ciel d'avoir pour ennemi
Le sein de cette Église où j'ai si bien dormi !
Ah ! je sais trop quel rêve et quel triste délire
Accompagnent toujours celui qui s'en retire.

Plutôt que d'être en butte à ses inimitiés,
Je briserais cent fois la lyre sous mes pieds.
Sainte mère ! jamais si ma foi se délie,
Que ma langue se sèche et ma droite s'oublie !
Nul avec plus d'amour et de profusion
N'a de tous tes bienfaits reçu la vision ;
C'est avec tout le poids de ta bonté connue
Que la foudre sur moi tomberait de la nue.
Mais, mon Dieu ! c'est en vain que je me croirai fort,
Si vous ne m'assistez, même étant dans le port :
L'homme est toujours sans vous d'une faiblesse extrême,
Et j'en ai vu tomber de plus sûrs que moi-même.

1850.

DU CITOYEN EN TEMPS DE RÉVOLUTION.

A MONSIEUR ALPHONSE BOYER.

I.

Quoi ! nul ne flétrirait, quand tout leur rend hommage,
Ces appétits grossiers qui dégradent notre âge,
Et ne protesterait du geste et de la voix,
Lorsque Macaire obtient les honneurs du pavois ?
Macaire me dira : « L'époque est ainsi faite,
Et vous avez bien tort d'en médire, ô poëte !
On recherche, il est vrai, l'argent et les emplois
Peut-être de nos jours un peu plus qu'autrefois ;
Mais, mon Dieu ! plus ou moins, c'est une loi commune :
Est-ce un crime, après tout, de faire sa fortune ?

L'homme éternellement ne peut point se lier;
On oublie un serment pour un bon ratelier.
C'est au gouvernement à nous rendre fidèles,
En demeurant toujours plus fort que les rebelles;
Et ma foi, quand il chute, on a cent fois raison
D'abandonner le maître en gardant la maison.
Les vaisselles de bois sont loin de notre époque,
Et de tous les côtés le luxe nous provoque.
On admire avec vous le temps des bons aïeux;
Mais le vivre est trop cher pour rester vertueux.
Vous êtes partisan, je crois, de la famille:
Nous avons à pourvoir un garçon, une fille;
Quand on veut s'en défaire, à moins que d'être un sot,
Qui pourrait en vouloir sans carrière et sans dot?
Les révolutions n'ont pas, je le confesse,
Autant qu'on l'espérait réformé notre espèce;
L'intrigue n'est point morte, et, malgré nos censeurs,
La place du comptable est encore aux danseurs.
Les yeux sur l'horizon, pour l'astre qui s'approche
Vadius a toujours une cantate en poche.

Le siècle pour cela n'est pas tout au démon :
De grâce, épargnez-nous votre ennuyeux sermon !
Savez-vous que l'on rit de cette suffisance
Qui vient à tout propos morigéner la France ?
C'est vivre trop longtemps sur un thème pareil;
Mais je veux à mon tour vous donner un conseil :
Si vous êtes blessé de l'allure ordinaire,
Habitez, mon ami, l'espace imaginaire;
Et, sans les accabler de mots désobligeants,
Dans le monde réel laissez vivre les gens;
Ou plutôt, comme nous, descendez sur la terre;
Un peu de cet air-là vous serait salutaire.
Le poëte inspiré d'un esprit moins brutal,
Qui chante aux mœurs du jour un hymne triomphal,
Voit son nom proclamé du couchant à l'aurore;
Il adore son siècle et son siècle l'adore !
S'il est au second rang, on le met au premier,
Et les eaux du Pactole arrosent son laurier.
C'est l'ordre que l'on veut, l'ordre n'est à personne.
Eh ! pourquoi disputer du bras qui nous le donne ?

Lorsque, pour l'engloutir, l'abîme est soulevé,
Qu'importe le pilote au navire sauvé? »

II

Ami, voilà comment on sait passer l'éponge
Et pallier le mal dont le venin nous ronge.
En troublant le repos des heureux intrigants,
On passe pour des ours ou des extravagants.
Vous leur faites pitié : la probité novice
A presque revêtu le scandale du vice.
Eh bien ! nous renverrons cette indigne pitié
A ceux qui de leur âme ont perdu la moitié.
Quoique toujours vendus, hommes toujours à vendre,
Qui s'élèvent sans cesse à force de descendre !
Quoi ! l'astre cesserait de mesurer les jours,
Parce que leurs clameurs l'insultent dans son cours?
Non, non. L'honneur n'a point, quoi qu'on en puisse dire,
Aliéné ses droits ni perdu son empire.

Dieu, pour le bon plaisir de tous les apostats,
N'a point abandonné sans règle les États.
Le fait en vain triomphe, il laisse une lacune :
Un principe vaut mieux qu'un éclair de fortune ;
Aux mains du révolté l'autorité décroît,
Et toute liberté meurt de la mort du droit.
Les notions du juste au sommet obscurcies,
Les basses régions sont bientôt perverties :
Le vol a ses docteurs, son rit, ses sacrements ;
On prend à contre-pied les dix commandements ;
Satan écrit la loi de la nouvelle table :
La fortune proscrit et le nom rend coupable.
Au fond des carrefours, des Tarquins en sabots
Jurent sur le poignard d'abattre les pavots ;
Le crime se mesure à la hauteur des têtes.

III.

Cher Alphonse, voilà l'œuvre *des gens honnêtes* ;
Ils se nomment ainsi. Pour un jour de repos,
Ils vous feraient subir dix siècles de chaos.
Sur le toit vermoulu qui leur sert de refuge,
Leur drapeau porte écrit : « Après nous le déluge ! »
Ces *Français avant tout*, hélas ! que seraient-ils,
Si les pères avaient agi comme les fils ?
S'ils avaient, sans combat, tenu pour légitime
Le caprice sanglant de l'émeute et du crime,
L'ange depuis longtemps commis à nos destins
Pleurerait sur la France, une urne dans les mains ;
La grande nation ne serait dans l'histoire
Qu'un avorton stérile indiqué pour mémoire.
Eh ! malheureux, cet or que vous voulez sauver,
Ces champs que, dites-vous, on veut vous enlever,
Sont-ils plus assurés par votre couardise ?
Le barbare a-t-il fait trêve à sa convoitise ?

Par votre lâcheté votre danger s'accroît ;
Mieux vaudrait succomber sur la brèche du droit.
Une paix achetée est une paix factice ;
Le repos ne peut pas durer sans la justice.
Lorsque l'on fait son lit sur le bord d'un écueil,
On ne saurait jamais sommeiller que d'un œil,
Et, quel que soit l'éclat du luxe qui l'enivre,
Qui veut vivre à tout prix n'a pas longtemps à vivre.

V

Frère de ma doctrine, ami selon mon cœur,
Qu'un autre vante en toi le puissant orateur
Commandant aux esprits par un talent sublime,
Comme l'ange des mers commande à leur abîme,
Le juriste portant un flambeau dans la main
Pour garder l'équité de broncher en chemin.
Moi, je t'admire aussi ; mais dans un autre rôle,
Et j'aime mieux ton cœur encor que ta parole.

Tu n'as jamais, fidèle au sang de nos Bourbons,
Voulu creuser ta part du gouffre où nous tombons.
Tu gardas ton honneur avec un soin avare,
Quand d'autres le vendaient au prix d'une simarre,
Et couraient sans pudeur, dans leur zèle empressé,
Aux pieds d'une autre idole immoler leur passé !
Ah ! tu savais trop bien, dans ta pensée amère,
Combien ces marchés-là renferment de misère;
Et combien, après tout, ces ignobles encans
Servent, pour s'enflammer, de prétexte aux volcans !
Ta constance n'est point la rancune stupide;
C'est l'amour du pays, un amour intrépide
Qui, pendant de longs jours, ne s'est point démenti.
Le citoyen est pur de l'homme de parti,
Rien n'est intéressé dans tout ce qu'il adore,
Et ton cœur sans espoir serait fidèle encore.

1850.

A MLLE DE ROCHEMORE D'AIGREMONT,

QUI M'AVAIT PRIÉ D'ALLER CHOISIR UN SOUVENIR DE SON PÈRE
SUR LES RAYONS DE SA BIBLIOTHÈQUE.

Quand tu daignes, pleurant sur une noble cendre,
Penser aux compagnons de sa fidélité,
O généreuse enfant, tu me fais bien comprendre
Que ton père au tombeau n'a pas tout emporté.

Je fus de ses amis le plus humble peut-être;
Il m'admettait parfois à son brusque entretien :
C'était un cœur loyal, tout entier à son maître,
Et qui jamais à nul ne sut déguiser rien.

Quand les hommes du siècle hésitaient dans le doute
Et calculaient longtemps afin de tout prévoir,
Lui, du premier abord, faisait choix de sa route :
Il laissait la fortune et suivait le devoir.

Debout sur le rocher des antiques doctrines,
Et justement jaloux du nom de ses aïeux,
Il vit passer les jours d'orage et de ruines,
Sans qu'un éclair jamais lui fît baisser les yeux.

Il est, il est surtout dans sa rude carrière,
Une nuit dont l'éclat ne peut être éclipsé,
Une nuit de péril où notre ville entière
Lui fit honneur du sang qui ne fut pas versé.

Mieux que les cent combats où brilla son courage,
Où la France à brassée enlevait les drapeaux,
Ce dernier dévoûment, comme une sainte image,
A suivi sa dépouille à son dernier repos.

Je suis, selon tes vœux, allé dans sa retraite,
Dont son ombre a semblé m'ouvrir encor le seuil,
Chercher un souvenir où le cœur du poëte
Pourra s'encourager, s'il rencontre un écueil.

Sur des rayons couverts d'une triste poussière,
Mon choix fut pour de Maistre, écrivain immortel.
Quel autre saurait mieux me rappeler ton père,
Que celui dont la foi n'a connu qu'un autel ?

1853.

VISION.

A M. AUGUSTE DEMIANS, MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

I.

Quoique nous habitions en des camps différents,
Moi, loin de l'anarchie, et toi, loin des tyrans,
Il est un même Dieu que notre amour célèbre :
Foi qui confond nos cœurs dans sa sainte unité
Et qui pour nous, auprès de toute autre clarté,
Est ce que le soleil est au flambeau funèbre.

Nous nous sommes tous deux demandé bien souvent
Si le siècle, enrichi par l'œuvre du savant,
Marchant plus fermement et plus haut dans la vie;
Si les peuples, cherchant le bien matériel
Et ne tournant jamais leur regard vers le ciel,
Devaient plus provoquer la pitié que l'envie.

Oui, dussé-je indigner les superbes esprits
Et voir assimiler mes paroles aux cris
Que l'oiseau de la nuit pousse vers les étoiles,
L'homme de ses destins abdiquant la moitié
Jusque dans son bonheur attriste et fait pitié :
A la nef sans boussole à quoi servent les voiles?

Je ne viens point, poëte ou chrétien suffisant,
Monter sur le trépied. Assez dans le présent
Pour le simple croyant l'avenir se reflète.
Vois si l'orage est peint d'après les vents semés,
Et si nos entretiens ont été résumés
Dans cette vision qui n'a rien du prophète :

II.

La science s'était assise en souveraine,
Et, promenant les yeux sur son vaste domaine,
Les bras croisés, disait au divin Rédempteur :
« J'aurais voulu rester fidèle à tes oracles;
Mais, après avoir fait de semblables miracles,
L'homme peut-il encor rester ton serviteur?

« Regarde, ô Christ! tes cieux sont pour moi sans abîmes,
Les mers sans ouragan, les montagnes sans cimes.
Sans dépenser du temps, l'espace est dévoré.
J'ai pris le mouvement dans la matière inerte.
Le tonnerre s'allume et gronde en pure perte.
J'ai lu l'âge du monde en son sein exploré.

« Afin d'être en tous lieux au même instant semée,
Des ailes de l'éclair la parole est armée.
J'ai deviné la marche et le poids des soleils;

Captifs d'un autre maître et d'une autre victoire,
Ces astres, qui chantaient des hymnes à ta gloire,
Maintenant à la mienne en chantent de pareils.

« En s'égalant à toi, l'humanité t'exile.
Ton culte n'est plus vrai, puisqu'il est inutile.
Ton expiation est un dogme odieux,
Et, s'il est vrai qu'il soit déchu d'un rang suprême,
L'homme peut remonter sa chute de lui-même;
Couche-toi dans la fosse où dorment tant de dieux! »

Et le divin Sauveur, ne daignant pas répondre,
Laissant à tant d'orgueil le soin de se confondre,
Pour le siècle insolent fit sommeiller sa loi.
Seulement, aux grands jours, quelques rares fidèles
Peuplaient des saints parvis les ombres solennelles,
Comme un reste mourant du flambeau de la foi.

Ce reste même, un jour, finit par disparaître:
La nuit complète entrait au plan du divin Maître.

Et l'esprit égaré chanta sur tous les tons;
Et la confusion naquit de la parole,
Et le bien et le mal oublièrent leur pôle :
Le monde semblait ivre et marcher à tâtons.

L'égoïsme prit place au cœur de l'opulence.
La justice douta du poids de sa balance.
Dans le bourbier des sens, l'art courut s'abîmer.
La résignation quitta le misérable;
Nul, hors de soi, n'avait souci de son semblable.
La terre avait perdu la faculté d'aimer.

Elle tournait les yeux vers son trésor splendide;
Mais la science et l'art ne comblaient point le vide
Qu'avait laissé l'exil du principe divin;
Tel, en face de l'or, sauvé dans un naufrage,
L'avare passager, sur une aride plage,
Voit la mort arriver, faute d'un peu de pain.

Le monde, sans remords, subissant son supplice,
N'avait jamais goûté d'un si honteux calice.
L'Ante-Christ aurait cru voir son règne arriver.
L'homme ainsi de la brute épousant la nature
Était-il bien de Dieu la noble créature?....
C'était plus que Satan n'avait osé rêver.

Une voix dans le ciel alors fut entendue,
Afin de proclamer la vérité perdue :
« Le rayon au soleil a jeté ses mépris ;
Peuples trop amoureux d'une science altière,
Apprenez que, si l'homme a droit sur la matière,
Le Seigneur seulement peut régler les esprits. »

1855.

A UN SCULPTEUR.

Si le sculpteur parfois du poëte s'inspire,
Moi je tente à mon tour d'initier ma lyre
Aux traits harmonieux sortis de ton ciseau.
Car ta main suit ton rêve et n'est jamais déçue;
Et, lorsque ton esprit une fois l'a conçue,
Tu sais réaliser la vision du beau.

Mais voilà que soudain, lorsque je m'extasie
Devant ces blocs changés en flots de poésie,
Je souris d'amertume et me dis : A quoi bon?
A quoi bon enfanter si splendide merveille

Lorsque la barbarie est là qui la surveille,
Comme le fossoyeur convoite un moribond?

Encore quelques jours et ton marbre splendide
Peut tomber sous les coups d'une haine stupide
Qui va s'en faire un banc, s'il échappe à l'égout;
Comme le musulman insouciant qui fume
Sur ces dieux mutilés que le désert consume,
Sans songer seulement s'ils ont été debout.

Ah! ce n'est que trop vrai, l'avenir qui s'avance
Ne dissimule pas sa grossière espérance:
D'immondes appétits couvent au fond des cœurs.
L'ange depuis longtemps n'était qu'une ombre vaine,
Dans la nuit qui se fait hurle la bête humaine,
Et sa faim a tué le sommeil des pasteurs.

L'horreur pour le passé va jusques au délire;
L'art est vieux dans les temps; l'art aura son martyre.
La matière à l'esprit a jeté son cartel.

Et, depuis le lion jusques à la vermine,
Tous ont, pour le combattre et hâter sa ruine,
Leur tréteau, leur tribune, et même leur autel.

Or, voici ce que dit la voix de ces oracles :
« En ce temps-là, les sens, libres de tous obstacles,
Seront rassasiés d'un festin sans pareil :
Sans pénibles labeurs, sans poignants sacrifices,
Les hommes n'auront plus, dans ces jours de délices,
Qu'à repaître leur ventre et dormir au soleil. »

Frère, quand ces destins descendront sur le monde,
La Muse n'aura plus, dans cette nuit profonde,
Qu'à se voiler la face et descendre au tombeau,
S'il est vrai toutefois que notre humaine engeance
Puisse ici-bas, mourant à toute intelligence,
Vivre dans ce fumier comme un poisson dans l'eau.

Hélas! qui peut savoir jusqu'où peut tomber l'homme?
Entre deux infinis Dieu plaça cet atome.

Il peut atteindre au ciel ou descendre en enfer ;
L'enfer n'est point assez, il va plus bas encore.
Là, l'esprit vit au sein du feu qui le dévore ;
Dans la nuit de la brute il pourra l'étouffer.

Il fut un roi jadis, un roi de Babylone ;
L'encens fumait toujours à l'entour de son trône ;
Une nuit que l'orgie éclairait de son feu
Les jardins suspendus sur les bords de l'Euphrate,
Il regarda la ville où sa grandeur éclate,
Et son orgueil monta jusqu'à rencontrer Dieu.

Soudain, du haut des airs, la démence et la foudre
Tombent, et le colosse a roulé dans la poudre ;
Se relevant tout pâle et les regards distraits,
Il courut au désert, y vécut solitaire,
Et le maître des biens que produisait la terre
Se contenta des glands qui tombaient des forêts !

Nous faudra-t-il subir l'éclipse humiliante ?

Ah ! puissé-je être atteint d'une vaine épouvante !
Puisse l'astre renaître après avoir pâli !
Les beaux-arts échapper à ces tristes présages,
Et des souffles cléments dissiper les nuages
Des funèbres vapeurs dont leur temple est rempli.

1848.

VERS

COMPOSÉS DANS UNE DES JOURNÉES DE JUIN 1848.

Tu n'avais point, Seigneur, dans mon âme inquiète,
Du sort qui m'est échu vu naître le désir;
A peine ai-je rêvé le laurier du poëte :
En me mettant si haut, qu'as-tu donc à punir?

Hélas! pourquoi m'as-tu jeté dans cet orage,
Moi, faible oiseau cherchant la fente du rocher?
L'aigle même verrait défaillir son courage,
Et de ce ciel en feu n'oserait s'approcher.

Tous les vents de la mort soufflent à pleine haleine :
Ainsi qu'un moissonneur à la tâche payé,
L'heure tue en marchant, et de ce qu'il amène
Le fantôme du temps est lui-même effrayé.

Ce ne sont point ici de ces nobles batailles
Où la gloire amoindrit les ombres du trépas ;
C'est un peuple acharné sur ses propres entrailles,
Et tous sont conviés au funèbre repas.

Que diront les débris laissés par cette orgie?
Quelle voix sortira de tant de sang versé?
Dira-t-elle *En avant!* à sa sombre énergie,
Ou commandera-t-elle un retour au passé?

Hélas! à tous les yeux l'avenir se dérobe,
Et ce n'est que toi seul qu'on peut interroger ;

Dans les convulsions que subit notre globe,
Jamais l'homme, Seigneur, ne fut plus étranger.

Daigne venir en aide à mon insuffisance :
L'ombre a presque envahi le chemin du devoir.
Dis-moi jusqu'où la loi peut porter sa vengeance ;
Car mon cœur incertain n'a que son bon vouloir.

Algue arrachée au fond de l'abîme implacable,
Avoir à réprimer la révolte du flot !
Devant le sphinx terrible, infime grain de sable,
Du temps sonder l'énigme, en deviner le mot,

Décider du côté qui perd ou qui délivre,
Lorsque le balancier d'un atome dépend...
Pitié pour celui-là que le pouvoir enivre,
Et qui prend pour un fouet ce dangereux serpent.

Ah! l'ombre du vallon m'était douce; n'importe,
J'accepte la rigueur de ces brûlants sommets,
Et le gland s'abandonne au souffle qui l'emporte,
Pour reverdir encore ou sécher à jamais.

A M. LE COMTE DE CHAMBORD,

AVANT SON MARIAGE.

Le bruit de ton hymen nous remplit d'allégresse :
Un rayon de soleil passe dans notre nuit.
L'exil même a perdu son deuil et sa tristesse,
Et tout Français fidèle enfin se réjouit.

Déjà ces nœuds sacrés sont une Providence.
Aux pauvres les premiers ton cœur en a parlé.
Dieu prend soin du bonheur qui pense à l'indigence,
Et se fait un soutien du malheur consolé.

Jadis tu fus nommé l'espoir de la patrie ;

Ton œil s'ouvrait au jour à côté d'un tombeau.
Puis, avec tous les tiens, la tempête en furie,
Sur le sol étranger emporta ton berceau.

Mais, enfant, tu souris aux vagues écumantes
Qui te faisaient toucher l'autre bord de la mer.
L'âge vint, tu fus homme, et tes lèvres aimantes
N'ont jamais proféré le moindre mot amer.

Tu ne t'abaisses point à des haines vulgaires;
Tout l'effort du malheur n'a pu que te grandir;
Et, si ton œil parfois plonge dans nos misères,
C'est qu'il faut les sonder pour savoir les guérir.

Je ne suis point de ceux que le ciel illumine;
Mais Dieu, pour réunir et pour pacifier,
Souvent réserve, après quelque grande ruine,
L'innocence qui souffre et qui sait oublier.

O fille de César, ton âme magnanime

De toutes ses vertus devina le trésor,
Et l'Europe applaudit d'une voix unanime,
Te voyant réparer l'injustice du sort.

Tu vis, sous l'infortune, une âme souveraine.
Puissance ne fait pas toujours noble écusson.
Ton choix te fait honneur. Pour l'unir à la tienne,
Tu n'aurais pu trouver plus illustre maison.

Son nom est le plus grand des bruits de notre histoire.
La terre ni le ciel ne sauraient l'oublier.
Ses enfants ont connu tous les genres de gloire,
Expirant sur la cendre ou sur le bouclier.

L'art sortit du tombeau sous sa féconde haleine,
Le flambeau de la foi ranima sa splendeur,
La liberté par elle élargit son domaine,
Et grande, ses exploits dépassent sa grandeur.

Son éclipse toujours fut d'un mauvais augure;

Je ne sais quoi s'attache à son destin sacré :
Jusque chez le vaincu son triomphe rassure;
Ce qui se fait contre elle est tôt ou tard pleuré.

Ah! tant qu'il restera des enfants à la France,
Dominant le passé, peut-être l'avenir,
Ce grand nom sera cher à la reconnaissance,
Et ne manquera pas de voix pour le bénir.

26 novembre 1846.

A LA FILLE DE LOUIS XVI.

On avait vu parfois, courbant de grandes têtes,
L'aquilon emporter des trônes en éclats;
Mais jamais la lueur des civiles tempêtes
N'avait mieux mis à nu les grandeurs d'ici-bas.

Les insignes sacrés de la toute puissance
Ont été vus livrés à la dérision,
Et l'insecte jamais avec plus d'assurance
N'avait pu bourdonner à l'entour du lion.

Les forces des méchants étaient seules actives,

Les Apôtres dormaient. Le juste couronné,
Comme autrefois le Christ au jardin des Olives,
De la terre et du ciel semblait abandonné.

Mais aussi, sous le ciel dont le feu la consume,
La victime jamais, avec plus d'abandon,
Après avoir vidé la coupe d'amertume,
N'ouvrit plus saintement ses lèvres au pardon.

Aux vœux sortis du sang de l'auguste hécatombe,
Quel cœur mieux que le tien avait su consentir?
Quel front plus calme offert à la foudre qui tombe
Sut mieux changer ses coups en rayons de martyr?

Trois fois sur le sommet et trois fois dans l'abîme,
L'un n'a pu t'éblouir ni l'autre t'effrayer,
Et tu fis voïr à tous, femme grande et sublime,
Que c'est sous ton Dieu seul que tu pouvais plier.

Ah! tant que, pour offrir l'holocauste sans tache,

Le prêtre montera les degrés de l'autel,
Tant que l'astre du jour accomplira sa tâche
Et marquera le temps sous la voûte du ciel,

Ton souvenir vivra comme un divin mystère
Et comme un culte issu de celui de la croix ;
La trace de tes pleurs restera sur la terre
Pour la leçon du peuple et l'exemple des rois.

Que renferme l'adieu que nous laisse ton âme
Rompant son double exil pour l'éternel foyer?
Que nous dit le Seigneur alors qu'il te réclame?
Est-ce pour nous absoudre ou pour nous châtier?

Le remords, parmi nous, s'est-il fait trop attendre?
L'orage expiateur doit-il avoir son cours?...
Ah! l'espérance encor nous reste dans ta cendre,
Et ta mort ne saurait faire mentir tes jours.

Non, ta tombe n'a point de vengeance à prédire ;
C'est un port de salut et non pas un écueil.
La publique douleur a trop bien su le dire,
Le mérite du tien finira notre deuil.

28 octobre 1831.

SAINT PAUL.

SUR LA DÉDICACE DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT PAUL.

A M. H. FLANDRIN.

Toi qui pus contempler la demeure éternelle,
Même avant que la mort t'eût frappé de son aile,
Apôtre que la foudre a marqué de son feu;
Par ta vie et ta fin, par ta palme splendide,
Daigne prendre en ce jour sous ta puissante égide
Ce nouveau sanctuaire élevé pour ton Dieu.

Éloigne de ses murs la main du sacrilége;
Auprès du Dieu vivant que ta voix les protége :
Son symbole n'eut pas de plus ferme soutien.

Dans la nuit des Gentils tu portas la lumière,
Et les grâces devront descendre à ta prière ;
Car ton ardent amour ne lui refusa rien.

Prie, afin que toujours il accorde à ce temple
Des prêtres dont la vie enseigne par l'exemple,
Et que, pour consacrer le froment immortel,
Offrir le sacrifice à l'immense mérite,
Jamais, jamais Satan, sous l'habit du lévite,
N'y vienne profaner les marches de l'autel.

Des révolutions, longs tourments de l'empire,
Que le flot destructeur à ses portes expire!
Ces voûtes sont pour nous un autre firmament
Plein des divins reflets de ta gloire infinie.
La pierre y parle aux yeux avec tant d'harmonie
Que l'âme s'y recueille involontairement.

Que jamais sous ces nefs, jamais sur leurs décombres,
L'abandon et l'oubli ne projettent leurs ombres!

Que l'oiseau ténébreux n'y vienne point crier!
Mais jusqu'au dernier jour, au dernier sacrifice,
Que l'encens s'y consume et l'hymne y retentisse!
Que le dernier chrétien puisse encore y prier!

Des funèbres tissus du lierre, des épines,
Oh! tu préserveras ces figures divines
Qu'un art miraculeux alla chercher au ciel,
Ce type immaculé des vierges et des mères,
Cet esclave et ce roi dévouant leurs misères
Aux pieds consolateurs du Fils de l'Éternel.

Lorsque nos magistrats viendront, sous ces portiques,
Implorer le Seigneur pour des douleurs publiques,
Si la guerre civile ou quelque autre fléau
Fondait sur la cité pour châtier son crime,
Que leurs vœux suppliants rejettent dans l'abîme
Le monstre pourvoyeur de la faim du tombeau.

Et quand la fin du jour doublera leur mystère,

Sous la lampe qui pend et brûle solitaire,
Image d'un soleil qui ne mourra jamais,
Si quelque infortuné porte sa lassitude,
Avant que de quitter la sainte solitude,
Qu'il reçoive en son cœur l'espérance et la paix.

Car hélas! les esprits sont brûlés par la fièvre.
Quel prophète verra purifier sa lèvre,
Pour que dans son chemin l'homme soit ramené?
Le triste voyageur est brisé par le doute,
Et le Samaritain qui passe sur la route
Ne verse sur ses maux qu'un vin empoisonné.

Ah! la plaie est profonde et croît sous le remède.
O Paul! la tribu sainte a besoin de ton aide.
Peut-être faudra-t-il reprendre tes travaux.
Le temps semble enfanter ses dernières années;
Et les sociétés, du ciel déracinées,
Sous le vent de l'erreur s'envolent en lambeaux.

Mais pourquoi de nos jours revêtir la tristesse?
Silence au désespoir où le présent s'affaisse!
La promesse du Christ aura son plein effet :
L'angoisse de la nuit dispose à la lumière,
Et, quand l'orgueil commence à sentir sa misère,
Le courroux du Seigneur est encore un bienfait.

En vain ton ennemi te tue en espérance;
Tu vivras pour le monde et surtout pour la France,
O foi sainte! malgré ta sanglante sueur,
Tu vivras, quels que soient ton deuil et tes ruines;
Car, pareille au flambeau, jamais tu ne t'inclines
Que pour ressusciter ta mourante lueur.

13 novembre 1849.

AUX ARTISTES LYONNAIS.

Hélas! il est donc vrai, le joug de la misère
Accable bien souvent un front prédestiné.
L'empire des beaux-arts a plus d'un Bélisaire,
Plus d'un jeune laurier mourant déraciné.

A vos nobles projets, frères, je m'associe,
Si toutefois mon chant peut valoir un peu d'or;
Essayons d'affranchir les ailes du génie
Du funèbre linceul qui retient son essor.

Notre union jamais ne fut plus opportune;
Hâtons-nous d'accourir et de tendre la main

A ceux que nous voyons tomber dans l'infortune:
Ils avaient à marcher par si rude chemin.

La pauvreté rigide est un sublime exemple,
Au plus digne toujours ne sont pas les honneurs;
Tant d'avides marchands ont envahi le temple
Qu'ils en ferment l'entrée aux vrais adorateurs.

L'un vend le Dieu proscrit qui reçut ses hommages,
Et maintenant souillé de ses lâches affronts;
L'autre, à l'adolescent, des chants et des images
Qui troublent les esprits et font rougir les fronts.

Celui-ci, pourvoyeur de l'opulence impie,
Vend l'espoir du néant aux transes du tombeau;
Celui-là, proclamant sa haineuse utopie,
Tient pour le bouge impur la torche et le couteau.

Et, prenant en pitié tout scrupule novice,
Leur orgueil se pavane et trône satisfait;

Dans ce bazar ouvert à tous les goûts du vice,
La gloire se mesure à l'argent qu'on a fait.

Entre ces trafiquants une ligue est formée,
Nul sans leur bon plaisir ne peut se faire un nom.
Le talent probe et fier reste sans renommée,
Alors que la trompette est aux mains du démon.

Mais n'importe, à la muse il faut rester fidèle;
Gardons-nous de la vendre aux appétits grossiers:
Leur salaire est d'un jour, la muse est immortelle,
Mieux vaut encor l'oubli que d'infâmes lauriers.

La soif de l'or éteint la poétique flamme,
L'art est un dieu jaloux ainsi que Jéhova:
Deux amours ne sauraient exister dans une âme,
Et lorsque l'un survient l'autre aussitôt s'en va.

A NAPOLÉON

SUR LA TRANSLATION DE SES CENDRES AUX INVALIDES.

I

Puisqu'ils n'ont point compris que toute âme est émue
Aux sinistres douleurs des cendres qu'on remue;
Puisque ces nains, chargés d'ajouter à ton sort,
N'ont pas trouvé cette île où gît ta sépulture,
Catafalque géant que te fit la nature,
Un assez grand deuil pour ta mort;

Puisqu'ils ont oublié que toute illustre audace
Grandit par le lointain du temps et de l'espace;

Que le mépris s'attache au dieu que l'on comprend;
Que, dès que notre main peut peser sa poussière,
Il n'a plus dans le ciel part à notre prière
Et n'est qu'un homme un peu plus grand;

Puisqu'enfin, et peut-être est-ce la seule idée
Dont leur âme envieuse est au fond possédée,
Ils veulent, dans l'accès d'un ridicule orgueil,
Avides des honneurs qu'on ne veut point leur rendre,
Se farder de la gloire attachée à ta cendre
Et parader sur ton cercueil;

Eh bien! Celui qui met les effets dans les causes
Fait quelquefois du mal sortir de bonnes choses.
Ce jour, à leur insu, doit être un jour heureux;
Afin de nous punir d'une cupide offrande,
Les morts disent souvent plus qu'on ne leur demande
Du fond de leur lit ténébreux.

II

Toi, qu'on croyait brûlé des feux de la lumière,
Reprends l'essor... Jamais victoire plus entière,
Ni quand tu formulas tes immortelles lois,
Ni lorsque la Fortune, accordant à ton glaive
Bien plus que ton espoir et bien plus que ton rêve,
Fit son autel de ton pavois;

Ni lorsque, enflammant l'air dans son vol intrépide,
Ton coursier éclairait seul une nuit livide,
Présent sur tous les points dans sa rapidité,
Et dévorait sous lui, voyant fuir monts et plaines,
L'horizon renaissant des victoires lointaines
Au gré de ton avidité;

Ni lorsque, consultant ta profonde Égérie,
Dans un moule nouveau tu jetais la patrie;
Ni lorsque, subjugués aux feux de ton flambeau,

Contraints d'abandonner l'espace imaginaire,
Les esprits, divisés jusques à la poussière,
Se réunissaient en faisceau.

Vois cette multitude, héroïque canaille,
Qui change ses faubourgs en un champ de bataille,
Boa séditieux, par ton glaive rompu,
A qui tu fis passer une homicide ivresse,
Et qui rendit, tordu sous ta main vengeresse,
Le sang dont il s'était repu.

Ces bâtards du blason ou de la bourgeoisie,
Si fidèles aux rois que fait leur fantaisie,
Ces fiers républicains dont tu courbas les fronts,
Tribuns s'encourageant dans la haine du maître,
Qui levèrent séance en gagnant la fenêtre
Au seul bruit de tes éperons;

Soutanes de rebut, cotillons publicistes,
Bonnets carrés gonflés de biles jansénistes,

Vermine qu'enfanta Barbacole et Dandin,
Et dont le sot orgueil sans relâche conspire,
Rêve, griffonne, ergote et pousse au bas-empire,
    Objet de ton sanglant dédain;

Tout ce qui s'éleva par un succès infâme,
Tous ces lâches sans foi, sans honneur et sans âme,
Qui, baisant cette main qui t'a martyrisé,
Livrent, les poings liés, la France à l'Angleterre;
Tout ce qui tellement rampe à plat sur la terre
    Qu'il ne saurait être écrasé;

Tout cela bat des mains après ton char et crie:
« Gloire à celui qui fit respecter la patrie!
Notre raison subit celle de tous les temps:
Le pouvoir souverain est une chose sainte;
Gloire au bras fort qui sut en défendre l'enceinte!
    Nous avons menti cinquante ans. »

Ton ennemi s'abjure, ô géant des batailles!

Un triomphe de plus naît de tes funérailles.
L'aspic sert de remède à son venin fatal.
C'est, après son courroux, Aman qui se décide,
Aman qui s'exécute et vient tenir la bride
A ton destrier triomphal.

III

Mais, hélas! (et des morts l'âme en est plus certaine)
Toujours un côté sombre est dans la gloire humaine.
Triomphateur funèbre, écoute... écoute-moi,
Si ton attention jusqu'à moi peut descendre :
Parmi tous ces honneurs que l'on rend à ta cendre,
Il est une leçon pour toi.

Quand minuit laissera tomber ses sombres heures;
Quand les foules auront regagné leurs demeures,
Lasses de leur orgie ou de leur abandon;
Quand la grande cité, la cité souveraine,

Tâchera d'endormir son plaisir ou sa peine
Sur la paille ou sur l'édredon;

Désertant ton cercueil, que ton pâle fantôme
Monte silencieux les degrés de son dôme,
Et, jusques au sommet lorsqu'ils t'auront conduit,
Tourne-toi vers le nord. A travers les ténèbres,
Ton regard trouvera des aiguilles funèbres,
Car l'œil des morts voit dans la nuit.

C'est le vieux Saint-Denis, qui garde sous ses dalles
Le somptueux néant des majestés royales,
Le seul lit de repos que tu te sois promis.
Demande-lui quels lieux recèlent la poussière
De ceux dont le destin t'avait fait presque frère,
Hélas! il répondra : « Mon fils!

« Il faut le demander à ce vent redoutable
Qui vient de temps en temps effacer sur le sable
Ce que l'orgueil humain de ses doigts a tracé,

Et qui, changeant soudain l'état de l'atmosphère,
Dans le sein de la mort trouve encore à défaire,
Et du présent fait le passé;

« Au vent dont pour un jour tu te rendis le maître,
Au vent qui te fit voir et te fit disparaître,
Que ta chute a rendu plus ardent aux affronts,
Et qui, du front des rois que leur astre abandonne,
Comme une feuille morte emporte la couronne,
Et parfois couronnes et fronts;

« Au vent qui fait aller la nef de tout royaume,
Comme sur l'Océan ce navire fantôme
Qui, portant le démon de l'orage à son bord,
De son sinistre aspect fait pâlir le pilote,
Et qui, d'un pole à l'autre, incessamment ballotte
Sans pouvoir toucher à nul port.

« Oh! puisses-tu, mon fils, dans un sommeil tranquille,
Jouir encor longtemps de ton funèbre asile!

C'est beaucoup maintenant qu'un abri pour ses os;
Car, dans la vieille Europe, en proie à des tempêtes
Qui grondent sous les pieds ainsi que sur les têtes,
La tombe même est sans repos. »

Et je vois à ces mots ton spectre qui s'affaisse,
Ta tête sur ton sein retombe de tristesse,
Et tu vas retrouver ta couche de granit,
En disant anathème à ces mains outrageuses
Qui l'ont ravie aux mers cent fois moins orageuses
Que ce vieux monde qui finit.

15 decembre 1840.

LIVRE TROISIÈME.

LA FILLE DE SION.

IMITATION DE JÉRÉMIE.

Sur les mornes débris entassés par les flots
D'une tempête vengeresse,
Un envoyé de Dieu s'est assis de tristesse,
Et sur Jérusalem laisse tomber ces mots :

I

Comment, si solitaire après tant d'affluence,
La cité qui ployait les rois sous sa puissance

Est-elle sujette au tribut?
Des charmes de Baal aveuglément éprise,
Du Dieu saint et jaloux la fureur l'a surprise,
Et son arc en a fait son but.

L'époux bannit l'épouse après l'avoir frappée;
Mais c'est pour la livrer au fil de toute épée
Qu'il la rejette loin de lui.
Sion, dans sa terreur, fuit vers les solitudes,
Ses chemins désolés pleurent les multitudes
Qui venaient briguer son appui.

Le brillant diadème est tombé de sa tête :
Le sac a remplacé ses vêtements de fête.
Interprète de son orgueil,
De cent prospérités jadis retentissante,
Sa harpe, maintenant de larmes ruisselante,
Ne connaît que le chant du deuil.

Et la nuit et le jour elle pleure, elle pleure ;

Et tous ceux qui trouvaient refuge en sa demeure
Et qui partageaient ses splendeurs,
Ne l'ont plus reconnue au jour de sa détresse,
Et, le front rayonnant d'une indigne allégresse,
Ont passé devant ses douleurs.

Sion, où s'élevaient tes tours et tes murailles,
Le dragon dans la nuit traînera ses écailles.
Tes palais gisent sur le sol,
Et sur l'affreux chaos de leurs vastes décombres,
Troublant seul de son cri le silence des ombres,
Le hibou promène son vol.

L'incendie et la mort consument tes provinces,
Et, frappés de terreur, tes plus illustres princes
Errent pareils à ces troupeaux
Qui, pressés d'une faim, d'une soif dévorantes,
Cherchent en vain, poussant mille voix gémissantes,
Des pâturages et des eaux.

En toi tout fut coupable et subit sa torture :
Ton oreille n'entend qu'un funèbre murmure,
Et ton œil ne voit que mourir;
Et, pour te châtier jusque dans ta pensée,
Le superbe appareil de ta gloire passée
Se présente à ton souvenir.

Ton barbare vainqueur, pour hâter ta ruine,
Veille comme un dragon près de chaque piscine :
La soif t'inflige ses tourments.
Tes peuples, desséchés faute de nourriture,
En poussant de grands cris accourent vers l'ordure,
Pour y trouver des aliments.

Que la clarté des cieux se voile d'épouvante !
La femme a dévoré, dans sa faim délirante,
Le fruit que ses flancs ont porté !
Ta maison est déserte, et ta douleur est seule ;
Butin de l'étranger, tes fils tournent la meule
Dans la nuit de la cécité.

Le massacre a surpris Lévi dans la prière.
On croyait jusqu'ici contre le sanctuaire
    Le fer étranger impuissant:
Ses colonnes pourtant par lui sont abattues,
Et leurs débris sacrés, dispersés dans les rues,
    Entravent les pieds du passant.

Loin de lui le Seigneur a rejeté sa tente
Et foulé, dans le feu de sa colère ardente,
    Son tabernacle sous son pied.
Il voile l'avenir à l'œil de tes prophètes,
Et tu n'as plus d'autel, de temples et de fêtes;
    Le sabbat même est oublié.

Tes devins éperdus, sur les places publiques,
Les bras tendus, traînant les bords de leurs tuniques
    Sur le sol de sang humecté,
Errent, en plein soleil, dans une nuit obscure,
Et maudissent les fruits de la longue imposture
    Dont ils berçaient ta vanité.

Aucune nation ne veut te reconnaître,
Et chacun s'épouvante en te voyant paraître ;
Et les plus infimes t'ont dit :
Ton souffle et ton regard sont un poison funeste ;
Va traîner loin de nous la vengeance céleste
Qui pèse sur ton front maudit.

A l'aspect de la mer immense, sans rivages,
De la mer de terreurs, d'infortunes, d'outrages,
Qui t'environne de ses flots,
Déplorable Sion, comme un vase d'absinthe,
Ton âme renversée a répandu la plainte
Et s'est exhalée en ces mots :

« A nul autre malheur le mien ne se compare :
La vigne à qui les mains du vendangeur avare
Ne laissent pas un de ses fruits,
Les blés où la tempête a marqué son passage,
Ne sauraient vous offrir qu'une impuissante image
De l'affreux état où je suis.

« A force de pleurer l'excès de ma misère,
Mes yeux, mes tristes yeux ont perdu la lumière;
Et, saisis d'un profond remord,
Mes vierges, mes vieillards assis sur des ruines,
Ont souillé leurs cheveux et frappé leurs poitrines
Sans pouvoir adoucir leur sort.

« Vainement du Seigneur j'implore la clémence,
Le Seigneur me répond par une autre vengeance :
Je sens que mon âme s'en va.
N'es-tu donc plus le Dieu qui frappe et qui relève?
Mon sein n'a plus de place où n'ait frappé ton glaive :
Jéhovah ! pitié, Jéhovah ! »

II

Après avoir prédit ton changement funeste,
Je sens tomber sur moi la vengeance céleste,
Jérusalem; ainsi qu'à toi,

Le Seigneur m'a parlé par la voix du tonnerre,
Et je me suis jeté la face contre terre,
Foudroyé d'un mortel effroi.

Il a chargé mon corps d'une chaîne accablante,
Il barre mon chemin. D'une empreinte sanglante
Sa verge a sillonné mon dos.
Il m'a pris et jeté dans un lieu funéraire,
Et je sens circuler le feu de sa colère
Jusqu'en la moelle de mes os.

Jérusalem, pleurons! Que la voix de nos larmes
Ne cesse d'invoquer la fin de nos alarmes;
Que nos yeux ne se taisent point.
Nous serons consolés de toutes nos tristesses;
Le Seigneur est fidèle, et toutes ses promesses
S'accomplissent de point en point.

Mais vous, cruels vainqueurs dont nous sommes la proie,
Le ciel réprimera votre barbare joie.

Au banquet du divin courroux,
Vous viendrez vous asseoir, Babylone, Ninive,
Et la coupe, passant de convive en convive,
Arrivera jusques à vous!

Domptés à votre tour par un maître farouche,
Le mors ensanglanté meurtrira votre bouche.
Accablés d'imprécations,
Vous traînerez les chars aux fêtes triomphales,
O vous qui, maintenant, faites à vos cavales
Des litières de nations!

Car Dieu tient en ses mains deux glaives. L'un châtie,
Afin de relever la force anéantie,
A l'aide puissant du remord :
Celui-là fut pour nous. Et l'autre est pour vous-mêmes.
Inflexible instrument des vengeances suprêmes,
Il donne l'éternelle mort. »

1855.

LA TRISTESSE DE SAINT-JOSEPH.

IMITÉ D'UN NOEL PATOIS DE L'ABBÉ LAMBERT.

Quel souci pèse au front de notre charpentier?
Il va dans sa demeure ainsi qu'une âme en peine;
Pour la tâche d'un jour il met une semaine;
Le travail commencé languit dans le chantier;
La scie efface mal le trait de la sanguine.
        Le cœur lui gonfle; l'on devine
    Que c'est, hélas! d'une de ces douleurs
Qui ne se peuvent point soulager par des pleurs.

Ne nous étonnons pas du chagrin qui l'accable :

Il ignore d'en haut le mystère ineffable,
Et que la fleur unie à son destin
A reçu les honneurs d'un message divin;
Que Dieu le père l'a choisie;
Que le Saint-Esprit l'a cueillie;
Que, pour vaincre à la fois la mort et le péché,
Le Fils, divin bouton, dans son sein est caché;
Que l'infini germant l'a seule épanouie.

Un miracle si grand ne peut se deviner.
Et que pense Marie? Elle pourrait tout dire,
Et mettre fin d'un mot à ce double martyre;
Car son époux l'évite et doit la condamner.
Elle se tait pourtant, puisque Dieu le demande;
Mais à Joseph la loi commande.
Le malheureux ne sait à qui se confier.
Il hésite à la renvoyer:
D'un reste de tendresse il ne peut se défendre;
Il dit toujours: « Demain, demain, sans plus attendre,
Elle quittera mon foyer.

« Je ne puis plus longtemps la garder... Pauvre femme!
Comme elle va souffrir : l'hiver est en chemin;
Il a déjà tué les lis dans le jardin.
Assistez-moi, Seigneur! la mort est dans mon âme! »
L'artisan de ses pleurs arrose les copeaux.
Il fait nuit. Marie est couchée,
Et Joseph à son tour a besoin de repos.
Par l'ange du Seigneur sa paupière est touchée;
Un bien-être céleste a coulé dans ses os.

Le lendemain matin, pour l'œuvre journalière,
La Vierge descend la première,
Et, trouvant l'atelier sans lumière et sans bruit,
Croit son époux malade et court à son réduit.
Tout bas elle l'appelle, et Joseph se réveille.
« Je te salue, ô divine merveille!
Le promis d'Israël est dans sa floraison;
Une voix, cette nuit, me l'a dit à l'oreille.
Va, je sais tout; le ciel est dans notre maison! »

Et depuis lors, jamais avec plus de courage
Joseph, de chaque jour n'avait gagné le pain :
La hache dévorait le cèdre et le sapin ;
Une heure en valait dix, et parfois davantage :
Tout en lui ressentait quelque secours divin.
Même on dit qu'il voyait, à travers un nuage,
De petits chérubins, descendus de là haut,
Manier près de lui la scie et le rabot,
Et les cieux entr'ouverts sourire à son ouvrage.

1855

LES LANGES DE JÉSUS.

Auprès de Nazareth, au bord de la piscine,
La Vierge vint laver les langes de Jésus.
Or, une pauvre femme était là, sa voisine,
Qui lui dit, reprenant ses travaux suspendus :

« De ce ruisseau, ma sœur, connaissez-vous l'histoire?
Ce n'était qu'un ravin au temps de la moisson ;
Le plus petit oiseau n'y trouvait pas à boire ;
Les troupeaux, maintenant, y plongent leur toison.

« Ses flots semblent créer des Édens dans leur course,
Et sous les feux du jour redoubler de fraîcheur ;

On dirait que quelque ange a remué leur source... »
— La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Sa vertu bienfaisante en tout se manifeste,
Les arbres qu'il arrose en ont plus de vigueur,
Leurs fruits semblent mûrir dans le jardin céleste. »
— La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Alors que sa cavale ici se désaltère,
Le simoun n'a jamais surpris le voyageur,
Ni l'Arabe infesté sa route solitaire. »
— La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Et, pour mettre le comble à ces choses étranges,
Mon enfant pâlissait ; il reprend sa couleur
Depuis que dans ces eaux je viens laver ses langes. »
— La Vierge répondit : « Bénissez le Seigneur ! »

« Toute la Galilée en est dans l'allégresse.
Savez-vous d'où nous vient une telle faveur ?

Nos scribes, nos docteurs y perdent l
— La Vierge répondit : « Bénissez

Elle aurait pu tout dire à la pieuse
Marie à ce prodige avait longtemps
Mais le bruit du dehors n'allait pas
Et le temps de son fils n'était pas a

1851.

LE SOMMEIL DE JÉSU

Les astres de la nuit ont gardé le silence
Quand Marie a chanté pour endormir Jés
« Enfant en qui la terre a mis son espéra
Disait la Vierge mère, hélas! je n'en pui

« Ah! si ces yeux voilés charment déjà m
Quel sera leur pouvoir s'ils viennent à s
Tu ne me réponds pas; mais ton souffle m

La haine de Satan en est plus furieuse,
Et l'Éternel amour de joie a tressailli.

Et l'enfant s'éveilla sous la chaste caresse,
Et regarda sa mère avec un air si doux
Qu'elle reprit : « Mon fils, pardonne à mon ivresse!
Je sens fondre mon cœur et ployer mes genoux.

« Pour contenir le ciel, mon âme est trop petite;
Ou dilate mon sein, ou referme tes yeux.
L'immensité du don a noyé le mérite,
Et je tombe en esclave à tes pieds glorieux. »

Arrête ici, chrétien, ta course vagabonde,
Et de l'amour divin contemple la vertu.
Du regard du Sauveur ou du regard du monde,
Pour combler ton néant, lequel choisiras-tu?

1851.

LA MORT D'HÉRODE.

Une voix fut entendue dans Rama.

Sous un dais en tissu de Tyr et de Sidon,
Le somptueux Hérode affaissait l'édredon
D'une couche qu'ornaient quatre lions d'ivoire ;
Mais du sommeil royal, sur leurs croupes assis,
Ces monstres ne pouvaient écarter les soucis
Dont la nuit remplissait son ombre expiatoire.

Le tyran tout à coup se réveille. Sa main
Rejette les tapis trop pesants pour son sein.

La sueur dont il a la figure arrosée
Reluit aux feux voilés du nocturne flambeau,
Comme, sur la pâleur du marbre d'un tombeau,
Aux rayons de la lune une froide rosée!

Accoudé, l'œil hagard, sur son lit tourmenté,
Qui peut dans son repos l'avoir épouvanté?...
Quoique de son lever le jour soit loin encore,
Il a fait appeler les mages, les devins,
Qui, profanes rivaux des prophètes divins,
Lisent des visions l'obscure métaphore.

Au palais solitaire ils se sont tous rendus.
« Montons, leur a-t-il dit, aux jardins suspendus!
Mon esprit ne peut plus supporter sa torture.
Les astres maintenant étincellent aux cieux;
Allons voir si pour nous ils sont pernicieux,
Ou si mon rêve n'est qu'une vaine imposture. »

— « O roi! la destinée est fantasque. Souvent,
En croyant l'éviter, on accourt au devant.
Dans l'agitation où la fièvre vous plonge,
N'allez pas affronter la fraîcheur de la nuit;
Peut-être le danger est là. Dans ce réduit,
Nous pouvons aussi bien expliquer votre songe. »

— « Oh! jamais les démons qui viennent s'accroupir
Sur ce triste oreiller où j'ai cru m'assoupir,
N'ont fasciné mes yeux d'une aile plus intense.
Jamais, de mon sommeil infectant les pavots,
Ils n'ont, d'un plus lugubre et plus sanglant chaos,
Terrifié ma chair et mon intelligence!

« Ce n'était ni le jour ni la nuit. Sur un champ
Couvert d'enfants tombés sous le glaive tranchant,
Accouraient des oiseaux de proie et de ténèbres;
Et, comme si la crainte, en leurs cercles sans fin,

Dans leurs flancs caverneux avait bridé la faim,
Aucun n'osait toucher à ces débris funèbres.

« Un rocher dominait le morne et vaste sol.
Un ange du Seigneur y reposa son vol,
Froid comme l'eau qui dort au fond de la piscine.
Tel, assis sur le siége aux portes des remparts,
Lorsque le criminel arrive à ses regards,
Le juge étale un front où rien ne se devine.

« Comme le bâillement du réveil des dragons,
Ou deux ais monstrueux qui roulent sur leurs gonds,
Ce rocher s'entr'ouvrit de sa base à la crête,
Et je vis en sortir un lamentable essaim...
Des femmes de leurs doigts se déchirant le sein,
Ou poussant de grands cris, les deux mains sur la tête.

« Elles s'en vont fouiller ces sanglantes moissons,
Afin d'y découvrir leurs pâles nourrissons.

Et les unes disaient : Hélas ! où peut-il être ?
Et les autres au vent abandonnaient leur deuil :
Comment les reconnaître en ce vaste cercueil ?
Et l'écho répétait : Comment les reconnaître !

« Alors, bizarre effet du rêve incohérent !
Voici ce qu'il advint sous mon regard errant :
Comme de la tempête infaillible symptôme,
Les nuages dans l'air accourent au plus noir ;
Au plus désespéré joignant leur désespoir,
Ces fantômes bientôt n'ont plus fait qu'un fantôme...

« C'était Rachel... tenant dans ses bras désolés
Les cadavres pendants de ses fils mutilés.
Son angoisse éclatait, de vengeance affamée.
Un moment, je voulus apaiser sa fureur ;
Mais, comme le serpent rebelle à l'enchanteur,
Sa douleur n'en devint que plus envenimée.

« Tardive, me dit-elle, est ta compassion :
Laisse-moi; mon trésor, c'est mon affliction.
Peux-tu, pour adoucir le fiel de ma misère,
Me rendre mes enfants que ta rage immola?
Farouche Iduméen, regarde celui-là!
C'est le tien... aujourd'hui je m'en suis fait la mère!

« Oui, des mères en moi le deuil s'est réuni,
Afin que ton forfait ne soit pas impuni;
Leurs glaives douloureux me percent comme un crible,
Leurs pleurs sont dans mes yeux, dans mon sein leurs sanglots;
Les fleuves à la mer ont apporté leurs flots,
Pour que l'abîme en fût plus grand et plus terrible!

« Puis m'entraînant au pied de ce pic isolé
Où se tenait encor l'ange dont j'ai parlé :
— « Envoyé du Seigneur qui sur ce roc domines,
« Dit-elle, nous voici devant ton jugement;

« Le crime est sans pareil : j'invoque un châtiment
« Ignoré jusqu'ici des vengeances divines. »

« Elle a dit, attendant l'arrêt sollicité,
Pâle d'impatience et le sein agité.
Comme prémice offert au courroux de son âme,
Un éclair de ses yeux, sinistre précurseur
D'un coup plus accablant, me frappa de terreur,
Et je me réveillai sous l'éclat de sa flamme. »

Ainsi parla le roi. Quand il eut terminé,
Le Conseil demeura muet et consterné,
Et le roi repartit : « Je comprends ce silence ;
Vous n'osez m'avouer les menaces du sort ;
Mais moi je les entends par la voix du remord
Dont je subis l'indigne et lâche défaillance. »

Il se tait, et soudain des insectes rongeurs
Couvrent son corps baigné par d'immondes humeurs;

C'est l'horreur du sépulcre avant le dernier râle.
Les esclaves en vain ont brûlé de l'encens;
Les parfums les plus forts demeurent impuissants ;
Pour désinfecter l'air de la chambre royale.

Et les vers activaient leur funèbre travail,
Et le vent du dehors, entr'ouvrant le vitrail,
Fit entendre ces mots à travers une trombe :
« Rachel voit infliger la peine de son choix,
« Et la chair d'un vivant, pour la première fois,
« Est offerte en festin aux larves de la tombe. »

3 janvier 1853.

AVANT LA CÈNE.

COLLOQUE DU CHRIST AVEC SA MÈRE.

JÉSUS.

C'est pour être coupé que mûrit le froment.
Il faut que je te quitte, ô mère vénérée!
Voici, voici venir le suprême moment
Qui m'appelle à la mort de la croix désirée.

MARIE.

O mon fils, qu'as-tu dit? Tu veux donc me laisser
Seule avec mon angoisse…

JÉSUS.

Ah! mon âme chancelle;
L'aiguillon de la mort commence à me percer.
La lance à mon côté sera bien moins cruelle
Que les pleurs douloureux que je te vois verser.

MARIE.

Par ce sein où tu pris ta douce nourriture,
Ces genoux où mes yeux contemplaient ton sommeil,
Plutôt que de subir un abandon pareil,
Oh! laisse-moi mourir pour toi, je t'en conjure!

JÉSUS.

Lorsque sur moi l'enfer épuisera ses traits,
Il te faudra subir une horrible souffrance,
Que tu n'éprouvas point lorsque tu m'enfantais;

Mais cet accablement sera plein d'espérance.
    Ton fils tombé relèvera
    L'homme de sa chute profonde.
Ma naissance n'a pu donner la vie au monde,
    Et ma mort la lui donnera.

MARIE.

Accorde-moi du moins de mourir la première;
Épargne à mes regards ton corps ensanglanté!

JÉSUS.

O ma mère! en ton sein renferme ta prière:
Nous sommes sous la main de mon père irrité;
    Son immuable volonté
    Veut que je meure et que tu vives.

MARIE.

Jésus, mon doux Jésus, je ne te quitte pas.

JÉSUS.

Il n'est pas bon que tu me suives...
Mais pourquoi si longtemps demeurer dans tes bras?
Au pied du jardin des Olives
M'attend le baiser de Judas.

1854.

UN BAISER DE SATAN.

Quand il eut accompli sa trahison infâme,
Judas sentit l'enfer descendre dans son âme :
Le sol sembla sous lui brûler subitement.
Il va, sans savoir où, dans la ville en alarmes,
A travers les flambeaux, les soldats et les armes,
Et des Juifs qui parlaient du grand événement.

Et l'un disait : « L'arrêt est dur, mais équitable.
Il voulait être en tout plus saint que son semblable.
Cet homme était pour nous un reproche sans fin ;
La canaille d'Ophel en était fanatique ;

Un jour il aurait pu troubler la paix publique :
Sa parole touchait à tout l'ordre divin. »

Un autre : « Je ne sais s'il est juste ou coupable ;
Mais celui qui le livre est un grand misérable.
Vendre comme un bétail son ami pour la mort !
S'il me fallait choisir du disciple ou du maître,
Je ne sais pas vraiment lequel je voudrais être ;
Et du maître, ma foi, j'aimerais mieux le sort. »

Et Judas, en passant, entendait ces paroles.
Sa tête se perdait en des visions folles,
L'appas du gain avait disparu de son cœur ;
L'avarice y cédait la place à la souffrance
D'un remords sans mérite et privé d'espérance,
Et qui le laissait seul aller dans sa terreur.

Il allait. L'or du sang flottant à sa ceinture,
De même qu'un aspic qui tient à sa morsure,
Lui dévorait le flanc de son fatal venin ;

Ses lèvres parsemaient d'écume sa carrière;
Au brûlant éperon afin de se soustraire,
Voilà que vers le temple il a pris son chemin.

Il entendit bêler, à travers l'ombre opaque,
Les agneaux amenés et vendus pour la pâque,
Pendants, les pieds liés, sur le flanc des chameaux.
Il aurait mieux aimé, perdu seul et sans guide,
Entendre le lion dans le désert aride,
Ou le monstre du Nil caché dans ses roseaux.

Or, dans le temple, après le jugement inique,
Le sanhédrin veillait à la chose publique,
Jusqu'à ce que le jour de nouveau vînt s'offrir.
Judas, tenant en main les pièces sacriléges,
Dit aux prêtres en cercle assemblés sur leurs siéges:
« Reprenez ce salaire! il me fait trop souffrir.

« Puisse-t-il, en servant à quelque œuvre divine,
Éteindre dans l'oubli sa sinistre origine!

Dieu seul, sans se brûler, peut y porter la main.
J'ai livré l'innocent à vos haines coupables,
L'ange consolateur de tous les misérables,
Celui qui me donnait sa parole et son pain ! »

Mais avec ce mépris qu'on a pour le complice
Après qu'il a rendu quelque honteux service,
Le Conseil répondit : « Il fallait réfléchir ;
Remporte cet argent, nous n'en avons que faire ;
S'il te porte malheur, ce n'est point notre affaire ;
Rien ne saurait ici t'absoudre et te blanchir.

« Ce qui nous fut vendu subira sa sentence,
Et la mort punira la risible importance
Que voulait se donner ce roi de carrefours.
Il n'est pas de réponse aux plaintes insensées :
Laisse-nous. D'autres soins occupent nos pensées.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en discours. »

Sur les sacrés parvis, soudain jetant la bourse,

En dehors de la ville il a repris sa course ;
Et son délire était au plus haut point monté.
Il traverse d'Hinnon la funèbre colline
Où Moloch a laissé des autels en ruine ;
Et l'esprit de Satan, toujours à son côté,

Afin de l'empêcher d'aller demander grâce,
Des vengeances du ciel lui soufflait la menace
Qui semblait s'élever de ces lieux désolés.
Là, les Juifs, abusés par d'horribles symboles,
Immolaient autrefois leurs enfants aux idoles
Et jetaient dans le feu leurs membres mutilés.

Pour qu'en son désespoir rien ne vînt le distraire,
Il lui disait : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?
Le cri du sang d'Abel s'élève contre toi !
Comme une mer sans bords l'anathème t'inonde.
Te voilà fugitif et maudit dans le monde,
Où le bruit de ton nom est un objet d'effroi.

« C'est ici qu'Absalon, pris par la chevelure,
Pendu, reçut la mort due à l'enfant parjure.
David avait sondé tes destins odieux.
C'est de toi qu'il fut dit : « Je poursuivrai sa race.
« Que dans l'apostolat un autre le remplace ;
« Car son crime toujours sera devant mes yeux. »

Il franchit le Cédron. Au jardin des Olives,
Un froid subit passa sur ses chairs convulsives ;
Il détourna d'horreur son regard obscurci.
Il crut ouïr encor sur la montagne sainte
Ces mots si déchirants et d'amour et de plainte :
« O malheureux Judas, que viens-tu faire ici? »

Les pieds meurtris, traînant un reste de sandales,
Il s'assied, harassé, près du mont des Scandales.
Mais pour lui le repos est encor plus cruel ;
Et le vent, en passant, lui jetait à la face
Les lointaines rumeurs de cette populace,
Vagues où va sombrer le pilote éternel !

Et l'Ennemi juré des saintes espérances
Lui disait : « Maintenant, avec toutes ses transes,
Celui que tu vendis est conduit à la mort.
Or, voici du Seigneur ce que la loi proclame :
Dans le sein d'Israël, celui qui vend une âme,
Doit mourir à son tour, quel que soit son remord.

« Finis-en, malheureux ; tu n'as que ce refuge.
Pour laver ton forfait, il faudrait un déluge.
Un pardon à sa taille existe-t-il là-haut ? »
A bout de visions, de frayeur, de torture,
L'Iscariote alors détache sa ceinture,
Et d'un arbre voisin se fait un échafaud.

Comme pour le punir du sacrilége insigne
D'avoir reçu le pain et le fruit de la vigne
Qui voilèrent le Christ pour la première fois,
Sous le fatal lacet, quand ses yeux s'éteignirent,
De son ventre rompu les entrailles bondirent
Sur le sol effrayé d'en recevoir le poids.

Alors l'esprit occulte, ayant fini son œuvre,
Revêtit les anneaux d'une énorme couleuvre
Et d'un trait absorba l'immonde peloton.
Puis, à l'arbre enroulant ses écailles livides,
Il regarda ce corps qui pendait, les flancs vides,
Et son contentement éclata sur ce ton :

« Enfant en qui toujours je vis une âme fière,
Merci de n'avoir point retourné, comme Pierre,
Au Pasteur des souffrants, des humbles, des petits;
D'avoir rêvé le Christ exempt d'ignominie,
Prince du monde, ayant la puissance infinie,
Et des trésors selon tes vastes appétits.

« Tu reculas devant l'abaissement immense
Dont le tyran du ciel fait payer sa clémence.
Vainement le pardon fit briller son fanal ;
Chérubin ténébreux, tu craignis pour ton aile.
Oh ! jamais, sous les eaux de la nuit éternelle,
Jamais sous la chaleur du soleil infernal,

« Depuis mon jour, depuis que dans la créature
Le poison de la mort coula sous ma morsure,
L'arbre fécond du mal ne porta pareil fruit.
Type de l'orgueilleux, de l'avare et du traître,
De nous deux je ne sais qui doit être le maître,
Tant, chez l'initié, la leçon a produit !

« Pour mieux t'unir à moi, j'ai mangé tes entrailles.
Avant de lui donner les mêmes funérailles,
J'embrasse ton cadavre et lui rends ce baiser
Qui désigna le Christ aux fureurs de ma haine,
Et qui fit dépasser à la malice humaine
Tout ce que jusqu'ici l'enfer pouvait oser. »

Mai 1856.

UN REGARD DE JÉSUS.

A EUG. GAZAY.

Après qu'il a rangé Judas sous son empire,
A triomphe plus haut l'esprit du mal aspire :
C'est au cœur de Céphas qu'il promet son venin.
D'un immense scandale il se repaît d'avance;
C'est, encor tout rempli de sa fière assurance,
Le plus fort qu'on verra tomber sur le chemin !

Celui qui, dans sa foi, bravant toute épouvante,
Osa se risquer seul sur la vague mouvante,
Pour aller au devant du Christ libérateur,

Et qui, sur le Thabor, entre Élie et Moïse,
Le vit, s'entretenant de la nouvelle Église,
Comme un soleil noyé dans sa propre splendeur;

Celui qui, le premier, aux champs de Césarée,
Rectifiant de tous la parole égarée,
Confessa le Seigneur, le *Fils du Dieu vivant*;
Le Disciple comblé des trésors de la grâce,
Le Roc qui doit porter le temple sur sa masse,
Déraciné, sera ce qu'est la paille au vent.

Les ombres de la nuit enveloppaient Solime.
Poussé par la terreur des apprêts du grand crime,
On allait, on venait dans tous les carrefours;
De la demeure d'Anne à celle du grand-prêtre,
Céphas avait voulu suivre son divin maître;
La foule remplissait le prétoire et ses cours.

Lorsqu'on eut entendu ces deux mots: *Vous le dites*,
Que Caïphe, éclatant en fureurs hypocrites,

Eut déchiré sa robe et dit : « Qu'en pensez-vous ?
« Quel supplice pourra châtier son blasphème ? »
Tout s'écria : La mort !... Et, craignant pour lui-même,
Pierre sentit trembler et fléchir ses genoux.

Il quitte l'assemblée. A la flamme blafarde
Où se chauffaient en rond les officiers de garde,
La servante commise aux portes du palais
Le reconnut : « Ami, réponds sans subterfuge :
« N'es-tu pas du troupeau de celui que l'on juge ? »
— « Non, dit le lâche Apôtre, et je n'en fus jamais. »

Et le coq, aussitôt, d'une ferme voisine,
Chante pour accomplir la promesse divine ;
Mais la peur à Simon ôte tout souvenir.
Une autre femme arrive; et, bien loin qu'il s'amende,
Il fait même réponse à la même demande.
Or, un homme, à son tour, s'en vient l'entretenir :

« On t'a vu, lui dit-il, au Jardin des Olives ;

Tes douleurs maintenant doivent être bien vives,
Car ton maître ne peut échapper au trépas. »
Pierre, jusqu'au délire ayant l'âme troublée :
« Je n'ai jamais suivi Jésus de Galilée ;
J'en jure par le ciel, je ne le connais pas. »

Une seconde fois le coq se fait entendre,
A ce cri de réveil, qui le force à comprendre,
De son maître oublié Pierre s'est souvenu.
Et Jésus, en passant pour aller au martyre,
Lui jette un regard triste et qui semble lui dire :
« O Pierre! depuis quand te suis-je un inconnu? »

« Veux-tu voir le démon plus fort que ma prière?
J'ai demandé pour toi les secours de mon père. »
J'avais fait plus : tes mains portaient les clefs du ciel.
Prélude de la croix dont j'entends la menace,
On m'a couvert de sang et craché sur la face ;
Mais de tous les bourreaux tu m'es le plus cruel. »

Pierre, homme de labeur, âme simple et naïve,
Pour le suivre, quittant sa barque sur la rive,
Avait aimé Jésus du plus ardent amour.
Ces reproches amers grondent dans sa poitrine;
Aux feux de cet orage, il juge sa ruine.
Détestant désormais la lumière du jour,

Il va pleurer au fond d'un antre expiatoire:
Son crime est toujours là présent à sa mémoire;
C'est le penser du jour, le rêve de la nuit.
Bien moins que lui, Judas lui paraît misérable;
De tant de dons reçus il se fait plus coupable,
L'ineffable regard sans cesse le poursuit.

Que nous enseignes-tu, Seigneur, par ce naufrage,
Dont la honte contriste et la nuit décourage?
Que fera le lion devenu vermisseau?

As-tu fait échouer le premier des Apôtres,
Pour que, pécheur lui-même, il fût doux pour les autres,
Et qu'il pût, sans orgueil, conduire le vaisseau ?

Pour qu'il pût confirmer, par son expérience,
Que le plus fort lui-même est frappé d'impuissance,
Et tombe de son poids quand il lâche tes mains ?
Que les jours d'ici-bas sont une rude tâche,
Et qu'il nous faut prier et veiller sans relâche;
Car le voleur de l'âme est sur tous les chemins.

Ce n'est pas autrement que nous devons le croire.
Satan est confondu par sa propre victoire.
La chute du pilote était dans ton conseil.
Mais soudain ta bonté d'un regard l'illumine ;
L'aigle, un moment du ciel tombé dans la ravine,
Réchauffé d'un rayon, remonte à son soleil !

Nous le verrons bientôt, gouvernant ton Église,
Le corps sous les liens, mais l'esprit en franchise,

Te descendre vers nous, nous élever vers toi,
Et, les bras étendus, répandre la rosée,
L'amour et le pardon, sur la terre épuisée,
Lasse et n'en pouvant plus du joug du peuple-roi.

Que l'erreur trouve là le sujet d'un blasphème.
Nous adorons... Toi seul, enfermé dans toi-même,
Connais par quels creusets doivent passer tes saints.
Nous te glorifions de ce divin scandale;
L'orgueil du sens humain vainement le ravale.
L'enfer, quand tu le veux, concourt à tes desseins.

1856.

LES DEUX RESSUSCITÉS.

> Et les tombeaux furent ouverts, et plusieurs corps des saints se levèrent ;
>
> et, sortant de leurs tombeaux après leur résurrection, ils vinrent dans la ville sainte....
>
> SAINT MATTHIEU.

Délivré des clameurs et de la multitude,
Le Calvaire a repris sa morne solitude.
Vide du corps pendant de son supplicié,
Comme un mât sur l'écueil, laissé par la tempête,
Une croix y montrait sa noire silhouette,
Étendant les deux bras sur un ciel effrayé.

Après l'œuvre de sang, comme le victimaire,
Jérusalem dormait son sommeil ordinaire.

Au versant de Sion, une faible lueur
Brillait seule, au milieu de la ville assombrie;
C'était là le réduit de Jean et de Marie,
Reste non dispersé du troupeau du Pasteur.

Et ce qui se passa, dans la veillée amère,
Entre le nouveau fils et la nouvelle mère,
L'ange de la douleur peut seul le raconter,
L'ange qui descendit au pied de la colline,
Et sous les oliviers vint prêter sa poitrine
Aux angoisses qu'un Dieu ne pouvait surmonter.

Ici le verbe humain, dans son insuffisance,
Ne saurait qu'adorer et garder le silence;
Mais il est une scène, en cette nuit de deuil,
Dont la sainte terreur me captive et m'inspire;
C'est le Christ de la mort bouleversant l'empire
Avant que de briser lui-même son cercueil.

Sur les bords du Cédron était un cimetière

Où des saints de Juda reposait la poussière;
La terre s'y couvrait de monuments broyés.
Voilà que tout à coup, au milieu des ténèbres,
Deux de ces morts, couverts de leurs langes funèbres,
Se lèvent à demi, sur leur fosse appuyés.

— « Frère de mon sommeil, spectre qui me ressemble,
Dit l'un d'eux, de la mort sortirions-nous ensemble?
Sommes-nous les jouets d'un noir enchantement?
Quel pouvoir a brisé nos tristes bandelettes?
Aurais-tu dans l'espace entendu les trompettes
Qui doivent signaler le dernier jugement? »

— « Ma lèvre allait s'ouvrir à la même demande,
De mon être repris tant la stupeur est grande!
Je n'ai rien entendu qui pût frapper mes os;
Je n'entends rien encor, rien, si ce n'est les plaintes
Du hibou qui gémit au fond des térébinthes,
Et qui depuis longtemps berce notre repos. »

— « Ami, lève les yeux vers la voute céleste,
Et vois si son aspect fut jamais plus funeste.
Quel livide nuage y flotte déchiré !
Quel est donc l'ouragan qu'a subi la nature ?
Et ne dirait-on pas d'un lambeau de voilure
Qu'a laissé dans les airs un navire sombré ?

— « Maudit soit l'enchanteur, maudite la sibylle,
Si leur pied a frappé sur mon funèbre asile,
Et rallumé mes yeux pour voir ce que je vois !
Je voudrais dans la mort me reposer encore.
Crois-tu que cette nuit puisse avoir une aurore ?
Et pouvons-nous compter sur nos jours d'autrefois ? »

— « Ce n'est point l'enchanteur ni la magicienne
Qui viennent d'évoquer ton ombre ni la mienne.
Je me tâte, je vis ; l'œuvre est d'une autre main.
Qui sait si du Très-Haut ce n'est point une grâce ?...
Allons dans la cité pour voir ce qui s'y passe. »
Et tous les deux alors en prirent le chemin,

Leurs pas silencieux gravissent la colline
Qui porte à son sommet la demeure divine.
— « Écoutons, a dit l'un, aux parvis du Seigneur ;
Le temple (puisse-t-il nous être favorable !)
Du destin d'Israël est l'écho formidable,
Et partagea toujours sa joie ou sa douleur. »

O terreur ! devant eux les portes sont ouvertes,
Et dans les profondeurs de ses voutes désertes
S'exhalent des sanglots qu'on ne connaissait pas !
Aux lueurs d'une lampe aride et solitaire,
Le saint des saints à nu découvre son mystère ;
Son voile est déchiré du haut jusques en bas !

Les chérubins, croyant aux ombres éternelles,
Ont replié leur vol et voilé leurs prunelles !
Comme en ayant assez du service du ciel,
L'urne des encensoirs, des parois détachée,
Sur le pavé fendu gît tristement couchée,
Et les couteaux sacrés sont brisés sur l'autel.

« Que cherchez-vous? a dit une voix inconnue.
Celui dont l'univers attendait la venue?
Son peuple l'a tué; la tombe est sa prison.
Ne vous étonnez pas du deuil de ces murailles :
Après avoir livré le fils de ses entrailles,
Le père a pour jamais déserté sa maison. »

La cause de leur crainte est enfin dévoilée;
Les deux ressuscités regagnent leur vallée.
La vie était pour eux chose à se reprocher.
Du Rédempteur promis la mort faisait sa proie;
Le ciel était en deuil, l'enfer était en joie,
Et le monde semblait ne pouvoir plus marcher!

Dans le trouble inconnu qui désole leur âme,
Ils sont près de bénir la mort qui les réclame;
Mais, avant de descendre au fond de leur réduit,
Leur lèvre, tour à tour terrible ou lamentable,
Pour qu'ils fussent portés à la ville coupable,
Abandonna ces mots au souffle de la nuit :

PREMIER RESSUSCITÉ.

« Afin que le remords t'éveille et te relève,
Puisse ma voix passer dans l'écho de ton rêve,
Puissent mes visions traverser ton repos,
O fille de Juda ! Quel morne diadème
A posé sur ton front la vengeance suprême !
Et quel manteau sinistre elle a mis sur ton dos ! »

SECOND RESSUSCITÉ.

« Par un poinçon de fer gravé sur ta poitrine,
Ton crime se lira même après ta ruine.
Comme l'onde à l'abîme et la neige au Liban,
Inhérent à sa page est l'affreux caractère ;
Dis adieu désormais aux respects de la terre.
La terre du mépris sera ton Chanaan. »

PREMIER RESSUSCITÉ.

« Le monde, à son insu, se prépare à ta perte.

Rome, dont tu n'étais que l'esclave soufferte,
Qui faisait, défaisait et refaisait ton roi,
Rome en son cœur de bronze a mis tes funérailles;
Son aigle en a déjà caressé ses entrailles,
Et de son aire avide elle plonge sur toi. »

SECOND RESSUSCITÉ.

« L'espérance, en ton deuil, serait une folie;
Ne rêve pas de voir ta splendeur rétablie,
Comme autrefois, aux bords de l'Euphrate et du Nil.
Ton Jéhova n'est plus le père qui pardonne :
Sa divine fureur à leur tâche aiguillonne
Les quatre vents du ciel commis à ton exil. »

PREMIER RESSUSCITÉ.

« Toi-même n'as-tu pas, déplorable prophète,
Réclamé tout le poids de la lugubre fête,
Pour toi, pour tes enfants, jusqu'au dernier soleil?
Après ce vœu, jeté pour hâter son supplice,

Pour toi, pour tes enfants, sans blesser sa justice,
Que peut faire, dis-moi, l'Ange du grand conseil? »

SECOND RESSUSCITÉ.

« Je cherche vainement sur quel point de l'espace
Pourrait naître, un matin, la lueur de ta grâce;
Je ne trouve partout qu'effrayant pronostic :
Tout répond au défi de ta lèvre fatale;
Les jours amers, pour toi, seront sans intervalle,
Et du dragon mourant naîtra le basilic. »

PREMIER RESSUSCITÉ.

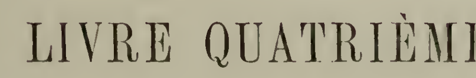
« Pourtant si, moins rebelle à l'auguste mystère,
Ton œil charnel pouvait s'arracher de la terre,
Et mesurer le Dieu par son immense amour,
Quoique de ton forfait tu sois bouillante encore,
Ce vêtement de sang dont le feu te dévore
En robe de salut se changerait un jour. »

SECOND RESSUSCITÉ.

« Je ne sais si le ciel peut casser la
Mais tu peux renoncer à ta vieille
C'est un fleuve qui baisse et que je
Son ravin n'aura plus même l'eau
Les fantômes d'en bas attendent t
Mon tombeau se referme et le tien

PREMIER RESSUSCITÉ.

« Adieu Jérusalem! Si ta chute est
J'en vois sortir de quoi régénérer l
Malheureuse! à ton tour, puisses-tu
Que, grâce à ta victime, à son sang
Il n'est plus ici-bas d'éternel anath
Ni de couche funèbre où ne veille



LIVRE QUATRIÈME

SALAMIS DE LARISSE.

Sur le sommet du Pélion,
Le jour jette un dernier rayon.
L'ombre descend dans la prairie;
Tous les oiseaux sont endormis.
Où va la jeune Salamis,
La perle de la Thessalie?

Hélas! s'aventurant ainsi,
Son pauvre cœur n'a nul souci
Que le jour tombe et s'obscurcisse;

Le beau Polémon, ses amours,
Pour la guerre, depuis trois jours,
A quitté les murs de Larisse.

Elle ose enfin verser des pleurs.
Elle a trop caché ses douleurs;
Car une fille de la Grèce,
Lorsque, s'arrachant de ses bras,
Son bien-aimé vole aux combats,
Ne doit point montrer de faiblesse.

Elle gravit les rocs béants,
Restes des luttes des géants
Sortis de la rive infernale.
C'est parmi ces sentiers affreux
Que, dans son séjour ténébreux,
Elle s'en va trouver Mycale.

— « Consolatrice des amants,
O reine des enchantements!

Toi qui surprends la destinée
Dans le vol sacré des oiseaux,
Ou dans les plaintes des roseaux
Qui croissent aux bords du Pénée;

Dans ce fleuve mystérieux,
Tu montras souvent à mes yeux
De Polémon la douce image.
Aujourd'hui, redoutant sa mort,
Je viens te demander le sort
Que Mars réserve à son courage. »

— « O ma fille, bénis l'ardeur,
Qui t'a fait braver la terreur!
C'est l'heure où mon pouvoir éclate :
Dans les forêts des alentours,
Je viens d'entendre les cris sourds,
Les cris de la meute d'Hécate!

Je vais satisfaire à ton vœu. »

Et la sorcière a, sur le feu,
Suspendu le vase magique;
Et, sur l'eau qui remplit ses flancs,
Elle a penché ses cheveux blancs
Et chanté l'hymne fatidique.

Ensuite, tournant le rouet,
Pour accomplir le noir brouet,
Elle y jette la mandragore,
Avec les touffes de gazons
Où l'aspic versa ses poisons,
Et qu'on arrache avant l'aurore.

Puis, le rouet tournant toujours,
Le fauve duvet des vautours;
Le sang d'un dragon de Neptune,
Et les débris terreux des os
Que l'hyène, hors des vieux tombeaux[1],

[1] Vers faux, mais non pas pour l'oreille.

Traine, pendant les nuits sans lune.

L'ongle livide dérobé
Au doigt du malheureux tombé
A l'autel, percé par le glaive ;
Enfin, les lambeaux d'un enfant
Que, sous un baiser étouffant,
La mère a tué dans un rêve.

Sur le trépied le charme bout :
L'antre sue et reluit partout
Sous la vapeur qui s'en exhale.
Et, sur l'onde qui se répand
Fixant ses deux yeux de serpent,
Mycale, l'horrible Mycale

Dit à la pâle Salamis :
« Voici le sort qui m'est transmis,
Sur le guerrier qui t'inquiète :
La mort ne doit fermer ses yeux

Que lorsque, en un jour
On verra pleuvoir sur sa

— « Quoi, pleuvoir en
Je puis donc calmer mo
Quel que soit ton sombr
Car Jupiter, pour m'affli
N'ayant sur moi rien à v
Ne saurait point faire ur

Mais la nuit est proche d
Salamis hâte son retour.
Le ciel est tranquille et s
Elle marche étendant la
Afin de voir, en son che
Si rien ne tombe des éto

Polémon sur son bouclier,
Percé d'un glaive meurtrier,
Et qu'on apporte à sa demeure.

Sur ce corps tout couvert de sang,
La malheureuse s'affaissant,
Pleure, et s'écrie en sa détresse :
« Que ton art soit anéanti !
O Mycale, tu m'as menti,
Abominable enchanteresse ! »

Hélas ! ton Polémon est mort ;
Mais, pauvre Salamis, le sort
N'a que trop prévu tes alarmes !
Tout est bleu dans le firmament ;

LE RHAPSODE.

Sorti, pour rafraîchir aux brises de l'aurore
Les fatigues d'un front que votre feu dévore,
Et reposer mes sens au réveil radieux
De celui qui conduit vos chœurs harmonieux,
O Muses! n'est-ce point un funeste présage,
Que ces restes laissés par une nuit d'orage?...

Oh! comment, jeune vierge au visage si doux,

N'as-tu pas de l'abîme apaisé le courroux?
Quel soin t'aventura sur l'élément perfide?
L'amour t'amenait-il au rivage de Gnide?
Ou pour ton père, atteint de symptômes mortels,
Allais-tu d'Épidaure invoquer les autels?
Je te vois sur ces bords sans vie, abandonnée;
Et peut-être, oh douleur! ta mère infortunée,
Aux lares paternels demandant ton retour,
Espère, par des vœux, en avancer le jour.
Quelle voix l'instruira de ta triste aventure?
Tes destins sont pour moi couverts d'une ombre obscure.
O malheureuse enfant, si digne de pitié,
Que pourrai-je pour toi? Du sort disgracié,
Le Rhapsode, bornant sa funèbre obligeance,
Pour la première fois maudit son indigence.
Hélas! je n'ai point d'or pour t'offrir un bûcher;
Mais au fond de ce sable avant de te cacher,
De tes cheveux d'ébène, où l'onde encor ruisselle,
Je veux faire à ma lyre une corde nouvelle;
Afin que désormais, en vibrant sous mes doigts,

Ton triste souvenir se marie à ma voix ;
Et qu'à défaut du jour, que je ne puis te rendre,
Quelque chose de toi vive et se fasse entendre.

1851.

A MARSEILLE.

STANCES DÉDIÉES A M. AUDIFFRET.

Le poète nimois de l'âme te salue,
Marseille! où j'ai reçu si fraternel accueil.
Je n'ai pas de tes murs voulu quitter le seuil,
Sans que mon humble offrande y restât suspendue.

O reine! dont les bras s'ouvrent à l'univers,
Puisse la mer toujours, esclave obéissante,
Courber à tes genoux sa vague éblouissante
Et t'offrir les présents de cent peuples divers!

Fais marier tes monts de l'une à l'autre cime!

Que l'œuvre des géants pâlisse à tes travaux !
Et que tes ports trop pleins envahissent l'abîme,
Pour faire de la place à des hôtes nouveaux !

Que tes hardis nochers n'aient que d'heureux voyages !
Que tes bardes aimés soient rois de la chanson !
Et que les beaux soleils de ton ciel sans nuages
Jettent leurs démentis à la froide saison.

Que le fleuve amené captif par la science,
Répandant ses bienfaits si longtemps attendus,
Change la terre ingrate en plaine d'abondance,
Et les rocs dénudés en jardins suspendus !

Que la Mère de Dieu, sur toi veillant sans cesse,
Comme pieux témoins de périls dissipés,
Tapisse ses parois des vœux de la richesse
Ou de pauvres habits par les ondes trempés !

Que le temple futur, qui gît dans ta pensée,

Sorte bientôt du sol qui doit le supporter,
Et, jusque dans le ciel, que sa voute élancée
Aille chercher le Dieu digne de l'habiter!

Que ton étoile, enfin, poursuive sa carrière,
Quoique tout monte, hélas! pour descendre à son tour,
Quoique tout ici-bas tende à son dernier jour
Et qu'un germe de nuit couve en toute lumière.

Quelques pauvres pêcheurs font sécher leurs réseaux
Sur la plage où fut Tyr. Sidon, dans le veuvage,
Regarde en vain les mers; et l'ombre de Carthage
Pleure sur les débris des citernes sans eaux!

Sur tes ports oubliés assise solitaire,
Si tu devais un jour regretter ta splendeur,
Que l'éclipse, du moins, ne soit que passagère!
Comme la mort le fut pour ton premier pasteur.

L'amitié de son Dieu lui valut de revivre.

Ah ! quel que soit l'espoir des rêves d'aujourd'hui,
Reste fidèle au Christ ; c'est le Christ qui délivre ;
Ici, comme là-haut, toute vie est en lui.

Marseille, 3 mars 1853.

LA FONTAINE COURONNÉE.

A NUMA BOUCOIRAN, PEINTRE.

Oui, c'est là, cher Numa, le pasteur de Sicile,
Qui, trouvant une source, y dressait un autel.
Cette petite ébauche est pleine de Virgile,
Muse qui se comprend si bien sous notre ciel.

C'est bien là l'Italie en la saison brûlante,
Où déjà la faucille a coupé la moisson;
C'est le milieu du jour, c'est l'heure somnolente
Où la cigale seule entonne sa chanson.

Dans ces lointains brûlés, plus de bruit de cascade :
Le soleil en ravin a changé le ruisseau ;
Heureux est le berger qui trouve une naïade
Dont l'urne peut encor abreuver son troupeau.

Certe, on voit que le tien de ce bonheur rayonne :
Ses chèvres ont de quoi braver les feux du jour ;
Il rend grâce à cette onde, et sa main la couronne
Des gazons de ses bords tressés avec amour.

La naïade sommeille, et c'est un coup de maître ;
Car ce groupe n'en est que plus délicieux :
L'un est reconnaissant sans se faire connaître,
Et l'autre à son bienfait semble fermer les yeux.

Tel, dormant dans la tombe, hélas! où tout arrive,
Par leurs propres abus quand les arts sont blasés,
Le chantre virginal d'une époque naïve
Ranime, à son insu, les esprits épuisés.

Pour rafraîchir du mien la défaillance aride,
Que de fois j'ai fouillé dans quelque vieil auteur!
Et, charmé d'y trouver un filet d'eau limpide,
J'ai senti le désir d'imiter ton pasteur!

À LA TOUR-MAGNE.

Sur le soir accablant d'un jour caniculaire,
Avide d'un peu d'air plus rapproché des cieux,
Parfois, à mon insu, je m'en vais, solitaire,
Gravir de ton coteau les sentiers sinueux.

Là, pour t'interroger, j'aime à te revoir seule;
Mais, loin de me parler des choses d'autrefois,
De ma cité natale ô vénérable aïeule,
Pour moi, comme pour tous, tu demeures sans voix.

Les siècles sur ton front ont tant amassé d'ombres
Que tout ton souvenir y reste enseveli ;
On dirait qu'un génie, hôte de tes décombres,
En a commis la garde au spectre de l'oubli.

Si je demande au temps ce que tu pouvais être,
Le temps t'effleure, passe, et ne me répond pas.
Témoignage d'un deuil que tu n'as pu transmettre,
Portais-tu jusqu'au ciel le néant d'ici-bas?

Ou bien, phare élevé sur ces tristes parages,
Afin d'en éloigner les imprudents nochers,
La vieille mer un jour, désertant ses rivages,
T'aurait-elle laissée à nu sur tes rochers?

Ton squelette a subi tant de vicissitudes
Que l'on voudrait en vain lire sur ton chaos ;
Les fils de la science y perdent leurs études,
Et nul n'a jamais pu que mesurer tes os.

Et cependant, malgré ton obstiné silence,
Le Nimois, de tout temps, t'a voué son amour.
Ses rêves dans l'exil sont pleins de ta présence :
Ton image est pour lui l'aiguillon du retour.

Par le sort désignés pour le métier des armes,
Que de pauvres conscrits, en quittant leur maison,
Honteux de leur faiblesse, ont essuyé leurs larmes,
En voyant ton sommet se perdre à l'horizon!

Justifiés des pleurs qu'ils avaient pu répandre,
Oh! combien, loin de toi, dans le champ du repos,
N'entendent que les blés qui germent sur leur cendre,
Ou le soc étranger passant sur leurs tombeaux!

Mais celui qui revient au foyer domestique,
Après avoir bravé les hasards des combats,
Comme l'aimant lointain de ta cîme électrique
Lui fait battre le cœur et redoubler le pas!

Dans nos temps malheureux de luttes acharnées,
Où si souvent le sable est pris pour fondement,
Où tout règne vieillit après quelques journées,
Où l'on change de chef comme de vêtement;

Tu portes, tour à tour, toutes les oriflammes;
Mais, ne reconnaissant ni vaincu ni vainqueur,
Toi seule es un drapeau cher à toutes les âmes,
Et dont le sang jamais n'a terni la couleur.

Ah! s'il en est ainsi, garde ton caractère.
Tes secrets dévoilés nous seraient superflus :
La vénération est fille du mystère;
Peut-être, mieux comprise, on ne t'aimerait plus.

1852.

LA CUEILLETTE DES OLIVES.

Après la gerbe, après la treille,
L'olive était pleine et vermeille :
La nature avait tout donné,
Et ressemblait à la matrone,
Qui de sa couche fait un trône
Et sourit à son dernier né.

Bien que l'hiver fût près d'éclore,
Un beau soleil brillait encore,
Et des essaims d'oiseaux contents,

Trompés par la brise attiédie,
Recommençaient leur mélodie
Ainsi qu'au retour du printemps.

« Mes enfants, a dit le vieux Pierre :
Daignez vous rendre à ma prière!
Ce jour fait mentir la saison :
Accordez-moi, pour la cueillette,
Que je vous suive à l'olivette :
Je meurs d'ennui dans la maison.

« Il me souvient qu'en mon jeune âge,
Comme vous ardent à l'ouvrage,
Pour ombrager l'auge du puits,
Nous plantâmes, avec mon père,
Un olivier que je révère;
Eh bien! j'en veux cueillir les fruits.

« — Père, restez dans votre chambre;
Vous savez, aux jours de décembre,

Les soirs sont froids : soyez prudent.
Puis, quand la vieillesse vous penche,
N'allez pas, au haut d'une branche,
Chercher quelque triste accident. »

Mais l'homme, au déclin de la vie,
Ressemble à l'enfant par l'envie;
Pierre a descendu l'escalier
Et caressé la turbulence
Du roquet, dont la vigilance
Garde le sac du journalier.

On part. A l'air pur qui l'enivre,
Le bon vieillard se sent revivre,
Et va tenant pied à ses fils.
Et, malgré la route un peu rude,
Il leur cache sa lassitude
Et plaisante de leur avis.

Au champ rendus, à l'instant même,

Il va trouver l'arbre qu'il aime :
« Mon vieil ami, te voilà donc!
Sous ta noueuse et rude écorce,
Les ans semblent doubler ta force,
Et moi, je tremble comme un jonc.

« Quoiqu'en nous rien ne se ressemble,
Si nous pouvions finir ensemble!
Mais ce vœu m'est presque un remord;
Je t'ai soigné toute ma vie,
Et, malgré ma peur qu'on t'oublie,
Vis, si tu peux, après ma mort.

« Cependant je veux, cette année,
Que ta récolte fortunée
Cède encore à ma faible main.
Plus tard... Hélas! le temps me presse.
Beaux jours d'hiver et de vieillesse
Comptent peu sur le lendemain. »

Il dit : voilà que, dans l'espace,
Tout devient morne, tout s'efface :
Les oiseaux n'ont plus de chansons ;
Plus de lézards sur les murailles,
Et, sur les pousses des semailles,
Courent de sinistres frissons.

Bientôt un nuage grisâtre,
Suivi d'un vent acariâtre,
Par la montagne refroidi,
Voile le ciel ; et, sous la trombe,
L'olive d'elle-même tombe,
Et le vieux Pierre est engourdi !

On l'emporte dans sa demeure.
Il expire : chacun le pleure ;
Et le souffle glacé du nord
Sur son cercueil jetait la neige,
Et gonflait le drap du cortége
Comme une voile de la mort.

Et, comme accablé du veuvage,
L'olivier perdit son feuillage,
Tué par cet hiver cruel.
Son tronc à la triste famille,
En des jours où la gaîté brille,
Servit de bûche de Noël!

1856.

LE RÊVE DU SOLDAT.

« Mon congé, recouvert par l'étui de fer-blanc,
Flottait en bandoulière et pendait à mon flanc.
J'avais fait mes adieux à mes compagnons d'armes,
Et du pays natal j'allais goûter les charmes;
Et sur le grand chemin je m'avançais joyeux,
Et je marchais... marchais, quand, sur l'azur des cieux
Surgit un horizon familier à ma vue.
Au-delà des coteaux qui bornent l'étendue,
Une croix apparaît! c'est le pieux séjour
Où ma mère peut-être invoque mon retour.

Je revois le ruisseau que franchit ma jeunesse,
Le bosquet où l'amour me versa son ivresse.
Du laboureur perdu dans le lointain du champ,
Mon oreille attentive a reconnu le chant,
Le moulin du village à la chute uniforme,
Et le bruissement des rameaux du grand orme,
Où, me quittant enfin le jour de mon départ,
Ma famille longtemps me suivit du regard!
Une larme de joie a mouillé ma paupière :
Je m'approche, on regarde, et tout a dit : c'est Pierre!
Et Pierre, ressentant l'ivresse du bonheur,
A pressé tour à tour ses parents sur son cœur.
Et Lise vint m'offrir sa joue enchanteresse,
Et sa pudeur craintive, en ce moment d'ivresse,
S'oubliait; et son sein sur mon sein agité,
Ne dissimulait point sa douce volupté!... »

Mais, hélas! c'était trop pour n'être pas un rêve;
La trompette soudain retentit, il se lève :
Les chefs et les soldats ont rompu leur sommeil;

L'écho du camp entier répète le réveil.
Du drapeau déroulé la lance étincelante
Reflète la lueur d'une aurore sanglante,
Et des aides-de-camp, sur les lignes d'acier,
Passe comme l'éclair le rapide coursier;
Les ordres répétés parcourent les espaces :
La bataille s'ébranle, et dispose ses masses.
Elle va décider du sort de son pays;
Les rêves du hameau se sont évanouis :
A l'aspect du péril le soldat s'électrise,
Et la gloire en son cœur prit la place de Lise.

1840.

LE PAUVRE AVEUGLE.

Dans l'absence du souvenir
Mes douleurs trouvaient leur dictame :
Jours d'autrefois, pourquoi venir
Porter le trouble dans mon âme?
J'eus longtemps un heureux destin;
Mais des grandeurs le sort se joue ;
Et, pour avoir un peu de pain,
Pauvre aveugle, tourne la roue!

Le jour inondait mes regards,
La beauté daignait me sourire;

Protecteur opulent des arts,
Je m'enivrais de leur délire.....
Mais la misère entre chez moi;
Pour ami tout me désavoue.
Seul, ton chien a gardé sa foi.
Pauvre aveugle, tourne la roue!

Ai-je le droit de m'irriter
De l'indifférence commune?
Peut-être aussi, sans m'arrêter,
J'ai passé devant l'infortune.
Silence à mon cri gémissant!
C'est quand le malheur me secoue,
Que je deviens compâtissant....
Pauvre aveugle, tourne la roue!

Si sans crime l'homme affligé
Pouvait hâter sa dernière heure,
Je serais déjà soulagé :
J'aurais le tombeau pour demeure;

Mais, puisque du ciel la rigueur
A l'existence me dévoue,
Jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur,
Pauvre aveugle, tourne la roue!

1843.

L'ESPAGNOL A MOSCOU.

Pauvre baladin inconnu,
Ne possédant qu'une guitare,
Hélas! pourquoi suis-je venu
Affronter ce climat barbare?
Du pan troué de mon manteau
J'enveloppe en vain mon épaule,
Je tremble et je sens sur ma peau
Courir tous les frimas du pôle.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie!

Là-bas, là-bas, est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

Ma pauvre enfant touche à la mort;
La neige est sur sa chevelure,
Et le souffle acéré du Nord
Glace les pleurs sur sa figure.
Vainement pour les ranimer
Elle a mis ses mains dans les miennes :
Mes mains n'osent se refermer,
Étant plus froides que les siennes.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie!
Là-bas, là-bas, est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

S'il m'est donné de te revoir,
Ma chaude et belle Andalousie,
Je jure de ne plus avoir

De vagabonde fantaisie;
Mais je ne dois plus espérer;
Ma fille, ma seule compagne,
Sur mes genoux vient d'expirer...
Un funèbre frisson me gagne.

Prenez pitié, mère de Dieu,
D'un pauvre enfant de l'Ibérie!
Là-bas, là-bas, est le ciel bleu
Et le soleil de sa patrie.

Quand le jour parut de nouveau,
Deux corps, retirés de la neige,
Sont jetés dans un tombereau,
Et sont inhumés sans cortége;
Et, sur les pauvres bateleurs,
La neige tellement retombe,
Que l'œil même des fossoyeurs
Ne savait plus trouver leur tombe.

1850.

A M. ET A MME GASTON DE FLOTTE.

Non, non, le souvenir de ces douces soirées
Ne délaissera point mon esprit enchanté.
J'avais auprès de moi deux choses adorées :
La grâce intelligente et la fidélité.

Les nocturnes accords des étoiles sereines
Semblaient avec plaisir se prêter à nos voix,
Alors que, tour à tour, des muses souveraines
Nous redisions les vers, enfants de notre choix.

Baume d'un jour brûlant, indolentes études,
Vent qui nous apportais la fraîcheur de la mer,

Charme où mon cœur noyait toutes ses lassitudes,
Tout ce que le présent a de triste et d'amer,

Pourquoi vous envoler au lever de l'aurore?...
Quelques heures après, le soleil se levait
Pour brûler le gazon qui nous restait encore,
Et mettre les soucis auprès de mon chevet.

C'était l'enfantement de l'urne aléatoire ;
Du poids du citoyen le poëte affaissé;
C'étaient les cris lointains du jour expiatoire
Demandant le pourquoi de tant de sang versé...

Mais le rêve fini resta dans ma pensée,
Et j'ai voulu pour vous le fixer dans ces vers,
Comme le complément de votre main pressée
Et des touchants adieux qui me furent offerts.

Nimes, 6 août 1848.

UN EXCENTRIQUE.

Au pied d'une aride colline
Est un ruisseau presque dormant;
Les eaux noirâtres d'une usine
L'alimentent péniblement.

On ne voit sur ses tristes rives,
D'espace en espace perdus,
Que quelques herbes maladives
Ou bien quelques saules tondus;

Carcasses de chiens ou de mules
Qu'on y jette des alentours,

Et que les feux des canicules
Dévorent, après les vautours.

Eh bien, c'est dans ce site étrange
Qu'un homme, plus étrange encor,
Acquit une espèce de grange
Du peu qui restait de son or.

Sa barbe est touffue, et son crâne
Est pelé comme le genou,
Et, pour habiter sa cabane,
Il vint un jour on ne sait d'où.

Il a pour toute compagnie
Trois chèvres qui n'ont que la peau,
Et l'on dit qu'il tire sa vie
Du lait de ce maigre troupeau.

Son orgueilleuse indifférence
A tous les propos curieux

A toujours gardé le silence
Et n'a jamais levé les yeux.

Devant ce fantôme morose,
Combien de fois je me suis dit :
Est-il à bout de toute chose,
Et s'est-il lui-même maudit ?

Embarqué pendant un orage
De quelque révolution,
Son esprit a-t-il fait naufrage
Dans les eaux de l'ambition ?

Ou d'une amoureuse blessure
Rongeant le triste souvenir,
Du culte d'un astre parjure
Chercherait-il à se punir ?

Quelle est la folie ou l'outrage
Qui, renonçant à tout appui,

Mit ce repoussant ermitage
Entre ses semblables et lui ?

Mais cette vie est un problème,
Et nul ne sait ce qu'en ce lieu
Peut se raconter à lui-même
Cet anachorète sans Dieu.

Seulement on voit que ses lèvres
Expriment un amer dédain,
Et que, lorsqu'il conduit ses chèvres,
Il tient un Rousseau dans la main.

1851.

LA MARRAINE MAGNIFIQUE.

« Hélas! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs;
Je n'ai pu trouver de marraine,
Et ne sais comment nous ferons.

« Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul n'a craint de porter malheur
En lui refusant cette aumône:
La pauvreté fait donc bien peur?

« Et cependant, tout à l'église
Pour le baptême est préparé.

Faut-il que l'heure en soit remise?
Que dira notre bon curé? »

Mais, tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'aux pieds tombante,
S'offre à ce couple désolé.

— « Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici? »
— « Pour votre enfant, répondit-elle,
Soyez désormais sans souci :

« Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que, par ma grâce souveraine,
Il sera plus heureux qu'un roi.

« Au lieu d'une pauvre chaumière,
Il habitera des palais,

Dont le soleil et sa lumière
Ne sont que de pâles reflets.

« Et, dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous la faire partager. »

— « Quoi? l'enfant qui nous vient de naître
Doit avoir un pareil destin?
Hélas! nous n'osions lui promettre
Que l'indigence et que la faim.

« Quelle puissance est donc la vôtre?
Êtes-vous ange ou bien démon? »
— « Je ne suis ni l'une ni l'autre;
Mais plus tard vous saurez mon nom. »

— « Eh bien! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,

Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras. »

Sur les marches du baptistère,
L'enfant est aussitôt porté;
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clot la paupière et s'endort.
Elle avait dit vrai, la marraine;
Car la marraine était la mort.

1856.

SOUVENIR DE LA VEILLE DE NOEL.

A M. ROUMANILLE,

POUR LE REMERCIER DE L'ENVOI DE SON LIVRE DE NOELS.

Je revis, mon bon Roumanille,
Au sein de mon humble famille;
A cette veille de Noël
Où l'Église, ouvrant ses entrailles
Pour ses plus coupables ouailles,
Met un sourire dans le ciel.

Je vois passer, de ma fenêtre,
Aux accords du haut-bois champêtre,

Des bergères et des pasteurs,
Menant, dans leur joyeux cortége,
Un agneau plus blanc que la neige,
Couvert de rubans et de fleurs.

Au seuil des maîtres de leurs terres,
En ce jour-là leurs tributaires,
J'entends l'aubade retentir,
Et puis, dans le carrefour sombre,
S'éloigner et mourir dans l'ombre
En ce temps si prompte à venir.

Je me chauffe à la cheminée,
Du *calendaou*[1] illuminée,
A côté de mes jeunes sœurs,
Dont la figure virginale

[1] Ou bois de Noël. Bûche consacrée autrefois par l'aïeul de la maison en l'arrosant d'un verre de vin. Nos contrées, devenues chrétiennes, conservèrent le nom de *Calendas* à la fête de Noël, jour le plus remarquable des huit jours avant les Calendes.

Du bois sacré, par intervalle,
Reflète les saintes lueurs.

Toujours soigneuse de ma mise,
Ma mère plisse ma chemise
Pour la fête du lendemain,
Et j'entends sa voix encor fraîche
Chanter la gloire de la crèche
Qui des cieux ouvre le chemin.

C'est l'histoire des trois rois Mages
Venant apporter leurs hommages,
Ou celle d'un berger perclus
Qui se dépite, en sa disgrâce,
De ne pouvoir quitter la place
Pour aller voir l'enfant Jésus.

Pour faire honneur à nos agapes,
On sort la plus blanche des nappes
Que l'armoire peut renfermer.

Contre l'allure habituelle,
Au lieu d'une seule chandelle,
J'en vois trois de plus s'allumer!

Ce soir, plus tôt que de coutume,
Les compagnons quittent l'enclume :
La table appelle l'atelier;
Tous y prennent place, et mon père
Semble voir, d'un regard prospère,
Un enfant dans chaque ouvrier.

Desserts de toutes les natures :
Olives, raisins, confitures,
Nougats de toutes les couleurs ;
Respirant vos odeurs exquises,
Mes enfantines convoitises
Se repaissent de vos saveurs.

Sous le sommeil, avant la messe,
Pour que nul de nous ne s'affaisse,

Inspiré par ce temps pieux,
Mon père, de son répertoire,
Exhume et raconte une histoire
Qui me fait ouvrir de grands yeux.

Mais sous les voûtes étoilées,
La cloche jette ses volées;
Du lieu saint le vitrail reluit.
On part, des mets laissant les restes,
Afin que les esprits célestes
Puissent en goûter dans la nuit.

Doux revenants de mes pensées,
Je bénis les voix cadencées
Qui vous rendent à mes amours.
Couverts de tristes bandelettes,
Vous dormiez sous tant de tempêtes
Et sous le poids de tant de jours!

2 décembre 1852.

A JASMIN.

Chantre de la joie ou des larmes
Du peuple ennobli par la foi,
Si ta voix pour tous a des charmes,
Elle est plus qu'un charme pour moi.

C'est toute une vie effacée
Dont tu ranimes le tableau ;
C'est le réveil de ma pensée
Qui se reporte à son berceau.

Les jours de ma première enfance,
Lorsque ma mère, au cœur pieux,

De Dieu m'enseignait l'existence
En tournant son doigt vers les cieux.

Saintes images, douces scènes
Qui peuplaient mon humble foyer,
Chansons, qui pour tromper les peines,
Retentissaient dans l'atelier.

Veillées aux légendes naïves,
Repas présidés par l'aïeul,
Table qui vit tant de convives,
Et qui n'en compte plus qu'un seul !

L'amour à sa première aurore,
Paradis au cœur descendu,
Que nous pleurons longtemps encore
Après que nous l'avons perdu.

Ah! j'ai vécu de cette vie,
Et ta voix me l'a rappelé;

Par une ambitieuse envie,
Je ne m'en suis point exilé.

Mon âme aurait été fidèle
Aux instincts du rameau natal ;
Mais le vent qui souffla sur elle
Emporta l'oiseau loin du val.

J'ai vieilli, dans nos jours d'orages,
Au pays le plus orageux,
Où, dans leur marche, tous les âges
Ont laissé du sang après eux.

Ici j'ai senti plus profonde
Cette terrible impulsion
Qui fait s'écheveler le monde
Comme un flambeau sous l'aquilon.

Et toute mon ardeur intime
Se consume au soin dévorant

De chercher l'Éden ou l'abîme
Où va le fatal Juif errant.

Mais, grâce à ta muse divine,
Du poids de ce lourd cauchemar
J'ai vu délivrer ma poitrine.
Et, dût-il revenir plus tard,

Je bénis la fée adorée
Qui m'a, dans un présent amer,
Fait vivre toute une soirée
D'un passé qui me fut si cher.

24 janvier 1848.

SUR LA MAISON DE CAMPAGNE

DE M. ROUX-CARBONEL.

A l'orient de notre plaine,
Est assis un riant domaine
Que le Vistre vient arroser;
Ses eaux en ceignent la charmille,
Comme un père embrasse sa fille
Et lui donne un chaste baiser.

Là sont, dans un riche parterre,
Tous les végétaux de la terre,
Étalant leur tête au soleil.

Tous les oiseaux dont le plumage
Rivalise avec le nuage
Que le jour frappe à son réveil.

Quand, dans leur immense volière,
Où rampent les cent mains du lierre,
Se croisent leurs essaims divers,
On croirait, vision charmante,
Que les fleurs ont quitté leur plante
Et qu'elles s'en vont par les airs.

Eh bien! dans cet enclos champêtre,
En Éden changé par son maître,
Ce qui frappa le plus mes yeux,
Ce n'est pas le cèdre superbe,
Ni le palmier courbant sa gerbe,
Comme les voûtes des saints lieux;

Ce n'est point l'arbre symbolique,
Prix d'un sacrifice héroïque,

Et dont les rameaux odorants
Couvrent, à la lueur des cierges,
Ou le cercueil des jeunes vierges,
Ou bien le char des conquérants;

Ni ses frères les lauriers-rose,
Où le rossignol se repose,
Et qui, pour des parfums absents,
Exhalent au loin l'harmonie,
Dont leur hôte les gratifie,
Et les rend tous retentissants.

Ni non plus la pâle verdure
Du saule, dont la chevelure
Suit le cours onduleux des eaux;
Le bananier, toit du sauvage,
Le lotus, amant du rivage,
Ni tout cet arc-en-ciel d'oiseaux.

Ce qui délecta ma paupière,

Ce fut une madone en pierre,
Dont ces lieux étaient protégés,
Et qui, sur un socle modeste,
En inclinant son front céleste,
Tendait les bras aux affligés.

Au lieu d'une sotte déesse,
Reste impur du ciel de la Grèce,
Des jardins banal ornement;
Cette figure virginale,
Et blanche sur ce vert dédale,
Me fit un effet tout charmant.

Comme si des moissons de roses
N'avaient pas, pour la Vierge écloses,
Assez d'encens, assez d'honneurs,
Une pieuse demoiselle
Mettait chaque jour auprès d'elle
Des bouquets de nouvelles fleurs.

O jeune fille, sois bénie
De ces soins rendus à Marie!
Que cette étoile du matin,
Dont le ciel connaît la puissance,
Répande sa douce influence
Sur ta vie et sur ton destin!

Ton exemple pieux m'engage
A lui rendre aussi mon hommage .
Au lieu de roses et de lis,
J'ai tressé ces vers en couronne,
Et veux que ta main les lui donne,
Afin qu'ils soient mieux accueillis.

A LA ROSE.

Avec la froide averse a disparu l'hiver.
Un beau soleil de mars a blanchi l'aubépine ;
    Sur le penchant de la colline,
L'olivier se délecte au souffle de la mer.

Et, dans la plaine, aux bords des routes odorantes,
Modestes précurseurs de plus douces chansons,

Les insectes ailés bourdonnent sur les plantes,
Sous les ceps bourgeonnés on entend les grillons.

Quand la terre offre au ciel sa grâce virginale,
Parais, astre des champs, et ne t'informe pas
Quels superbes cheveux, quels somptueux repas
Jouiront des parfums que ton calice exhale.

Toute chose profane est indigne de toi :
Reine, pour t'avilir tu ne fus point créée,
Les dons que tu reçus t'en ont fait une loi ;
Il faut à ta guirlande une fête sacrée.

De la beauté pudique emblème précieux,
Renais pour décorer l'autel du Dieu suprême,
Ou pour servir de diadème
Au front immaculé de la Reine des cieux.

Là, tu pourras du moins, sans remords et sans crainte,
Voir ton encens se perdre et ton éclat mourir ;

L'espérance est toujours au fond d'une œuvre sainte :
Se faner pour le ciel c'est encor refleurir.

ENVOI A MADAME DE VALLONGUE.

Ma promesse fut indiscrète,
Madame ; pour la mieux tenir
Et mieux m'acquitter de ma dette,
J'emprunte votre souvenir.
Ceux qui savent ce que vous êtes,
Quel trésor garde votre cœur,
Connaîtront bien qu'à notre fleur
J'ai conseillé ce que vous faites.

Mars 1856.

INONDATIONS.

Le sauvage bétail, chassé de ses roseaux,
A gagné les hauteurs non encore envahies,
Et poussant, effaré, des plaintes inouies,
Vers les cieux ruisselants élève les naseaux.

Et puis, là-bas, là-bas, sous une vase immonde,
Récolte anéantie et désastres sans fin ;
Et puis, entre la nue et le linceul de l'onde,
La noire vision du spectre de la faim.

Explorant les villas et les pauvres masures,
Où père, mère, enfant pleurent, les bras tendus,
Des barques à la rive amènent des figures
Où la vie et la mort ont leurs traits confondus.

Le fleuve, mer roulante, à nos regards dévide
Un lugubre écheveau de désolations;
Chaque vague, en passant, est comme une Euménide,
Qui jette la rumeur des expiations.

Quel sage expliquera cette immense colère?
Que veut dire le ciel aux peuples éperdus?
Frappe-t-il un grand coup, afin de les distraire
Du mensonge éternel qui les tient suspendus?

Juin 1856.

ÉPISODE DE L'INONDATION.

Le temps est lourd et sombre, et le sud obstiné
Fait refluer les eaux loin de leur embouchure;
Le Rhône a débordé. Pour combler la mesure,
On mande que la Saône, à son tour, a donné!

Avignon a déjà vu crouler ses murailles;
Les hameaux ne sont plus que des îles de toits;
La plaine ne fait voir que la pointe du bois
Où, surpris, le reptile enroule ses écailles.

Villageois, citadins, groupes de curieux,
Venus de Montpellier, de Marseille, de Nimes,

Repaissent leurs regards de ces horreurs sublimes,
Où l'on entend mugir la colère des cieux.

Et le fleuve à nos pieds, comme un tigre rapide
Qui fuit en emportant sa chasse sur son dos,
Entraîne les moissons, les forêts, les troupeaux,
Désormais remplacés par une lande aride.

Et mille objets divers : des débris de maisons,
Mélange désastreux de meubles et de hardes,
Matelas rapiécés et ravis aux mansardes,
Et divans enlevés aux somptueux salons ;

Le bois d'une charrue, et puis un attelage
Où se débat encore un cheval effrayé ;
Et les cheveux flottants d'un malheureux noyé,
Que parfois le remous pousse vers le rivage.

Comme pétrifié par un immense effroi,
Je contemplais muet cette scène cruelle.

Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi.

Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas....
Cette mère avait vu passer un berceau vide!

Juin 1856.

LIVRE CINQUIÈME

POÉSIES FAMILIÈRES.

AVANT-PROPOS.

Autrefois nos gentils conteurs
Mettaient un grelot à leur lyre,
Après le récit des malheurs.....
Dans mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

Je fais comme eux. Que les censeurs
Y trouvent ou non à redire;
Selon les climats, les chanteurs.....

Dans mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

Là, dans l'hiver et ses rigueurs,
Un beau soleil persiste à luire;
La tombe elle-même a des fleurs.
Dans mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

Et, dans les brûlantes ardeurs,
Quand tout s'allanguit et soupire,
La mer y souffle ses fraîcheurs.
Dans mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

L'espérance est l'hôte des cœurs :
Aucun amour ne se retire,
Quand viennent les jours de douleurs.....
Dans mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

Mais le refrain a des longueurs;
Tournez la page, et je désire
Que vous trouviez, amis lecteurs,
Qu'en mon pays, au fond des pleurs,
Il est toujours quelque sourire.

1856.

LA CHÈVRE ET SAINT-PIERRE

A M. GERMER-DURAND.

Je me souviens qu'à peine échappé des lisières,
J'avais la lèvre ouverte aux récits merveilleux;
Et depuis lors, malgré le siècle et ses lumières,
Sans cesser d'être enfant, je suis devenu vieux.
Les leçons des pédants ont glissé sur ma tête
Sans en rien emporter des choses d'autrefois.
Le peuple, à mon avis, est un plus grand poëte
Que tous ces beaux rimeurs qu'on accable de croix.
En s'y laissant aller, la nature l'inspire;
Il est, sans y penser, vrai, naïf et profond;

Et j'aime mieux cent fois l'écouter que de lire
Les beaux in-octavo que tous ces messieurs font.

Lecteur, quand je dis peuple, il faut bien nous entendre;
Ce n'est pas celui-là, tranchant du Montesquieu,
Qui règle ses destins et qui veut bien descendre
Au rang de souverain, dans l'espoir d'être Dieu.
Celui dont je te parle était simple et bon homme,
Et son cœur de l'envie ignorait le démon;
Il laissait à son roi gouverner son royaume,
Et buvait du vin blanc au sortir du sermon.
Je crois encor le voir, le tricorne à la tête,
L'habit grossier, mais propre, et la poudre aux cheveux,
Pauvre, mais satisfait, ignorant, mais non bête,
Et de sa probité noblement vaniteux.

Ce portrait me rappelle un ami de mon père,
Qui m'a fait bien souvent sauter sur ses genoux;
Ses contes égayaient la table hospitalière,
Quand, dans un jour de fête, il soupait avec nous.

Fanatique *aristo*, sans titre et sans fortune,
C'était un menuisier, jadis mis en prison
Pour avoir fait refus aux gens de sa commune
De construire en sapin l'autel de la Raison.
Je crois que ce trait-là le fait assez connaître :
Ennemi de l'orgueil par le siècle enfanté,
Contre ces gens toujours prêts à blâmer le maître
Voici ce qu'un dimanche il nous a raconté :

Notre Seigneur, un jour, s'en allait avec Pierre.
L'Apôtre, sans parler, marchait d'un air rêveur,
De son bâton distrait écartant chaque pierre,
Et sans jamais tourner les yeux vers le Sauveur.

Jésus lui dit : « Pourquoi cette tête baissée?
Pierre, mon ami Pierre, as-tu quelque chagrin ?
Dis-moi ce qui se passe au fond de ta pensée;
Je suis pour tous les maux un baume souverain. »

— « Maître, la charité parle par votre bouche;

Je le sais, l'affligé compte sur vos secours.
Mais, hélas! quelque chose est là, comme une mouche
Que je voudrais chasser et qui revient toujours. »

Et Jésus repartit : « Quelle est donc cette chose
Qui peut si fortement t'occuper malgré toi? »
— « Vous l'avouerai-je? non. O mon Seigneur, je n'ose:
Vous me diriez encor : Homme de peu de foi. »

— « Non pas; sans t'accuser, je suis prêt à t'entendre. »
— « Eh bien! dans ce moment, je me sentais troubler
Par l'aspect de ce monde, et ne pouvais comprendre
Comment, réglé par vous, il put si mal aller.

« J'y voyais des oiseaux recevoir la pâture,
Il est vrai, mais aussi mangés par les serpents;
Les serpents, à leur tour, servir de nourriture:
Et toujours les petits dévorés par les grands.

« Le crime sous son pied tenant tout un royaume;

La vertu sans pouvoir et parfois sans manteau ;
L'orage détruisant la moisson d'un pauvre homme,
Et laissant le désert qui soupire après l'eau.

« Le magistrat, avec sa balance infidèle,
Jugeant ceux qui, souvent, en ont fait moins que lui ;
Enfin, si je voulais finir la kyrielle,
Je n'aurais point assez des heures d'aujourd'hui. »

— « J'entends, dit le Sauveur, ce que tu veux me dire :
Le monde contredit la sagesse des cieux ;
Et, si jamais ta main avait à le conduire,
Tu crois, au fond du cœur, qu'il irait cent fois mieux.

— « Seigneur, je ne dis pas ; chacun a sa manière ;
Mais, si vous me donniez votre empire absolu,
Je tenterais.... » — « Eh bien ! voyons ton savoir-faire,
Dit le Christ. Qu'il en soit comme tu l'as voulu.

« Jusqu'à la fin du jour je te cède ma place ;

Fais, selon tes désirs, la pluie ou le beau temps;
Surveille toute chose, extermine ou fais grâce;
Dispose enfin de tout ainsi que tu l'entends. »

Et ces mots s'échappaient à peine de sa lèvre
Que l'on vit arriver, par un autre chemin,
Une femme amenant avec elle une chèvre,
Couple qu'a dévoré la misère et la faim.

— « O ma pauvre Biquette! a dit la pauvre femme,
Il faut que maintenant je te laisse en ce lieu.
Sans bien et sans époux, le travail me réclame,
Et tu vas brouter seule, à la garde de Dieu.

« Que Dieu prenne en pitié l'angoisse que j'endure!
Mon sein à mon enfant n'a plus rien à donner;
Que deviendrait, hélas! la pauvre créature,
Si tu ne devais pas au gîte retourner? »

Elle pleure et s'éloigne. Et Jésus dit à Pierre :

— « Tu ne saurais trouver plus belle occasion.
Il faut de cette veuve exaucer la prière,
Et sans plus de retard entrer en fonction.

« Garde cet animal jusqu'au retour de l'ombre,
Et qu'à cette heure il soit, grâce aux soins du pasteur,
Vers celle qui l'attend ramené sans encombre,
Selon le vœu touchant qu'elle a fait dans son cœur. »

Pierre accepte, et la bête aux bizarres caprices
Sous des ronces d'abord va prendre ses ébats;
Puis saute des ravins, hante des précipices
Où la tête tournait en regardant en bas;

Puis, redescend pour boire au fond de la vallée,
Tend le cou sur des bords par les ondes minés,
Et puis va rebrouter la plante étiolée
Sur tous les casse-cou des châteaux ruinés.

Le disciple essoufflé la suivait, tout en nage,

Ayant les pieds, les mains et la robe en lambeaux,
Craignant de ne jamais revenir du voyage,
Et maudissant l'état de gardeur de bestiaux.

Enfin il rend le soir la bête à son étable,
Et de là s'en retourne au logis de Jésus :
— « O maître, lui dit-il, je suis un misérable;
Je vous rends vos pouvoirs et n'y toucherai plus. »

Et Jésus répondit : « Que ta foi soit plus grande.
Tu prendras les pouvoirs qui te seront offerts;
Mais aux soins douloureux qu'une chèvre demande,
Songe à tout ce qu'il faut pour régir l'univers! »

1854.

ÉPITRE A M***.

Ta lettre injustement m'accuse d'incurie.
Oui, je laisse languir Pégase à l'écurie;
Mais tout autre à ma place en aurait fait autant :
Le poëte se meurt sous le représentant.
Quand le rappel sans cesse invite à la bataille,
Peut-on jamais rimer quelque chose qui vaille?
Et puis, la poésie est-elle de saison
Lorsque la flamme sort des toits de la maison?
Je ne suis point jaloux d'imiter la manie
Du césar troubadour que Rome eut pour génie.

Non que la politique ait toutes mes amours;
Je voudrais être au temps où je faisais des *ours*.
Quand pourrai-je au *mazet*, rêvant à quelque ouvrage,
D'un cigare au soleil livrer le blanc nuage!
Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix ;
Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois.
Arraché comme une algue au fond de mon asile,
L'orage m'a jeté dans cette grande ville,
Pour réparer à neuf un monde déjà vieux.
Errant dans les détours d'un palais ennuyeux,
Je regarde opérer les élus de la France ;
Et, n'osant avouer ma candide ignorance,
Je m'escrime comme eux, malgré tous mes dégoûts,
A chercher le bâton qui n'aura pas deux bouts.
Et, crois-moi, ce n'est point ici, je te le jure,
L'emploi malencontreux d'une vaine figure ;
De toute liberté chacun prétend jouir :
L'un veut fermer la porte et l'autre veut l'ouvrir.
Du sophiste titré jusqu'à monsieur Prud'homme,
Ici, toute folie a député son homme.

On apprendra gratis le grec et le latin
Aux malheureux qui n'ont ni culottes ni pain.
Celui-ci, grand docteur des amoureuses flammes,
Les affranchit du frein pour épurer les âmes,
Et prétend, des maris débarrassant le front,
Que nul ne le sera lorsque tous le seront;
Que le monde atteindra le bonheur sans limite,
Quand nous n'aurons pour tous qu'une seule marmite.
En noces de Gamache il change l'avenir;
Trois séances de nuit, s'il peut les obtenir,
Mettront les appétits en parfaite harmonie.
Mais on a de tout temps méconnu le génie!
Celui-là, tout gonflé de poisons érudits,
Pleure éternellement sur le sort des bandits.
Il propose en Eden de transformer le bagne;
Dit que, si la vertu ne fut pas sa compagne,
Chaque galérien pouvait devenir Dieu,
En se développant dans un autre milieu.
Traitant nos financiers de race d'écrevisses,
Ce Law baisse l'impôt et double les services;

Ce Solon, s'il osait proposer son moyen,
Chargerait le bourreau d'opérer notre bien.
Ceux-ci, moins odieux, mais plus forts en sottise,
Race par qui le mal naquit et s'éternise,
Sont ces graves oisons que l'on a vus toujours
Parler contre le bruit et voter des tambours;
Dans tous les restaurants manger le veau rebelle,
Et prêcher cependant la paix à leur séquelle.
Tout dégommés qu'ils sont, ils font plaisir à voir;
Ils semblent, promenant tout le long d'un couloir,
La main sous le gilet, dire avec importance :
Messieurs, quand vous voudrez, nous sauverons la France.

Hélas! depuis longtemps nous toucherions au but,
Si la parole seule opérait le salut.
Au pied de la tribune, en sueur, hors d'haleine,
Que de fois nous avons embrassé Démosthène!
Payé ses beaux discours d'un serrement de main,
Et remis l'action encore au lendemain!

Je ne veux point ici, poussant à l'hyperbole,
Nier que la raison n'eut parfois la parole,
Et, dans l'occasion, que l'on n'ait vu surgir
De nobles cœurs parlant, et parlant pour agir.
Hélas! déjà sans eux notre assemblée entière
Ne délibérerait qu'au fond de la rivière.
Le peuple souverain, on l'a vu bien des fois,
Traite plus durement ses élus que ses rois.
Mais je dis que la langue et son intempérance
Amèneront bientôt le dégoût de la France,
Et que nos orateurs sont comme ces oiseaux
Qui ne chantent jamais mieux qu'auprès des réseaux.
Trop d'orgueil, en effet, brille sur leur figure
Pour ne pas leur valoir quelque mésaventure.
Tôt ou tard, le bourgeois, par la peur tourmenté,
Pour un peu de repos donne sa liberté!
Maître dans tous pays, mais surtout dans le nôtre,
Son inconstante humeur va d'un extrême à l'autre,
Et le gouvernement qui flattera ses goûts
Sera celui d'un seul après celui de tous.

Des révolutions c'est l'allure ordinaire :
L'anarchie est toujours fille du doctrinaire;
L'anarchie à son tour enfante le soldat
Qui vient brutalement terminer le débat.
Mais avant d'arriver, pour calmer l'épouvante,
A ce port désiré que déjà chacun vante,
Le voyage est scabreux, et peut nous coûter cher,
Et Dieu seul sait la part réservée à la mer!
Que de tonneaux remplis de drogues libérales
Seront jetés en proie aux fureurs des rafales!
Que de canards éclos aux nids républicains
S'en iront défrayer l'appétit des requins!
Que de fidélités pour le droit légitime,
Lasses de leur vertu, descendront dans l'abîme!
Combien de goupillons, plébéiens trop ardents,
Offerts en sacrifice aux Charybdes grondants!
Cela donne à penser : quant à moi, je désire
Que l'équipage arrive à l'aide du zéphire,
Le visage remis de sa perplexité
Et chantant les douceurs de la sécurité.

Tu peux rire, à ton gré, de l'humaine sottise
Qui hait ce qui faisait jadis sa convoitise;
D'un peuple qui, sans peur d'en être bafoué,
Court au devant du joug qu'il avait secoué.
C'est peu fier, il est vrai, mais non déraisonnable.
Tu demandais des vers, écoute cette fable :

Les gens d'une maison dirent à leur seigneur :
—« Maître, nous sommes tous des hommes pleins d'honneur.
Fermant à double tour la porte de vos caves,
Pourquoi nous traitez-vous ainsi que des esclaves?
Rigueur du temps jadis qui n'est plus de saison;
Nul de nous ne boit plus à perdre la raison. »
— « Amis, dit le seigneur (car il était bon maître),
La chose est véritable, on doit le reconnaître,
Vous savez que trop boire amène des malheurs,
Et les progrès du temps vous ont rendus meilleurs.
Pour le bonheur de tous, et non pour votre perte,
Eh bien! que désormais la cave soit ouverte?

Certain d'en voir user avec sobriété,
Je fais ce sacrifice à votre dignité. »

Et chacun applaudit au seigneur débonnaire.
On ne but pas d'abord plus qu'à son ordinaire ;
Mais bientôt dans la cave, à l'insu du seigneur,
Aux vins les plus exquis nos gens firent honneur :
Coups sur coups, le bordeaux coule après le champagne ;
Mais la tête leur tourne et l'ivresse les gagne ;
Après mille dégâts, maints furieux transports,
Les voilà sur le sol étendus ivres morts.
Le maître, cependant, vient visiter ses caves,
Et dans ce noble état trouve nos hommes graves ;
Pour y cuver leur vin à leur aise, il prit soin
De les faire monter dans le grenier à foin,
Puis ferma le cellier sans faire nul reproche,
Et, pour être plus sûr, mit la clef dans sa poche,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
Nos hommes, cependant, se réveillent confus :
— « Seigneur, lui dirent-ils, le remords nous pénètre,

Nous ne méritons pas d'avoir un si bon maître.
Afin de conserver la paix dans la maison,
Vous nous fermez la cave et vous avez raison. »

Quelle moralité tirer de cette fable?
La voici : Si jamais un maître véritable
Nous rendait la tribune, usons de ce tonneau,
Mais à condition d'y mêler un peu d'eau.

21 juin 1849.

DU BEAU DANS LES ARTS.

A J. AUTRAN.

I

Mon docteur, ces jours-ci, me trouvant un peu mieux,
M'a permis quelques vers, mais non pas sérieux.
Cette restriction était peu nécessaire :
« Choisissez, m'a-t-il dit, afin de vous distraire
Et non vous occuper, un sujet attrayant,
Un thème où vous puissiez travailler en riant. »
J'ai suivi ce conseil ; pour bénir le remède,
J'invoque la vertu que l'amitié possède,

Et je place ton nom au haut de cet écrit
Comme un charme puissant pour calmer mon esprit.
La gaîté sous ma plume est une dissonance ;
Mais songe que je dois rire par ordonance.
On guérissait jadis au son d'un instrument.
Je ne sais si la rime est un médicament;
Mais puisse-t-on longtemps, comme on vient de le faire,
Me donner Apollon pour seul apothicaire !
Le grave et le plaisant ne sont pas ennemis :
Au fond du cœur humain Dieu même les a mis.
Puis le vent qui soupire et le saule qui pleure
N'indiquent pas toujours une vertu meilleure.

II

L'homme, mon cher Autran, dans tout autre métier,
En connaissant le but peut choisir le sentier ;
Mais combien en fait d'art, en fait de poésie,
Le sublime se mêle avec la fantaisie !

Nos docteurs ont usé leur langue et leur cerveau
A nous bien définir ce que c'est que le beau.
Mais encor rien n'est clair ; sur pareille matière,
Les mots sont abondants et non pas la lumière.
L'un prétend que le beau naît des proportions ;
Que les Grecs en ont eu de justes notions ;
Mais que, depuis l'éclat jeté par l'Hellénie,
La barbarie a fait pacte avec le génie ;
Celui-ci, proscrivant tout système païen,
Dit que l'esprit est tout et la forme n'est rien.
Selon lui, Raphaël est un assez bon peintre.
Il adore l'ogive, il proscrit le plein cintre ;
Et, si ce dernier règne aux voûtes du saint lieu,
Il n'a jamais compris qu'on pût y prier Dieu.
Rome, en fait d'art, surtout en fait d'architecture,
De la foi du Sauveur méconnaît la nature.
Comme temple chrétien, Saint-Pierre lui déplaît ;
Il laisse le cœur froid, tout merveilleux qu'il est.
Michel-Ange, affectant la forme colossale,
N'a peint et n'a sculpté que des forts de la halle ;

Au sujet qu'il choisit son style toujours ment;
Le goût n'approuve point son Dernier Jugement.
A tous ces raccourcis plus ou moins difficiles,
Vous diriez un marais où grouillent des reptiles;
Son orgueilleux pinceau, par la fougue emporté,
Atteint le surprenant, mais non la vérité.
Parlez-lui du naïf et du frère Angélique,
Fleur que ne ternit point le démon de l'antique;
L'artiste trop savant s'amoindrit. En un mot,
Il faut, pour trouver l'art, l'aller prendre au maillot.

III

Si de là nous passons aux œuvres littéraires,
Que de goûts différents et que d'avis contraires!
Les deux partis vivants s'envoient manger du son :
Shakspeare est un phénix et Racine un oison.
— Racine est un oison! Et quel autre poëte
Atteignit de plus près à la beauté parfaite?

Lui seul de la critique accepte le défi :
Votre phénix anglais n'est qu'un auteur bouffi ;
Qu'il soit prince ou valet, amoureux de l'image,
C'est toujours lui qui parle en chaque personnage.
Peut-être le premier de ceux des premiers rangs,
C'est Corneille. — Corneille ! il est trop sur les bancs,
Oui, sa pensée est grande et son style énergique ;
Mais l'avocat normand perce sous le tragique.
Il n'est jamais à bout, et des actes entiers
Sont bien ou mal remplis par de longs plaidoyers.
— Quoi ! monsieur, c'est ainsi que vous traitez Corneille,
Du théâtre français le père et la merveille !
Lui qui, le ranimant d'un souffle souverain,
Fit revivre à nos yeux tout l'empire romain.
Le *Qu'il mourût* d'Horace et le *Moi* de Médée
Ne vous donnent de lui qu'une semblable idée ?
De grâce, terminons ce débat entre nous,
Car le rouge me monte et j'ai honte pour vous.

IV

Ainsi, même en ceux-là qui planent dans les nues,
Il n'est point de beautés qui ne soient méconnues,
Point de laurier sans ver, point de triomphateur
Qui ne trouve le char muni d'un insulteur.
Mais jamais sur le beau, dans les siècles célèbres,
N'ont régné, diras-tu, de semblables ténèbres.
Tu te trompes, ami. Le goût de Sévigné,
Des chutes de Pradon se trouvait indigné;
Racine était bien loin d'égaler son mérite,
Et Paris disputait de *Phèdre* et d'*Hippolyte*.
Des guerres de sonnets eurent lieu. — Mais Boileau
Avait des yeux pourtant et distinguait le beau :
Il livrait, quoiqu'alors elles fussent prisées,
Les œuvres de Pradon aux publiques risées.
— Tu parles de Boileau? c'était un esprit sûr;
Mais songe qu'il rima la *Prise de Namur*.

Sévère pour autrui, ce critique morose
Jugea son plat lyrisme une superbe chose.
Pour donner de quoi mordre à son esprit malin,
Il met au même rang Quinault et Chapelain.
La Fontaine est absent de son *Art poétique*,
Et le Tasse essuya son injuste critique.
Il faut bien convenir que, par quelque côté,
Cet homme-là manquait de goût ou d'équité.
Faut-il monter plus haut? L'aîné des deux Corneilles
Ne succomba-t-il pas à des erreurs pareilles?
Même après *Bajazet*, Racine est condamné,
Et le rival naissant ne fut point deviné.
Quand ce même Racine, au bout de sa carrière,
Par l'éclat d'*Athalie* étonna la paupière,
La routine se mit à braire à l'unisson;
Le chef-d'œuvre fut lu, mais lu comme pensum.
Je voudrais bien aussi te parler des fétiches
Que l'idéal du jour a placé dans ses niches;
Mais les adorateurs me montreraient les dents;
Je ne veux point risquer des avis imprudents.

Au dire des lettrés de la gent libérale,
Ce serait attaquer la gloire nationale.
Peut-être un jour viendra que le libre examen
Souffrira, sans crier, qu'on l'examine. *Amen !*

V

Et, s'il faut comme un art admettre la musique,
C'est ici que le beau devient problématique,
Et change en traversant et les temps et les lieux.
Que d'airs jadis charmants nous seraient ennuyeux !
Ce qui faisait pleurer maintenant ferait rire.
La musique chinoise est pour nous un martyre ;
Je voudrais bien savoir ce que pense un Chinois
De nos maîtres rendus par nos plus belles voix ?
Je suis sûr que l'enfant de l'Empire céleste
Aurait de leur génie une estime modeste.
Sans doute qu'un concert est fait pour divertir ;
Mais d'où vient qu'on en sort toujours avec plaisir ?

Pour Gluck ou Piccini l'on était en querelle,
Et les gens se battaient pour eux à la chandelle.
Un soir, un gros marquis, gluckiste forcené,
Rentre au théâtre, après un duel terminé;
Mais, au lieu de jouir de l'œuvre incomparable
Pour laquelle il venait de tuer son semblable,
Il se mit à dormir avec un ronflement
Qui donnait à l'orchestre un nouvel instrument.

VI

— Ainsi le champ du beau serait celui du doute,
Et, selon votre avis, nul n'y comprendrait goutte?
— Ami, je n'entends pas être si résolu :
On arrive à l'absurde en suivant l'absolu;
Mais je dis qu'en cela comme en bien d'autres choses
Le jour n'est mesuré qu'à très-petites doses;
Que le crible du temps, la grande autorité,
Peut conserver un sot pour la postérité;

Qu'à l'éloge banal la lèvre accoutumée
De livres jamais lus soutient la renommée;
Que l'esprit de parti, d'école, bien des fois
Élève le commun aux honneurs du pavois,
Et traîne sur la claie un talent véritable;
Que le public souvent est d'un goût détestable;
Qu'une œuvre débraillée est sûre du succès,
Et qu'on n'a pas besoin de l'écrire en français;
Que Longin peut, malgré l'éclat de sa lanterne,
Pleurer, comme un bourgeois, *sur ce pauvre Holopherne*;
Qu'un esprit dans les arts beaucoup moins avancé
Peut rendre, en fait de goût, un arrêt plus sensé.
Pour éprouver le sel de sa plaisanterie,
Qui du grand Poquelin ne connaît l'Égérie?
Dans son bon temps (j'ai lu cela je ne sais où)
Athènes applaudit au jugement d'un fou.
C'est à mon sentiment une plaisante histoire,
Et je vais, pour finir, la rimer de mémoire :

« Apelle ayant produit un chef-d'œuvre nouveau,
On avait dans un temple exposé son tableau.

L'art pouvait cette fois défier la nature,
Et chacun exaltait la vivante peinture:
Crésus ne la pouvait payer de son trésor.
L'enthousiasme attique avait pris son essor.
Voilà que tout à coup un jeune homme s'écrie
A faire retentir toute la galerie :
« Vraiment, Athéniens, vous êtes bonnes gens;
Je vous croyais des yeux bien plus intelligents :
On vous abuse, Apelle est un voleur infâme;
Je connais cet enfant et cette vieille femme;
Je les ai vus cent fois, au pied du Parthénon,
Du soleil des hivers savourant le rayon,
Ou dans la canicule, à l'ombre d'un portique,
Tendre une coupe informe à la pitié publique.
Apelle est un voleur, ce n'est que trop certain;
Qui ne reconnaît pas cette coupe d'étain?
Qui de vous n'y laissa tomber quelques oboles?
Et ce manteau jeté sur ces maigres épaules,
Ce n'est point le pinceau qui forma ce tissu;
D'un marchand tyrien jadis je l'ai reçu;

La teinte et la souplesse en étaient admirables
Avant d'en avoir fait don à ces misérables.
Chacun a pu le voir agrafé sur mon sein.
Par Mercure voleur, cette œuvre est un larcin. »
Et l'assemblée, après cette sortie étrange,
Vit qu'elle mettait fin à toute autre louange;
Qu'elle disait bien mieux que tous les beaux esprits,
Et qu'après tout, malgré la couronne et le prix,
Apelle recevait un plus brillant hommage
De la part de ce fou que de l'aréopage.

1855.

LE BRIC-A-BRAC.

Quelle bizarrerie aujourd'hui nous travaille?
Le siècle novateur adore l'antiquaille!
Un meuble vermoulu se vend à beaux deniers;
Pour orner les salons, on vide les greniers.
Une lame rouillée, un débris de vieux vase
Captivent les esprits et provoquent l'extase.
Il faut qu'un beau tableau soit un peu dévasté :
Rien ne vaut, en fait d'art, que par la vétusté.

Le plus petit grimaud se fait archéologue;
Il a son cabinet avec son catalogue.
Admirez ce tesson, car c'est là qu'autrefois
Les marmitons romains faisaient cuire leurs pois!
Ce bouclier d'Annibal protégea la personne,
Quand, près de Roquemaure, il traversa le Rhône;
Il fut trouvé jadis avec ces trois flacons,
Pleins du fameux vinaigre à dissoudre les monts.
Ce miroir de métal est celui de Poppée,
Dame de sa parure à toute heure occupée.
Voici de Damoclès le glaive suspendu :
Il tenait par un fil; mais le fil s'est perdu.
C'est une pièce rare, une pièce classique,
Qui mit beaucoup de gens en frais de rhétorique.

Mon cher lecteur, voilà les trésors peu suspects
Qu'étale l'amateur des Romains et des Grecs.
Écoutons, à son tour, celui du moyen âge.
Il faut d'abord grimper au quatrième étage;

On soulève, en entrant, de vieux tapis fanés,
En portière, en rideaux bien ou mal façonnés.
L'artiste, en les joignant à l'aide de l'aiguille,
Y maria Jephté sacrifiant sa fille
Avec l'Enfant prodigue et l'Olympe païen :
Macédoine de juif, de grec et de chrétien.
Vous êtes introduit au sein du sanctuaire;
L'ogive avec le jour y verse le mystère.
Le grand prêtre commence, et son commencement
Tombe sur ses rivaux peu charitablement.
« Il est des cabinets, véritables boutiques,
Dont les assortiments sont très-problématiques.
Moi, j'ai peu; mais aussi je me fais une loi
De ne montrer aux gens qu'objets de bon aloi.
C'est toujours des châteaux, ou bien des sacristies,
Qu'originairement mes pièces sont sorties.
Lorsque des citoyens le zèle officieux
Enlevait aux autels l'or superstitieux,
On forma ce musée, ou mieux ce reliquaire,
Qui fait le désespoir de la gent antiquaire,

Obligée aujourd'hui à vivre des encans
Où brillent empaillés lézards et pélicans;
Chefs-d'œuvre que Crespon offre, à des prix modiques,
Aux bourgeois fraîchement sortis de leurs boutiques,
Qui ne voient rien de mieux pour orner leurs salons
Que des cornes de cerf ou des plumes d'oisons.
De tous ces goûts divers Basque[1] est le proxénète;
Mais ce n'est point chez lui que je troque ou j'achète.

« Voici, dit-il, après ce long avant-propos,
Le fouet avec lequel un légat bien dispos
Fustigea le derrière à Raymond de Saint-Gilles,
Homme dont les serments étaient un peu fragiles.
Cette pièce, monsieur, est un rare trésor,
Et je n'ai pas voulu la vendre au poids de l'or.
Ces tableaux sur fond d'or sont tous du Bas-Empire;
Les uns sont peints à l'œuf, les autres à la cire;

[1] Marchand de bric-à-brac, à Nimes.

Ils viennent d'un couvent de Grecs du mont Athos,
Qui n'avait au pacha pu payer ses impôts.
Quelle onction naïve et cependant austère!
C'est d'un maître inconnu, mais plein de caractère.
Taylor, le pourvoyeur des cabinets royaux,
Dit qu'il n'a jamais vu de byzantins plus beaux. »

Quoique le descriptif et la nomenclature
Soient assez bien reçus dans la littérature,
Tu ne subiras point, bénévole lecteur,
Toutes les raretés du loquace amateur.
Plus généreux que lui, je veux te faire grâce
De tous les vieux galons qu'à grand frais il ramasse;
Faïence de tout genre et de toutes couleurs,
A pourvoir largement tous les restaurateurs;
Et la collection de ses vieilles armoires,
Coffrets, magots chinois; et puis un tas d'histoires
Qu'il place, qu'il déplace, arrange incessamment,
Sans que ce soit jamais définitivement.

J'aime mieux dépenser mon temps et ma parole
A des réflexions sur ce culte frivole :

Je le sais, quoi qu'en dise un orgueil entêté,
L'amour de la relique est dans l'humanité.
Ceux même qui se font ennemis du mystère,
Le confessent devant la canne de Voltaire,
Et Ferney fut longtemps la Mecque et le Saint Lieu
De bien des esprits forts qui se moquaient de Dieu.
Mais ce dogme n'est point l'amour des vieilleries
Dont je fais le sujet de ces plaisanteries.
J'admire les débris du faste des Césars,
Tout ce qui fait anneau dans la chaîne des arts.
Une pierre a souvent justifié l'histoire
A laquelle jamais on n'aurait osé croire.
Mais le monde n'a pas de coutume ni d'us
Qui ne puisse au burlesque arriver par l'abus.
Certes, je ne veux point, prenant un ton sublime,
Mettre ici de Danjou les articles en rime;

Mais, comme sur ce point chacun a dit son mot,
Je veux dire le mien et payer mon écot.

J'ai souvent entendu traiter de gens ignares
Nos pères dans la foi, s'unissant aux Barbares,
Pour briser les faux dieux, et, dans un saint dégoût,
Jeter leur marbre immonde aux fanges de l'égout;
Des gradins de l'arène utiliser les pierres,
Plutôt que d'en aller arracher aux carrières.
Tous les petits Gibbon du monde libéral
Se sont évertués sur ce thème banal;
Les martyrs ont le blâme et les bourreaux l'éloge.
Ces écoliers n'ont vu que les Romains en toge;
Et, s'ils osaient le dire, ils nous diraient fort bien
Que le monde a mal fait de se faire chrétien.
Je sais tous les dégâts des renverseurs d'idoles;
Mais, s'il fallait choisir entre les deux écoles,
Je les préférerais à nos païens nouveaux,
Qui, devant ces débris, pleurent comme des veaux.

L'arène où le plaisir était toujours un crime
Inspirait aux chrétiens une horreur légitime.
Ils déblayaient le sol de l'empire romain,
Afin que l'avenir pût faire son chemin.
On détruit sans remords quand on peut reconstruire.
Suivant le jour divin qui leur venait de luire,
Ils ne s'informaient pas si, par les érudits,
Ils seraient quelque jour approuvés ou maudits.
Arrachant l'univers de l'ombre mortifère,
Leur terrible labeur eut autre chose à faire.
Il est à remarquer que les peuples vieillards
Ne peuvent du passé détacher leurs regards;
Pour les faire chanter à ses derniers poëtes,
Rome, avant de finir, recueillait ses sornettes.
Chez elle, lorsque l'art vit pâlir son flambeau,
L'amour du rare fit mourir l'amour du beau.
Elle payait au prix d'une des sept collines
Une coupe d'Évandre ou des pierres murrhines.
La fortune pour elle avait vidé son sac;
Les peuples impuissants aiment le bric-à-brac.

Et pourquoi, s'il vous plaît, tant blâmer les Barbares?
Leur propice fureur a fait les choses rares.
L'abondance des biens les rend moins précieux.
S'ils eussent respecté les temples et les dieux,
S'ils se fussent rendus, comme nous, idolâtres
Des palestres, des bains et des amphithéâtres,
Ces monuments intacts, se trouvant en tous lieux,
N'auraient plus pour l'esprit rien de mystérieux.
Une chose nous plaît par ce qu'on y devine :
L'art instinctivement recherche la ruine.
Qui défrayerait, mon Dieu! ces nomades congrès,
A la piste suivis par les gens du progrès?
Quel aliment offrir à nos académies,
Dans leurs moelleux fauteuils trop souvent endormies?
On ne peut pas toujours y noircir du papier
De l'éloge éternel de monsieur Parmentier,
Ni toujours deviser du cryptogame étrange
Qui, depuis quelque temps, supprime la vendange.
En toute chose, il faut de la diversité.
Si l'on avait, enfin, ce qui nous fut ôté,

Que deviendraient les gens qui ne savent que faire ?
Rendez grâce au Vandale, il créa l'antiquaire.

1855.

ENVOI A JULES CANONGE.

Si, parce que je raille un innocent travers,
Ami, de nous brouiller quelqu'un était bien aise,
J'ai voulu que ton nom, à la fin de ces vers,
Fût placé comme une antithèse.

LES POIS CHICHES.

Mes amis, ici-bas point de viande sans os;
La vase est inhérente aux plus limpides eaux;
Une mauvaise lieue est dans chaque voyage;
Mais surtout que la chose est vraie en mariage!
Un hymen qui jouit constamment d'un ciel bleu,
Où la discorde n'a jamais soufflé son feu,
Est comme un merle blanc, un phénix de la fable;
Il put être connu, mais il est introuvable.

Espérant cependant pouvoir le dénicher,
Un jour, un bon curé se mit à le chercher.
Voici comme il s'y prit : A la messe du prône
(Le village joyeux célébrait sa patronne),
Il monte dans sa chaire, et dit : — « Mes bons amis,
Mes pois chiches ont fait plus qu'ils n'avaient promis,
Trente fois la semaille! Et, dans ce jour prospère,
Je veux les partager entre vous, en bon père.
Dieu m'a béni. D'après le saint enseignement,
Le don gratuit se doit donner gratuitement,
Et je me trouve heureux, en prêchant dans le temple,
De joindre à ma parole un peu de bon exemple.

« Ne croyez pas qu'ici je veuille plaisanter ;
Les ayants-droit chez moi pourront se présenter.
La quantité sera d'un double décalitre
Pour tous les mariés; mais sachez à quel titre :
Il faudra que, depuis la bénédiction,
Le mariage soit pur de dissension :
Le moindre désaccord, la plus petite injure

Entre les deux époux suffit pour les exclure.
Maintenant, mes enfants, je vous ai tout appris;
Remplissez le programme et vous aurez le prix. »

Par groupes rassemblés, au sortir de l'église,
Les bons paroissiens étaient dans la surprise.
L'un disait : — « Son esprit aurait-il délogé? »
Un autre : — « Il ne s'est pas, certes, trop engagé!
Notre curé veut rire et garder ses pois chiches.
Où trouver des époux en vertus assez riches,
Chez qui la brouillerie ou la mauvaise humeur
N'ait jamais au dehors causé quelque rumeur?
Une grâce ainsi faite est de peu de mérite;
C'est un rusé. Qu'ils soient ou non de bonne cuite
Les pois chiches promis à ces conditions
Ne nous donneront pas des indigestions. »
Ainsi, chacun disait son avis sur le prône
Et sur le résultat de la bizarre aumône.

Or, le curé chez lui ne vit nul prétendant.

Une femme, le soir, arrive cependant.
— « Te voilà, Madelon ! Eh bien ! que viens-tu faire ?
Chercher ta part des pois que j'ai promis en chaire?
Je sais que ton ménage est assez bien noté,
Et que comme un modèle il est partout cité.
Ton brave homme Richard est un garçon que j'aime :
On dit qu'il est pour toi d'une obligeance extrême.»
— « Eh ! monsieur le curé, nul n'est exempt de tort :
Les saints et nous font deux; mais nous vivons d'accord.
De nous jamais, je crois, n'est sorti le scandale
Dont si cruellement le monde se régale;
Et, si vous nous jugez gens d'assez de vertus,
Eh ! bien oui, je venais chercher les pois pointus.
On a quelques besoins, sans être misérable :
Nous avons des enfants d'un appétit de diable;
Il faut, pour les nourrir, un labeur de cheval.
Quelque peu de surcroît ne nous irait pas mal. »
— « Bien parlé, mon enfant; si quelqu'un le mérite,
C'est vous, certe, et tu vas le recevoir de suite. »

Et le pasteur se met à l'œuvre tout d'abord ;
Le double décalitre est rempli jusqu'au bord.
La femme sur le sol étend une serviette.
— « Ma chère Madelon, as-tu perdu la tête ?
Tu vas voir tous les pois rouler sur le parquet.
Un sac eût cent fois mieux enfermé le paquet. »
—«Ah! monsieur le curé! c'est vrai : notre pauvre homme!
Nous l'avait déjà dit, et j'avais tort en somme ;
Mais, malgré son avis cent fois réitéré,
Ce linge, au lieu d'un sac, fut par moi préféré ;
Et, s'il faut tout vous dire et vous parler sans fraude,
La dispute aurait pu devenir un peu chaude... »
—«Ah ! vous étiez tout près de vous donner des coups!
Mon légume, en ce cas, est à d'autres qu'à vous,
Fit le curé : la loi doit être maintenue. »

Madelon s'en alla comme elle était venue,
Craignant d'être grondée impitoyablement
D'un prix démérité par son entêtement.

Nous ajoutons, s'il faut terminer la chronique,
Qu'à la messe d'après, le curé sans pratique
Fit une contre-épreuve, et que, pour cette fois,
Il eut, dans un clin-d'œil, débité tous ses pois.

1856.

QUAND TOUT VEUT S'ENRICHIR.

J'ai souvent entendu prêcher cette doctrine :
« L'honnête homme, ici-bas, doit d'abord s'enrichir ;
La misère est un vice, il faut s'en affranchir ;
Un coffre-fort bien plein prouve une foi divine. »

Je soupçonne entre nous, lecteur, que mes héros
Avaient ouï prêcher cette belle morale,
Mais ils la pratiquaient d'une façon brutale,
Alors qu'ils auraient pu nager entre deux eaux.

Il est certains moyens de faire sa fortune,
De tondre les moutons sans les faire crier,
D'éviter de Thémis la lanterne importune,
De paraître honnête homme en frisant l'usurier.

Puis, si vous m'en croyez, faites-vous philanthrope.
Après avoir rongé le prochain jusqu'aux os,
Ayez l'âme sensible, et tombez en syncope
En entendant parler des courses de taureaux.

Mais tenir ce milieu n'est pas chose facile :
Ou trop près ou trop loin, on se casse le nez.
Quand selon ses désirs on fait son évangile,
On ne s'en fait pas un pour les voir refrénés.

Comment, quand l'herbe est tendre et que l'heure est propice,
Le démon nous poussant, régler ses appétits?
Nos gaillards avaient faim. Aux yeux de l'avarice,
Le danger disparaît en face des profits.

Hélas! l'homme est toujours le plus faible des êtres...
Mais trève au préambule, et commençons enfin :
— Trois apprentis Crésus, désirant passer maîtres,
Dans un touchant accord s'étaient mis en chemin.

Ah! l'amitié sans doute est une belle chose,
Lorsqu'elle a pour lien l'amour du bien d'autrui;
Mais ce beau sentiment a sa métamorphose :
Nos intérêts d'hier sont-ils ceux d'aujourd'hui?

Or, nos amis de cœur aperçurent un coffre
Que quelque diligence avait laissé tomber :
« Frères, il est à nous! c'est le sort qui nous l'offre;
Mais aux yeux des passants il faut le dérober,

« Dit l'un d'eux; vous voyez ce roc à haute taille :
Il cache une caverne; elle n'est pas bien loin;
Là, nous pourrons savoir ce qu'est notre trouvaille,
Et nous la partager sans crainte et sans témoin. »

Sitôt dit, sitôt fait. — La malle était pesante;
Mais ce poids était doux à leur avidité.
Ils marchent à grands pas; dans la grotte béante
Le fardeau précieux est bientôt abrité.

Ce n'est pas sans travail qu'on en brise le pène.
On l'ouvre; sa lourdeur tient ce qu'elle a promis.
Devant les pièces d'or dont la valise est pleine,
Nos hommes bien longtemps restèrent ébahis.

On compte cependant la somme, on la partage;
Dans trois sacs pour chacun le tiers est destiné :
Mais ils étaient à jeun; vers le prochain village
Le plus agile court pour chercher le dîné.

Or, l'un des deux restants se prit à dire à l'autre :
« Une part divisée en deux vaut mieux qu'en trois,
« Le lot de notre ami pourrait grossir le nôtre,
« Il faut s'en emparer, frère, si tu m'en crois. »

— « Ce projet me sourit, mais comment nous y prendre?
Il pourra, dépouillé, dénoncer notre vol. »
— « Il ne le fera pas, et tu vas le comprendre :
Ce mousquet, au retour, l'étendra sur le sol. »

Le porteur du dîner dans la caverne arrive.
Le coup prémédité le couche roide mort,
Et le festin, grossi du trépas d'un convive,
Auprès de son cadavre est mangé sans remord.

Mais voilà que, saisi par d'horribles tortures
Qui lui tournent les bras, lui déchirent le sein,
Près de son compagnon meurt le couple assassin :
De son côté, chacun avait pris ses mesures.

Pendant qu'il cheminait, le susdit compagnon
Avait aussi rêvé pour lui seul la valise ;
Et du jus vénéneux d'un mauvais champignon
Il avait épicé quelques plats, à sa guise.

Si vous me demandez la leçon qui ressort
De ce récit ; voyez ! la réponse est facile :
Trois cadavres gisants près d'un or inutile !
La soif de s'enrichir n'enrichit que la mort.

1855.

LE BARBIER DE MON PÈRE.

Carrure courte et rebondie ;
Un tricorne comme un fronton
Couvrait sa face épanouie,
Une face à triple menton.

Nous cachons nos mollets semblables
A des baguettes de tambour ;
Mais les siens, piliers formidables,
Fièrement se montraient au jour.

Quoique ainsi fait, chez la pratique
Il s'en allait fort lestement,

Toujours recueillant ou semant
Quelque nouvelle politique.

Aristocrate sans le sou,
Mais ardent comme une fournaise,
A la mort du roi Louis Seize,
On craignit qu'il ne devînt fou.

Dans le temps le plus difficile,
Où chacun tremblait pour sa peau,
Il aurait exhalé sa bile
Même en présence du bourreau.

Un jour, quoique sous les menottes,
Suspect de haute trahison,
Il assomma trois sans-culottes
Qui le conduisaient en prison.

Je crois entendre sa colère,
Quand il promenait le rasoir

Sur la figure de mon père
Enseveli sous un peignoir.

Si la rareté de la pluie
Avait desséché nos sillons,
C'était la république impie
Qui faisait manquer les moissons.

Le ciel punissait nos révoltes
Par la main d'un autre Attila,
Et nous n'aurions plus de récoltes
Tant que cet ogre serait là.

Et lorsque le vent avec rage
Fouettait l'averse de janvier,
Et des boutiques du quartier
Emportait au loin l'étalage :

« Six jours de mistral sans soleil !
Disait-il, le diable s'escrime ;

Il faut vivre sous ce régime
Pour voir régner un temps pareil !

« On ne pourra plus vivre en France :
Aux Trois-Pigeons, pour trente sous,
Autrefois on faisait bombance;
Maintenant c'est à des prix fous.

« Gouvernement et nourriture
Deviennent plus chers et moins bons.
Quel siècle ! quelle pourriture !
Et dans quel gouffre nous tombons ! »

Je garantis la ressemblance
De cet incroyable portrait :
C'est mot à mot et trait pour trait
Tel qu'il est dans ma souvenance.

Un homme pareil, aujourd'hui
Où tout se transforme et tout change,

Serait une figure étrange,
Pensant à tout autre qu'à lui.

Où sont les barbiers fanatiques?
Figaro comme Almaviva,
Les châteaux comme les boutiques,
Prennent le monde comme il va.

AUX POÈTES PROVENÇAUX

ROUMANILLE, MISTRAL, AUBANEL, ETC.

La plume de plus d'un censeur
S'escrime à vous donner la chasse.
Toute poésie est ma sœur ;
Je viens, pour vous, demander grâce.
La fleur sur un front virginal
Brille aussi bien que la sardoine :
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

Dans la forêt, aux voyageurs
Plus d'un arbre offre son ombrage.

L'aurore des mêmes couleurs
Ne teint pas toujours le nuage.
Le champ de l'art, roi libéral,
N'est qu'une immense macédoine :
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

Puis le français trop compassé,
Et gêné dans sa belle mise,
Ressemble au visage enchâssé
Entre deux grands cols de chemise.
C'est un homme à se trouver mal
Devant l'hôte de saint Antoine :
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

A-t-il bien droit d'être insolent?
Le troubadour fit le trouvère.
Ce n'est qu'un nouvel opulent
Qui ne reconnait plus son père.

L'éclat de cet oiseau royal
Est sorti du nid d'un pivoine :
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

Pourquoi dédaigner le tribut
De votre voix aventureuse?
Alors qu'il a blanchi le but
D'une écume victorieuse,
S'informe-t-on si le cheval
S'est nourri de paille ou d'avoine?
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

Lorsque pour les gens du bon ton
On exhume l'argot des bouges;
Que maint touriste en feuilleton
Nous donne les chants des peaux rouges;
Vous, gais enfants du sol natal,
Seriez exclus du patrimoine?

Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

Je voudrais de tous les élus
Relater ici chaque titre;
Mais ma veine ne suffit plus,
Et trop long serait le chapitre.
Bien amener le mot final
N'est pas un métier de chanoine :
Amis, chantez en provençal,
Car l'habit ne fait pas le moine.

1853.

A M. AUBANEL.

RÉPONSE DE MM. JEAN REBOUL ET JULES CANONGE A L'ENVOI D'UNE PIÈCE PROVENÇALE INTITULÉE : *Les Deux Jumeaux.*

Chacun de nous, quoique peu digne,
Avec joie aux fonts baptismaux
Accepte la faveur insigne
De tenir les charmants Jumeaux.

Nous les nommerons Jean et Jule.
Ces noms leur feront peu d'honneur;
Mais sans gloire et sans particule
L'amitié peut porter bonheur.

Nous savons que, dans cette fête,
Nous attend un petit chagrin :
Tes fils sont si beaux qu'on regrette
De n'en être que le parrain.

Cependant, ami, sois tranquille,
Nous saurons veiller sur leurs jours;
Précaution fort inutile,
Car tes Jumeaux vivront toujours.

Ils vivront pour calmer ta peine
Et t'entourer de soins pieux,
Lorsque l'arbuste sera chêne
Et que le chêne sera vieux.

Nous voulons que l'onde divine
Qui rend notre Jardin plus frais,
Coule sur leur tête enfantine,
Pour qu'ils nous tiennent de plus près.

Nimes, enivré de leurs charmes,
Ébranchera les verts rameaux
Du palmier que portent ses armes,
Afin d'en parer leurs berceaux.

Et, si quelque envieux reptile
Traitait nos filleuls de bâtards,
Nous dirions à monsieur Zoïle :
« Ils sont flattés de vos brocards.

« Il est des domaines sublimes
« Par vos pareils en vain rêvés ;
« Là les fils les plus légitimes
« Sont toujours les enfants *trouvés.* »

1853.

APPENDICE.

Nîmes, le 25 décembre 1854.

MON CHER MONSIEUR REBOUL,

Non, ni votre âme, ni votre cœur ne sont taris, et je m'en félicite avec tous nos Nîmois et tous ceux, en si grand nombre, qui se sont rafraîchis et confortés à votre source si chrétienne et si pure. Merci de tout le plaisir que vous me procurez, à ce moment, par la lecture de votre chant à Marie; merci des sentiments qu'il exprime pour l'union et le bonheur matériel et spirituel de la cité; merci enfin des vœux que votre piété filiale adresse à la Vierge immaculée pour la guérison d'un père qui

aime réellement tous ses enfants et qui se plaît à vous bénir en particulier, et à vous offrir, mon cher Monsieur, l'assurance de son affectueux dévouement.

† FRANÇOIS, évêque de Nimes.

SUR LA MORT DE Mgr CART.

Une victime a été immolée entre le vestibule et l'autel.

Comme un fruit mûri par la souffrance et l'expiation, notre doux Pontife s'est détaché de la vie d'ici-bas ; on ne le verra plus aller à pied dans les rues, comme un simple prêtre, et les petits enfants ne s'approcheront plus de lui pour se faire bénir.

Quel Pasteur aima jamais son troupeau d'une affection à la fois si bénigne et si laborieuse ? Des honneurs dont l'Église l'avait revêtu, il n'avait accepté que le

côté du sacrifice; toute tâche lui était bonne, pourvu qu'elle fût avouée par cet esprit de charité dont son cœur était comme le sanctuaire.

Sa parole était l'écho de son âme; comme la rosée, elle ne tombait que pour rafraîchir et consoler les terres arides, afin de donner quelques gerbes de plus aux granges du Seigneur.

Souvent il regarda avec commisération, avec une sainte convoitise, des moissons qui croissaient en dehors de son domaine; il aurait désiré battre son grain dans la même aire et, en bon père de famille, nourrir du même pain de vie tous ses enfants. Quand ce zèle était méconnu, sa lèvre restait fermée à toute plainte; il ne s'expliquait que devant Dieu.

Miséricordieux pour tous, il ne s'effrayait que sur lui-même. Au risque de manquer de confiance, il tremblait pour son salut; au milieu des mérites de

son long martyre, il invoquait les prières des moins méritants, et, par ses terreurs naïves, il prêchait, sans s'en douter, l'humilité et la juste crainte des jugements de Dieu.

Ainsi son lit de douleur continuait son apostolat, et l'arbre mourant donnait encore des fruits. O notre bien aimé Pasteur ! permettez-nous de ne point tenir compte de vos craintes. Sans doute les décrets divins sont impénétrables ; mais à quelles marques pourrait-on reconnaître le juste sur la terre, si, à votre égard, le doute pouvait entrer dans nos espérances?

Vous nous quittez ; mais vous ne nous abandonnez point : du haut du ciel vous êtes et vous serez encore le Pasteur de ce diocèse, où Dieu, peut-être, vous avait placé pour dessiller les yeux prévenus, et offrir le véritable modèle du sacerdoce à ceux qui le nient ou qui ne le connaissent que défiguré.

Si les larmes du bercail font l'éloge du Pasteur, où trouvera-t-on une douleur comme la nôtre? A l'universalité des regrets, on pourrait croire à un seul troupeau. Seigneur! vous donnerez quelque chose à cette affliction; l'œuvre est commencée, achevez-la. Choisissez, pour le siége vide, un homme de mansuétude et d'amour, afin *que Sion voie encore accourir auprès d'elle des enfants qu'elle n'avait point portés dans son sein.*

Et nous. qui étions ses brebis avouées, souvenons-nous que la possession de la vérité oblige, que la foi n'est point l'oreiller de la paresse. La meilleure manière d'honorer notre bon Pasteur, c'est de l'imiter dans ses œuvres. Gardons son souvenir pour le bien de nos âmes et l'édification du prochain.

Nîmes, 16 août 1855.

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Comme les cieux racontent à la terre la gloire de l'Éternel, ainsi la voix du Chef des pasteurs et des fidèles de la catholicité proclame Marie *conçue sans péché*.

La tradition, la raison divine demandaient que le temple du Saint des Saints fût exempt de souillure, comme le Dieu qui avait voulu l'habiter.

La porte, longtemps frappée, s'est enfin ou-

verte; le mystère flottant est fixé : Dieu a parlé à son Église; Marie, par un privilége prévu de toute éternité, échappe au funeste héritage d'Adam.

Marie est l'Immaculée! Ce nom lui a été donné par l'amour et la reconnaissance des fidèles avant d'être ratifié par celui qui reçut les promesses divines, qui tient d'une main infaillible le flambeau que nul vent ne fait vaciller, et a pour chaire le roc que ne peut ébranler aucune tempête.

Peuples de la terre, célébrez son triomphe! brûlez vos parfums! cueillez des fleurs! ébranchez vos palmiers! répandez vos jardins devant elle. Que la fête soit prolongée au delà du coucher du soleil, que l'allégresse de vos demeures éclate au dehors et change la nuit en jour! Plus que jamais aujourd'hui, Marie est appelée bienheureuse.

Car béni est le siècle qui a le bonheur de pro-

clamer Marie conçue sans péché : pour lui la fontaine des grâces sera élargie; la miséricorde coulera à grands flots, et des lèvres qui n'avaient jamais invoqué la bonne Mère viendront s'y désaltérer et prendront goût à sa puissante protection.

Et quelle grâce peut être refusée à la mère de Celui qui est l'auteur de toutes les grâces? Le fleuve est-il indifférent pour le lit qui le contient? Ne prodigue-t-il pas à ses bords tous les dons qu'ils sollicitent?

O Vierge miséricordieuse, est-il possible que celui qui connaît ton Fils te méconnaisse? est-il possible que des fronts sur lesquels a coulé l'eau du baptême refusent de reposer sur tes genoux? Ah! fais-leur sentir le besoin de t'aimer; fais-leur comprendre que, lorsque la mère manque, la famille est mutilée.

Cause de toute notre joie, il est une joie après laquelle nous soupirons ardemment, et que nous vous prions de demander à votre fils, le bon Pasteur : implorez-le pour qu'il ramène au bercail tant de brebis égarées, qu'il rattache à l'arbre de vie tant de rameaux tombés, et qui gisent sur le sol, inutilement baignés par la rosée du ciel.

O Marie, qu'il serait beau votre triomphe, si toute la chrétienté pouvait le suivre sous une même bannière! Depuis le jour où votre Fils sortit victorieux du tombeau, jamais plus beau jour ne se serait levé sur le monde.

Arche d'alliance, obtenez-nous ce prodige de votre Fils : ce n'est pas en vain que l'Église, depuis un temps immémorial, vous a donné ce titre; il a été justifié, il se justifiera de nouveau; les portes du ciel seront exhaussées, afin que des nations entières puissent y passer.

Déjà des peuples, qui semblaient avoir juré de ne pas détacher leurs yeux de la terre, lèvent le regard en haut! Ils regrettent la montagne abandonnée où se faisait le sacrifice qu'ils ont aboli. Le temple nu, l'autel dépouillé, le sacerdoce amoindri ne leur suffisent plus.

Intercédez aussi, ô sainte Mère, pour les enfants prodigues qui n'ont pas déserté le seuil de la maison, mais qui n'en affligent pas moins le Père de famille : que leur vie soit digne de leur foi : ôtez à Satan le bénéfice du scandale, à Satan qui simule la haine de ses propres œuvres et en charge l'Église, afin que tout retour vers elle paraisse une honte ou une folie.

Vous que symbolisait cette *tour de David* où pendaient les boucliers victorieux d'Israël, *terrible comme une armée rangée en bataille*, ô toute-puissante auprès du Tout-Puissant, soyez surtout la mère

de la France, afin que ses généreux enfants restent fidèles à votre Fils, et que leur épée triomphe toujours pour la justice.

Car, entre toutes les nations, la France vous est la plus dévouée : quel point du rivage de ses deux mers n'a pas été mis sous votre protection? où comptez-vous plus de sanctuaires, plus de poitrines sur lesquelles pend votre image? Chaque foyer ne la voit-il pas avec ses bras ouverts, comme un port pour tous les naufrages, comme une consolation pour toutes les douleurs, une miséricorde pour tous les instants?

Placée au-dessus de tous les astres, Étoile de la mer, toi dont les rayons réjouissent la face des élus, toi qui ne te couches jamais pour la terre, afin de l'assister dans ses orages! les flots font entendre des rumeurs qu'on ne connaissait pas encore; le visage des pilotes est pâle; mais, si leurs mains s'élèvent

vers toi, la nef en perdition sera sauvée, et l'abîme troublé par Léviathan sera pacifié.

J'avais, ô Marie, promis de vous consacrer les renaissantes lueurs d'une intelligence fatiguée : voilà mon vœu rempli. Vous ne refuserez pas mon hommage; c'est le présent du pauvre, et j'attends avec confiance que vous prierez pour moi votre Fils, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Pages.

A un Apostat. 5
A M. le général Oudinot, — strophes accompagnant l'épée offerte par la ville de Lyon. 16
Sur la mort de monseigneur Affre, archevêque de Paris. 20
A M. Roux-Lavergne, — sur le jour de sa première messe. 25
Les Petites sœurs des Pauvres. 30
Au docteur Pleindoux aîné. 36
De la Raison et de la Foi. — A un ami. 42
La première aumône de Saint Vincent de Paul. . 48
Fête de l'Immaculée conception, à Nimes. — A monseigneur Cart. 53
Libre Arbitre. 59
A un Ami. 63

LIVRE DEUXIÈME.

Pages.

A M. de Lamartine, après la publication des *Girondins*. 69
Du Sacerdoce en temps de révolution. — A M. l'abbé de Cabrières. 82
Du citoyen en temps de révolution. — A M. Alphonse Boyer. 90
A mademoiselle de Rochemore d'Aigremont, qui m'avait prié d'aller choisir un souvenir de son père sur les rayons de sa bibliothèque. 98
Vision. — A M. Augustin Demians, membre de l'Assemblée constituante. 101
A un sculpteur. 107
Vers composés dans une des journées de juin 1848. 112
A M. le comte de Chambord, avant son mariage. . 116
A la fille de Louis XVI. 120
Saint Paul. — Sur la dédicace de la nouvelle église de Saint-Paul. — A M. H. Flandrin. 124
Aux artistes Lyonnais. 129
A Napoléon, sur la translation de ses cendres aux Invalides. 132

LIVRE TROISIÈME.

La fille de Sion. — Imitation de Jérémie. . . . 145
La tristesse de saint Joseph. 152
Les langes de Jésus. 156
Le sommeil de Jésus. 159

Pages.
La mort d'Hérode. 161
Avant la Cène. — Colloque du Christ avec sa mère. 169
Un baiser de Satan. 175
Un regard de Jésus. — A Eugène Gazay. . . . 182
Les deux Ressuscités. 189

LIVRE QUATRIÈME.

Salamis de Larisse. 201
Le Rhapsode. 208
A Marseille. — Stances dédiées à M. Audiffret. . . 211
La Fontaine couronnée. — A Numa Boucoiran, peintre. 215
A la Tour Magne. 218
La Cueillette des Olives 222
Le Rêve du Soldat 228
Le Pauvre Aveugle. 231
L'Espagnol à Moscou. 234
A M. et à Mme Gaston de Flotte. 237
Un Excentrique. 239
La Marraine magnifique. 243
Souvenir de la Veille de Noël. — A M. Roumanille, pour le remercier de l'envoi de son livre de Noëls. 247
A Jasmin. 252
Sur la Maison de campagne de M. Roux-Carbonel. . 256
A la Rose. 261
Envoi à Mme de Vallongue. 263
Inondations. 264
Épisode de l'Inondation 266

LIVRE CINQUIÈME.

POÉSIES FAMILIÈRES.

Pages.

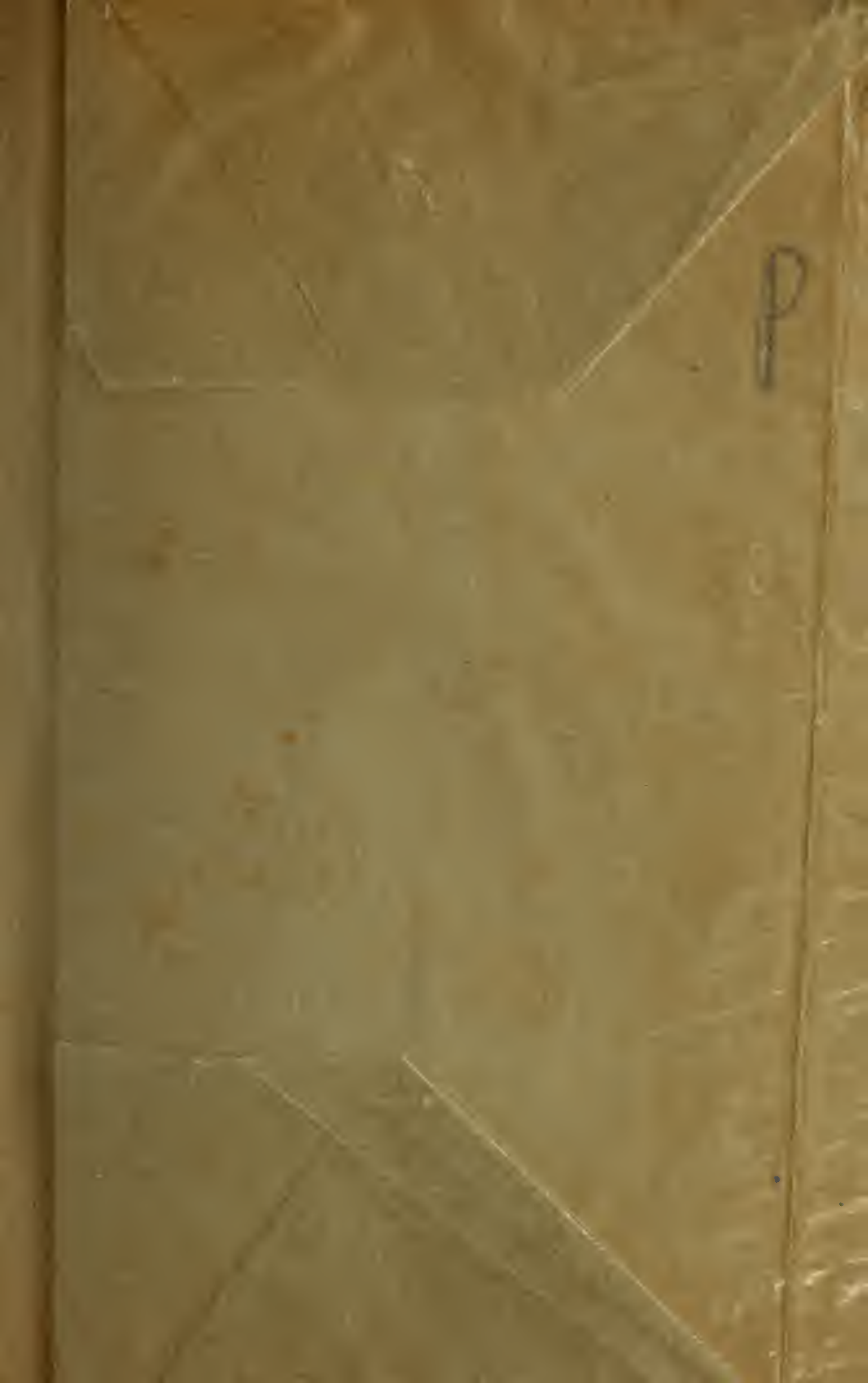
Avant-propos. 271
La Chèvre de saint Pierre. — A M. Germer-Durand. 274
Épître à M***. 282
Du beau dans les Arts. — A J. Autran. 291
Le Bric-à-Brac. 303
Envoi à Jules Canonge. 312
Les Pois chiches. 315
Quand tout veut s'enrichir 319
Le Barbier de mon père. 325
Aux poëtes provençaux Roumanille, Mistral, Aubanel, etc. 330
A M. Aubanel. — Réponse de MM. Jean Reboul et Jules Canonge, à l'envoi d'une pièce provençale intitulée: *Les Deux Jumeaux*. 335

APPENDICE.

Lettre de Monseigneur Cart, évêque de Nîmes, à l'auteur. 339
Sur la mort de Monseigneur Cart 341
L'Immaculée Conception. 345

FIN.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.


P

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.